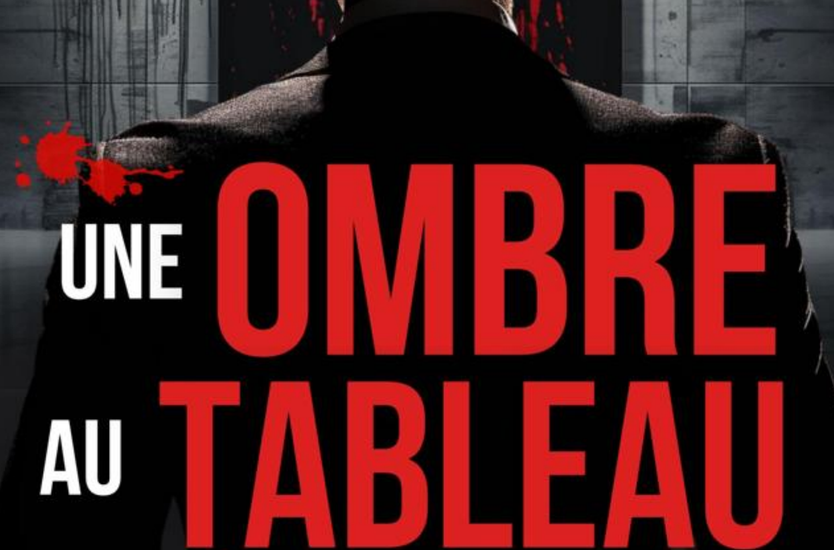
PASCAL JAHOUEL



UNE OMBRE AU TABLEAU



Avallon & co

Graphiste : Valentine Flork/A&L Livres
Direction éditoriale : Valentine Flork

Distribution : Immatériel

ISBN papier : 9782385331252
ISBN numérique : 9782385331269

2eme édition

Dépôt légal : juin 2024

Éditeur : Les éditions d'Avallon
342 rue du Boulidou
34980 Saint-Clément-de-Rivière

Collection noire & suspense

Une ombre au tableau

Du même auteur

La gigue des cailleras, éditions Krakoen, 2007
Dix de derche, éditions Krakoen, 2009
Un temps de chien !, éditions Lajouanie, 2015
Sous-pression, éditions Lajouanie, 2017
Dur à cuire !, éditions Lajouanie, 2021

Pascal Jahouel

Une ombre au tableau

ROMAN

« Si l'on bâtissait la maison du bonheur, la plus grande pièce serait la salle d'attente »

Jules Renard

1. État des lieux

— Pan Pan ! Un œil clos, l'index et le majeur visant la cible, j'essaie de reconstituer la scène. Deux balles dans la tête. C'est du boulot net et sans bavure, enfin presque. Le tapis de coco imbibé de raisiné est bon à changer et les murs sont maculés de matière grise. Sale harmonie de couleurs. J'ironise pour me donner de la contenance :

— M'est avis qu'il ne souffrira plus de migraine avant longtemps, le gars !

Si l'on fait abstraction de l'écervelé qui gît sur le sol, on peut dire que les bureaux sont plutôt accueillants. Leur petit côté vieillot et bordélique me botte bien. Un peu comme chez moi d'ailleurs. Il y règne un joyeux foutoir qui rend plus hospitalier tout lieu de travail.

Mon client devait se trouver en pleine cogitation créatrice avant que son esprit ne soit altéré par les deux pruneaux. Sur sa planche à dessin posée sur deux tréteaux, un rouleau de calque d'études est déployé ; des patatoïdes y sont tracés aux feutres de couleur, j'en ignore le sens pour l'instant. Il devait travailler encore façon vieux jeu, papy, avec sa grouillotte dégueulante de matériel de dessin d'un autre âge. Il utilisait toujours ses bons vieux tés et équerres pour bidouiller ses plans. Seule concession accordée au modernisme, il avait tout de même délaissé ses graphos pour des pointes tubulaires.

Sur une desserte attenante trône un PC à des fins sûrement décoratives ; de toute évidence, ici, l'ordinateur n'avait pas encore remplacé totalement la main de l'homme, ni son cerveau. Oh pardon ! En tout cas, mon refroidi ne résistera plus à la déferlante informatique laissant croire, la sournoise, que même un nullos peut avoir du talent.

Sûrement une raison supplémentaire pour que j'aime bien l'ambiance de cet atelier d'architecture. Il y règne en plus une agréable odeur de papier et d'encre, elle me rappelle mes cours de dessin d'antan.

— Il n'a pas dû souffrir ! lance désinvolte le photographe de la scientifique.

— Tu parles ! Avec deux balles dans l'occiput, le siège de la

douleur à l'intérieur de sa petite tête a dû morfler avant qu'il ne ressente quoi que ce soit.

Vu de face, le type présente encore une gueule d'aspect humain. Deux trous béants ponctuent simplement son front ; une partie de sa nuque a foutu le camp, éparpillée entre sol et plafond. Au pif, il a une cinquantaine bien tapée, le cheveu blanc toujours abondant et une dégaine de petit notable de province avec des fringues simili haut de gamme élimées et à présent tachées.

Je lance à la cantonade pour détendre l'atmosphère :

— Y a des amateurs de puzzle ?

Les premières constatations sur les lieux d'un crime me sont invariablement pénibles. D'aucuns s'en accommodent avec le temps, moi pas. Une envie de gerber va me poursuivre des jours durant, aussi je fais le malin afin de garder mon p'tit déj qui stationne au bord de mes lèvres. Grâce à l'humour, je supporte ce putain de marigot dans lequel je patauge. Et dans ce boulot, je suis servi. Mais je peux rire de tout pour oublier d'en pleurer. Je ne sais plus où j'ai piqué cette citation. Ça fait classe quand tu peux la ressortir, mais là, c'est pas le moment.

J'observe attentivement les pros de la scientifique œuvrer sur les lieux. Ils photographient, prélèvent, grattouillent à tour de bras, tous les indices, empreintes, traces d'ADN, impacts. Ils m'estomaquent ces crèmes de la police. Ils sont capables d'amasser des preuves avec un poil de chatte, une goutte de foutre, une poussière, un pollen, de décortiquer le ventre des ordinateurs, décrypter les com des téléphones portables, et tout cela sans garde à vue, ni coup de bottin sur la tête. J'avais rêvé de rallier ce service d'élite, sans qui aucune enquête n'est résolue désormais. Pas assez d'unités après le bac, coco ! qu'on m'a répondu à l'époque, nullement mécontent qu'on ait déjà bien voulu de moi dans la volaille, autre part qu'à un carrefour.

Me voilà donc avec un cadavre sur le râble.

De retour à la ruche, je file direct dans le bureau du boss, pour un rapport vite torché. Il m'accueille gentiment comme d'hab :

— On connaît l'identité de la victime, Lejeune ?

— André Kasperski, architecte de son état, si je peux me fier à mon indéfectible flair.

— De l'agence du même nom ? Bon début !

— Eh oui ! C’est le métier. Je vous dois tout Commissaire.

— N’en faites pas trop Lejeune, c’est bientôt le tableau d’avancement et il pourrait vous en cuire !

Le commissaire Georges Chassevent, dont la caractéristique principale est de se montrer aussi antipathique qu’il en a l’air, est un pauvre con imbu de son infime personne. « Tableau d’avancement », n’importe quoi, comme si une promotion dans la hiérarchie poulardière constituait le but de ma vie, mon moteur comme on dit dans les magazines.

Je tempère quand même du bout des lèvres :

— Autant pour moi Commissaire !

— Premières constatations ?

— Deux bastos dans le crâne, pas d’arme sur les lieux.

— Il souligne :

— Excellent préambule. Au fait, Rachid est en récup, je vous laisse tout seul comme un grand sur le coup, faut pas me le foirer. La victime devait connaître du beau monde sur la place, alors j’ai pas l’intention de me faire souffler dans les bronches, vous comprenez ? Démerdez-vous, je veux du résultat.

Le commissaire Chassevent replonge le nez dans ses statistiques qu’il tord avec maestria dans le sens souhaité par son ministre. Pour lui, le principalat se trouve en ligne de mire. Le sentiment d’insécurité ne doit-il pas déserter l’esprit du brave populo scotché devant la télé qui dégurgite à longueur de journée des faits divers saignants ? « La violence des jeunes, ma brave madame Michu, c’est terrible ! » Mais la violence du chômedu, pourquoi ne rentre-t-elle pas dans la statistique du commissariat ?

Sans décoller ses yeux des colonnes de chiffres, il me lance :

— Je crois que l’on peut exclure la thèse du suicide, mon petit Bertrand ?

— À moins d’avoir affaire à un acrobate vachement balèze, qui après s’être tiré deux balles dans la tête, a trouvé le moyen de planquer le flingue et de s’allonger pour passer l’arme à gauche !

— Sans blague, vous penchez déjà pour l’hypothèse d’un meurtre ?

— Comme il me cherche, je monte au filet :

— Une exécution plutôt !

— Une exécution ? Comme vous y allez.

Je ne peux m'empêcher de titiller mon boss, connaissant ses sympathies politiques.

— Sans l'ombre d'un doute. C'est même un acte qui rappelle les heureux temps de votre entrée dans la carrière, la faste époque du giscardisme où les ministres se faisaient flinguer comme au tir au pigeon.

— Vous m'emmerdez BHL, avec vos allusions de gauchiste à la mords-moi-le-nœud.

Quand, furibard, Chassevent emploie finement ces trois initiales pour me surnommer, c'est qu'il est à deux doigts de l'explosion. Utiliser le H, de Hilaire, mon deuxième prénom, est pour lui une façon de se foutre de ma gueule en m'affublant de l'acronyme du philosophe bobo chéri des médias.

Ce gros facho, irrité par ma sortie, intime l'ordre au lieutenant Bertrand Hilaire Lejeune de dégager avant que ses nerfs ne le trahissent.

— Je vous donne un dixième de seconde pour débarrasser le plancher, nom de Dieu !

2. Diagnostic

Elle était arrivée tôt ce matin parce qu'elle était charrette, d'après ses dires. Puis elle s'est effondrée après avoir prévenu le 17, complètement choquée. Admise aux urgences du CHU, la jeune collaboratrice qui a buté sur le cadavre de son patron y reprend ses esprits depuis lors.

Une petite visite de courtoisie à cette môme pour commencer mes investigations ne me semble pas des plus incongrues. Une demi-heure plus tard, je me pointe. C'est l'affolement général à cause d'un carambolage sur le boulevard industriel. J'avise la femme-tronc de l'accueil.

— Bonjour ! Mademoiselle Chassagne, s'il vous plaît ?

— Attendez, je consulte les admissions.

— J'attends.

— Elle a été admise en observation au service psy, chambre cent vingt-deux, au premier, m'indique d'une voix sensuelle cette minette voluptueusement de blanc vêtue.

Encore une poulette qui vient prendre une place de choix, aux côtés de toutes les créatures de rêve peuplant le royaume de mes fantasmes à la rubrique des infirmières lubriques. À gauche de l'ascenseur en sortant, j'enquille un couloir sans fin où il me faut débusquer la porte de couleur chatoyante sur laquelle est inscrit le numéro. « Derrière cette porte, quelle beauté vais-je encore découvrir » ? Je me demande souvent si tous les mecs sont aussi malades que moi, pour idéaliser à ce point les nanas qu'ils vont rencontrer pour la première fois. Je toque la lourde.

Une voix suave d'aérogare me répond :

— Oui, entrez !

Assise à une table près du lit, une brunette canon à la chevelure tirée en queue de cheval bouquine. De l'immonde chemise de nuit siglée CHU de Rouen, sa généreuse poitrine ne demande qu'à jaillir. Sa bouche inspire le palot gourmand. Je m'aperçois que j'ai vachement faim soudain. Comme je ne possède pas de paratonnerre sur moi, je prends une sévère décharge de foudre. J'en reste sur le cul, raide dingue amoureux. Je me présente malgré tout, en lui tendant une rose que j'avais préalablement cueillie dans la misérable plate-bande de l'entrée de l'hosto.

— Bonjour ! Mademoiselle… Claire, je crois ? Lieutenant Lejeune de la police judiciaire. Vous connaissez probablement l'objet de ma visite.

Elle me regarde, je dois avoir une tête de neuneu devant un mirage, les yeux exorbités et la langue pendante. « Peut-elle avoir à l'égard d'un jeune con de flic tel que moi ne serait-ce qu'une miette d'attention, juste un petit bout ? » me demandé-je. Fine guêpe ayant piqué sa proie, elle réplique :

— Vous venez probablement chercher quelques conseils architecturaux afin de faire construire votre maison du bonheur.

— J'ai l'impression que mes joues ont viré au rouge vif. Je bredouille :

— Le moment n'est pas encore arrivé pour moi de faire bâtir le petit paradis qui accueillera ma belle au bois dormant.

— Rassurée, à défaut d'être conquise par ce poulet verbeux, la poulette se détend.

— Je vous écoute Lieutenant. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

— Me parler des minutes qui ont précédé votre évanouissement, par exemple.

— Cela m'est impossible, tant me remémorer l'horreur de ce que j'ai connu, ravive mes palpitations.

— OK ! Oublions ça. Parlez-moi plutôt de votre ex-boss.

— C'est l'homme ou l'employeur qui vous intéresse ?

— Commencez par le pro, on verra pour le reste.

— Je ne voudrais pas déblatérer sur une personne qui ne peut plus me contredire, mais disons qu'il était un architecte pour le moins dépassé. Formé dans les années soixante-dix, il en était resté au style « pompidolien ».

À n'en pas douter, je suis en face d'une pasionaria de la cause architecturale. Je calme ses ardeurs, car c'est le mecton Kasperski qui me branche.

— Et question personnalité ?

— C'était un type infect, une caricature de patron de droit divin. Il était impossible de dialoguer avec lui, tant il était bourré de certitudes, c'est malheureusement le propre des…

Je la coupe en complétant :

— … connards !

— On peut dire ça effectivement. En tout cas, une chose est sûre, il n'était pas ouvert à mes remarques relatives au boulot,

auxquelles il répondait invariablement par un : « C’est moi qui commande » !

— Avec ce que vous me décrivez là, on peut affirmer qu’entre vous ce n’était pas l’entente cordiale, encore moins le grand amour.

— Je mentirais si je prétendais le contraire. C’était vraiment un sale mec, vous savez.

— Au point de lui tirer deux balles dans la cafetière ? Vexée, elle se renfrogne :

— Sans cette remarque désobligeante, j’aurais presque oublié votre métier.

Je me confonds en excuses pour rattraper cette insinuation foireuse, et notre discussion reprend. Elle m’apprend notamment comment la victime faisait fonctionner son agence. Il employait en permanence, ou plutôt usait à satiété de stagiaires en archi, non rémunérés de préférence, en leur promettant faussement une embauche le moment venu. C’était donc un esclavagiste des temps modernes, ce Kasperski, il pressait ses assistants tels des citrons et les jetait après en avoir extrait le meilleur. Il avait pigé qu’à notre époque la menace du chômage avait remplacé celle du fouet.

Puis elle m’emmène dans le quotidien glauque de ce métier que j’imaginais à l’abri des mesquineries. Créer en architecture me semblait le summum de l’accomplissement. Mais j’apprends qu’en réalité, il y a des coups tordus entre agences, des magouilles politicardes, du copinage institutionnalisé, des appels d’offres bidon et toutes sortes de compromissions pour réaliser des petits projets architecturalement minables et consensuels de médiocrité. Ce qui désacralise salement cette profession.

La môme est-elle objective sur ce milieu ? Pour que j’assimile bien, elle va même jusqu’à imiter son singe quand celui-ci ressassait quotidiennement ce refrain : « Pour obtenir du boulot, il faut entrer dans le bureau des décideurs avec le pantalon dans une main et le tube de vaseline dans l’autre ».

— Charmant ! Et ça vous inspire ?

— Du dégoût. Pourtant, je reste persuadée que c’est un beau métier. Je suis utopiste, j’aspire à un monde où la bassesse serait bannie.

— On peut rêver ! Pour résumer : votre passage chez Kasperski fut entièrement négatif ?

— Oui… sauf ! Peut-être, il y avait l'intérêt de nos voyages en Pologne.

— À quelles fins ces déplacements, si ce n'est pas indiscret ?

Au ton de ma voix, elle perçoit mon agacement.

— Uniquement professionnel, je vous rassure. Il n'était franchement pas mon genre et en plus il avait une haleine…

Elle bat de la main devant sa bouche entrouverte.

— … de gnou ! complété-je en connaisseur.

— Si vous voulez, ce n'est toutefois pas flatteur pour les gnous !

Ouf ! Me voilà rassuré. Kasperski et Chassagne n'auraient pas fricoté. À confirmer tout de même. J'en reviens à leurs baguenaudes à l'Est.

— Vous aviez donc des chantiers en Pologne ?

— Non, rien de concret, uniquement des contacts censés déboucher sur des projets qui chaque fois avortaient dans l'œuf.

— Ayant avancé dans la connaissance de la victime, j'abrège notre entretien afin que cette beauté se repose.

— Ce fût un plaisir de vous interroger, je dois à présent vous laisser.

— Je lui tends la main ; en me la prenant, elle murmure faussement ingénue :

— J'ai été ravie de vous rencontrer, Lieutenant.

— Je rétorque en pro :

— Je vous demanderai de ne pas quitter la ville sans m'en prévenir au préalable.

— Forcément ! Je dois rester à votre disposition, me charrie-t-elle en souriant.

Je me tire. Dans ce long dégagement qui me ramène à l'ascenseur, moi, médiocre petit poulet trentenaire, je m'écrie :

— Merde, merde, merde, la prochaine fois je lui propose la botte !

3. Estimation

Tard dans la soirée, je déflore les pièces saisies à l'agence Kasperski. Chassevent n'a pas encore dételé.

— Alors Lejeune, en plein surmenage intellectuel ! Gaffe au claquage du cerveau ou à la méningite.

C'est plein de finesse. En me balançant sa savoureuse vanne, ce joyeux drille de Chassevent me sort de ma réflexion. Si certains naturalistes doutent toujours de la proximité du flic et du primate, le commissaire Georges Chassevent la leur prouvera de façon irréfutable. Il rentre de sa cantine. J'ai heureusement encore échappé au dîner de travail auquel il aime convier ses hommes afin de resserrer la cohésion de l'équipe. Pour l'heure, son estomac lutte ; ce soir il est dopé au petit salé aux lentilles, bien arrosé de Chénas. C'est son vice.

— Quoi de neuf sur le meurtre de… euh… il s'appelle comment au juste votre « Ruskoff » ?

— Kasperski ! Et il était polonais d'origine, mon « Ruskoff ».

— Bien… Et c'est tout ?

— Non, j'ai également interrogé sa collaboratrice en état de choc au CHU.

— Et cette petite garce a les cuisses propres ? me demande, tel qu'en lui-même, cet immense poète.

Je devine le peu de pensées homogènes qui lui restent :

— Vous voulez sans doute savoir si je la suspecte.

Entre deux borborygmes, il fait un signe de tête. Ma réponse est sans équivoque :

— Eh bien, non.

— Bon, piochez quand même cette piste, je me méfie toujours de ces petites salopes qui dandinent savamment du cul pour se taper leur patron.

Je regarde mon supérieur désastreux, il est tellement bourré de certitudes et de préjugés. Le plus drôle, c'est que cette enflure a trompé et maltraité sa femme pendant des lustres, se pensant à l'abri d'une quelconque avanie. Et puis un beau soir de réveillon de la Saint-Sylvestre, elle lui a appris après les vœux boujouteux de minuit, alors qu'il lui glissait délicatement une main sous sa jupe, qu'elle se tirait avec sa prof de peinture sur soie. Cocu d'un mec, il aurait pu l'admettre à la rigueur, mais avec une meuf… !

Il en déteste depuis, encore plus les gonzesses, et ce d'autant qu'il est devenu la risée du commissariat.

Je le rassure, vu que cette môme m'a tapé dans l'œil :

— Vos désirs sont des ordres patron. Je ne la perdrai pas de vue.

— Attention Lejeune ! Les pouffiasses vous feront souffrir, croyez-en un homme d'expérience.

J'hallucine intérieurement : « Oh oui ! Avoir mal, subir les pires sévices. C'est ce à quoi je rêve le plus, me faire maltraiter par une femme… » Sûrement, mon penchant maso.

Le commissaire bougonne et titube en quittant mon bureau, désabusé. Je l'entends marmonner que son subalterne pige que dalle à la psychologie des femmes.

Après cet interlude consacré à la vie du « grand singe » dans son milieu naturel, je me replonge dans le calepin de Kasperski, qui ne contient qu'une ribambelle de rendez-vous de chantiers.

« S'il avait une poule, il l'a allongée autre part que sur son agenda ». Rien donc a priori côté cul et compagnie.

Je relève cependant de fréquents voyages en Pologne, ceux-là mêmes dont la miss Chassagne m'avait parlé. Peut-être l'archi mort ressentait-il le besoin de retrouver ses racines, lui qui était né en France. Selon le pedigree dont je dispose, il n'a pas vécu dans le pays de ses ancêtres. Ses parents, immigrés de la région de Gdansk, ont fui le régime communiste. Ils ont posé leurs valoches dans le Nord et son père est descendu à la mine, rejoignant la cohorte de cette main-d'œuvre silencieuse, bosseuse et catho dur. Tout pour satisfaire un patronat exploiteur. Le lardon Kasperski a dû piger très vite, que s'il ne voulait pas vivre comme une taupe, il devrait quitter fissa l'univers joyeux de Zola. Le bac en poche, il a opté pour des études d'archi.

4. Faisabilité

Récuré, rasé, parfumé et les rillettes soumises au régime déo, j'ai même engagé des frais pour la toilette. Aujourd'hui c'est jour d'apparat, je me rends en banlieue, chez les Philistins dans une cité-dortoir pour bourges repus, à deux pas d'où survivent des crèves-la-dalle. Rompu à jouer les cow-boys dans les cités des « racailles », je m'apprête cette fois-ci à découvrir ce merveilleux univers où le souverain se nomme pognon.

Il n'y vit que du nouveau riche et du cadre dynamique. Le hasard ou le grand esprit d'un urbaniste de génie a voulu que se côtoient, sans se fréquenter, la misère et le pèze. Sinistre contraste. D'un côté, on s'arc-boute pour préserver ses privilèges, de l'autre, on joue au loto pour en gagner.

Sur le trajet, je croise à un feu, « Madame » qui roule en bétaillère à louveteaux de marque Renault, avec cinq gosses griffés Cyrillus à l'arrière. Ils font coucou à papa qui préfère lui, affronter la jungle urbaine au volant d'un quatre-quatre, très gros, très cher et qui pue. Il ne m'en faut pas plus pour gamberger la romance de ces deux-là. C'est sûrement en jouant au golf que monsieur contribue à entretenir dame nature. Ce sport viril où l'on arbore des glands sur ses pompes doit le ravir. Ils doivent être du genre à se tromper mutuellement, pour donner du piment à leur vie sexuelle. Je parierais même que pour se racheter une conscience, il le confesse à monsieur le curé. D'après mes premières impressions, ici manifestement tout s'achète.

Je continue mon excursion. « Ah ouais… Croquignolette la petite bourgade ! » Les nez de bœuf du coin vivent dans d'immondes bouibouis style « Île-de-France », où chacun a son petit détail original, sûrement exigé par Chérie pour épater ses amies. Les compétences de la belette ne s'arrêtant pas là, c'est à coup sûr elle qui se charge de la déco intérieure, ce qui justifie son emploi du temps surchargé à la dulcinée. J'imagine aussi sec l'existence qui va avec ça.

Je sens bien que chez ces gens-là, il n'y a pas de vulgaires copains, ils n'ont que de vrais amis et même plus encore des frères de fric. Ces êtres exquis adorent certainement la peinture impressionniste, avec une légère préférence, pour les peintres

petits maîtres qui ressassent après plus d'un siècle les mêmes recettes picturales. Une vue des bords de Seine, où le gris du ciel se confond avec celui du fleuve, doit mettre leurs sens en émoi.

Ces cultureux gâtés ont probablement un abonnement à l'Opéra, mais ne dédaignent évidemment pas s'acoquiner avec le vil peuple, lors d'un passage au Zénith de notre rockeur national, porte-drapeau de la rébellion élyséenne.

C'est dans ce beau monde que barbotait Kasperski.

Après avoir tournicoté un bon moment, je dégotte enfin sa turne. À sa vue, je mesure le hiatus que m'avait exposé Claire Chassagne. C'est à se demander comment il pouvait être crédible en tant qu'architecte pour crécher dans pareille bicoque, concentré de mauvais goût petit-bourgeois. Il a tout osé, les combles aménageables, le cul de geai, les faux petits bois aux fenêtres. J'en passe et pas forcément des meilleurs. C'est à peine s'il n'a pas taillé des cœurs dans les volets en plastoc. C'est pire que laid. Le jardin est sans secret, triste pelouse minutieusement coupée aux ciseaux, agrémentée d'un rachitique saule pleureur en son milieu, et cernée d'une haie de thuyas hauts de trois mètres. Beurk !

Je me présente à l'interphone. Une bonniche des temps paternalistes autorisée à tutoyer sa patronne pour faire social, me répond que Lucette, enfin, madame Kasperski va me recevoir.

Si c'est gratiné de l'extérieur, dedans c'est pire. Les papiers peints et les carrelages défraîchis se disputent le prix de la ringardise avec le mobilier en provenance directe du pays où la vie est moins chère !

Madame Kasperski, après s'être fait désirer, se pointe enfin. Tailleur Chanel et bas qui plissent, une dame ! Maquillée par Parkinson, son rouge à lèvres a ripé sur ses incisives proéminentes. Le rimmel maltraité par de fréquents pleurnichements coule abondamment. « Classieuse la vioque », me dis-je en réprimant un éclat de rire.

Reprenant mon sérieux, je la baratine, en ne lui baisant fort heureusement que la main.

— Mes hommages madame. Je me présente, lieutenant Lejeune. Je suis chargé d'enquêter sur les circonstances du décès de votre époux.

La veuve éplorée me propose un fauteuil en cuir cruellement

balafré par le chat de la maison.

— Installez-vous, Monsieur l'agent.

Je ne relève pas l'allusion désobligeante. Je m'y vautre et expédie les affaires courantes, à savoir les condoléances, les flagorneries d'usage, puis j'attaque les questions bateaux. Les réponses de madame veuve Kasperski sont à l'avenant. Elle dépeint son homme comme un mari d'exception, dévoué et bon père de famille. En plus, elle ne lui connaît que des amis.

Je me gondole de l'intérieur : « Tu parles ! Y a un mec qui l'adorait tellement que pour bien le lui prouver, il lui a plombé l'encéphale. »

J'en viens au sujet qui vexe :

— Excusez-moi de vous poser crûment cette question en pareille circonstance, mais votre époux était-il du genre fidèle ou plutôt volage ?

Outrée qu'elle est, Mamie, à deux doigts de la crise d'apoplexie et, par la même occasion, de me foutre dehors :

— Mon mari était sans reproche, bon chrétien et il m'aimait Monsieur. Tenez-vous-le pour dit !

Je me marre intérieurement : « Tu parles, s'il suffisait de croire en Dieu pour que nos envies de farfouiller sous les jupes des filles disparaissent, je serais rentré dans les ordres depuis longtemps. »

J'imagine un instant, les parties de jambes en l'air entre pépère la calotte et mémère cul serré. Ce devait être position du missionnaire obligatoire et seulement après extinction des feux. S'il faut vivre pareille misère sexuelle afin que les portes du paradis s'entrouvrent, je préfère encore aller me chauffer les miches en enfer.

Péteux, je répare tout de même ma maladresse initiale.

— Je vous prie de bien vouloir excuser ma brusquerie, vous comprendrez, Madame, que je ne peux négliger aucune piste.

— Madame est pleine de bonté :

— Faites votre métier, Monsieur l'agent.

— Encore ! Elle me cherche ou quoi ?

— J'ai noté en compulsant l'agenda de votre mari qu'il effectuait de fréquents voyages au pays de ses aïeux. En connaissiez-vous les raisons ?

— Les affaires, Monsieur.

— J'entends bien, mais quel genre d'affaires ?

— Vous n’êtes pas sans savoir que dans ces contrées qui ont vécu sous le joug de la « peste rouge » durant des décennies, tout est à reconstruire en matière d’infrastructure. Il ne vous a pas échappé non plus, je suppose, que dans ce domaine mon époux avait un évident savoir-faire.

Je suis tout chose de constater que Lucette était une fan de son mari, mais j’insiste :

— Le travail était donc l’unique raison de ses nombreux déplacements ?

— Je vous le répète pour la dernière fois, mon cher et tendre mari était un homme équilibré. Il ne consacrait sa vie qu’à son activité professionnelle, au bien-être de ses proches, et à sa foi chrétienne.

— Rassurez-moi, il avait quand même un hobby ou un jardin secret ?

— Et bien non… Ou plutôt si ! Un péché mignon, les antiquités. À cet effet, il n’était pas exceptionnel de le voir arpenter les brocantes et les foires à tout de la région, afin d’y dénicher la pièce rare.

— Secouée par un regain d’émotions, la vioque étouffe un sanglot, se mouche de façon sonore et repart de plus belle.

— Il possédait même une collection tout à fait remarquable d’objets ramenés de ses séjours en Pologne.

— Tous ces articles étaient-ils exclusivement destinés à son usage personnel ?

— Pas spécialement, il en revendait, en échangeait et en gardait une bonne partie. Vous savez ce petit monde de collectionneur est une société très fermée, dans laquelle je n’étais pas souvent conviée. Si le sujet vous intéresse, Alfred Thiviers, ami et néanmoins confrère de mon défunt mari, pourra vous en dire davantage. Il partageait avec André le goût des belles choses anciennes.

Je bride dans ma caboche une honteuse réflexion : « Il ne doit pas te détester alors » !

J’enfonce le clou :

— Était-ce une activité purement récréative ou engendrait-elle des retombées sonnantes et trébuchantes, spéculatives pour causer franchement ?

Lucette est très agacée que je puisse émettre quelques réserves, au sujet de l’honnêteté de feu son André chéri.

— Je ne vous en dirai pas plus, je n'aime pas vos manières Monsieur ! Je vous demande de partir à présent. Il va de soi que mon avocat et vos supérieurs seront informés de vos méthodes.

— Il est temps pour moi de mettre les bouts de ce trou à rats défraîchi. Je remercie l'ancienne, lui baise derechef la mimine et je prends congé.

5. Réseaux divers

Dans les jours qui suivent, moi, le dernier représentant du glandage institutionnalisé au sein du commissariat, j'expérimente les cadences infernales et autres gestions à flux tendu. J'interroge à tour de bras. Tout le bestiaire professionnel qui gravitait autour de Kasperski y passe.

Je taquine en premier lieu son ex-collaborateur, un vieux dessineux désabusé et mal en point. Une saloperie s'est invitée dans ses poumons et le contraint depuis à fréquenter assidûment les « chasseurs de crabes » du CHU. Il me confirme les propos peu amènes de Claire, sur l'infinie tendresse de son bon maître.

Je passe ensuite au grill une tripotée de secrétaires, toutes plus blasées les unes que les autres par un patron qui les consommait tels des mouchoirs jetables. L'une d'entre elles est même devenue accro à la brouette polonaise, à la suite de son passage traumatisant sous cet être exquis. « Encore une figure que sa régulière n'aura pas connue », pensé-je. Cette goulue regrette de ne pas être mon genre, elle m'aurait volontiers gratifié d'une gâterie, selon ses dires. Je finis enfin mes investigations auprès du personnel de Kasperski par les stagiaires. À l'unisson, ils me le décrivent comme un type débectant, caractériel, radin et vaniteux. Pas de doute, ce zig devait être un drôle pour réussir à être aussi aimé de ses proches que détesté de ses employés. En y réfléchissant, ils auraient tous eu une bonne raison de lui péter la gueule, aucune assez bonne de le bousiller.

Dans la foulée, je tire les vers du nez à un troupeau de chefs d'entreprises et de conducteurs de travaux malmenés par Kasperski sur ses chantiers. Là encore, il n'a pas laissé un souvenir impérissable : c'était un casse-bonbons de première selon certains, mais de là à le dézinguer…

J'investigue ensuite l'ingénierie maltraitée par l'odieux archi. Il y a des économistes, des ingénieurs et des coordonnateurs de tous poils. J'appréhende mieux en voyant défiler tous ces croque-mitaines, le niveau de pourriture de ce milieu. Ils n'ont à la bouche que des litanies du genre « les temps sont durs, c'est plus comme avant » ! Un monde de pleureuses endimanchées, voilà ce que j'ai découvert. Ils sont à vomir, ils méprisaient

Kasperski, mais de là à le dessouder…

Je fouine également dans le microcosme architectural, et particulièrement chez les anciens tauliers de Kasperski. Pas plus de trace, là non plus, de tueur potentiel que de beurre en branche. J'ai la confirmation en revanche que la victime avait l'odorat sensible au blé. C'était même un fan des tribunaux, auxquels il a eu recours fréquemment, et toujours pour des raisons de flouze. Je n'ai plus de doute, les gros sous ont moisi la tête de ce mec, au point de lui faire oublier le respect de la légalité la plus élémentaire. Je ne sais si le pieux Kasperski se dore la pilule au paradis, mais je suis certain que ce ne sont pas ses bienfaits sur cette terre qui lui en ont ouvert les portes. Bref, ce n'était ni un employé ni un confrère modèle, mais de là à le trucider…

Pour conclure en beauté, je vais renifler la fine fleur des tartufes : les responsables d'organismes publics qui faisaient marner Kasperski. Leurs buts ? Ne pas produire de vagues. Ce sont des caricatures de pistonnés incompétents. Des idées, ils n'en ont pas. Leur objectif ? Ne pas déplaire à leur conseil d'administration. Chez moi ça porte un nom : des peigne-culs !

Ça tournicote pourtant pas mal autour de ces plaies pour obtenir du boulot. On les flatte jusqu'au moment où leur tête et leur gros cul enflent encore. Heureusement de temps à autre ces incapables se font lourder comme des malpropres, et comme par enchantement ils n'ont plus d'amis. Bien fait ! Bien entendu, aucun n'était fan de Kasperski, mais de là à l'éliminer…

Conclusion, j'ai pataugé des jours durant dans ce cloaque, sans résultat tangible.

Mercredi, c'est la dernière randonnée de Kasperski. Je traîne mes guêtres au milieu du cortège qui s'attroupe à l'entrée du cimetière. Une flopée d'endeuillés ricane. « Il est accompagné uniquement par de lugubres raclures », pensé-je.

Je reconnais ceux que j'ai déjà rudoyés et puis d'autres, plus affreux encore.

Ils ont tous une larme en réserve au coin de l'œil, et la petite formule de condoléances préparée longtemps à l'avance, mais qui paraît tellement spontanée qu'elle engendre des hoquets étouffés.

— Ça fait tellement de bien de pleurer ! confirme la veuve.

Je fouine, j'esgourde et forcément j'en entends au milieu de

ces tordus, des conneries du style : « Il va nous manquer ! » ou bien encore « C’est une grande perte ! » et même le sempiternel et toujours réconfortant : « Ce sont toujours les meilleurs qui s’en vont les premiers ! ».

Le plus insupportable restera finalement les éloges funèbres dégoisés par ses chers confrères, qui se poussaient du coude pour accaparer le micro de l’église, afin d’y déblatérer des considérations lénifiantes, dignes de leur prêche architectural habituel.

Le seul moment de pure émotion non feinte de cette cafardeuse cérémonie fut la lecture du poème préféré de son père, par le rejeton cadet des Kasperski : « Le bonheur » de Paul Fort, bien déclamé au demeurant. Cette évocation submergea la veuve, elle se jeta alors sur le cercueil, en s’égosillant : « Dédé reviens ! »

Les curetons sont finalement assez friands de ce genre d’exhibition, n’étant plus capables d’électriser eux-mêmes ces funestes raouts. Parmi l’assistance nombreuse, je remarquai, haut perchée en sus des autres, une bonne tête de gland.

J’interrogeai mon voisin de stalle :

— Savez-vous qui est ce type, là-bas ?

— Alfred Thiviers, l’architecte.

— Aussi sec, je me dis que ce serait dommage de ne pas faire la connaissance de ce gonze, d’autant qu’il était sur ma liste.

6. Cartouche

Même au repos dans mon antre avec deux « Sky » dans le cornet, cette enquête me turlupine. Bob Dylan embarqué sur ma platine a beau s'époumoner en braillant que les temps changent, rien n'y fait. Je suis obsédé par la mort brutale de Kasperski. Mes vaines investigations auprès de sa grosse et des tristounets qui composaient sa garde rapprochée sont également responsables de mon petit moral. Mon nouveau rythme d'enquêteur forcené n'est assurément pas étranger non plus à cet état dépressif. Une déprime est en gestation, si je n'y prends garde.

Cherchant un remède à mon spleen, je me tâte plein de compassion :

— Un petit joint mon Bertrand ? Qu'à cela ne tienne !

Pour faire bonne mesure, je me sers une maousse rasade de rhum.

— M'est avis que ça va tanguer, accroche-toi Lejeune !

Les effluves de l'herbe envahissent à peine la pièce, que je décarre recta, aidé en cela par « Tambourine Man » du père Zimmerman. Je ne sais où j'atterris, il me semble que c'est au pays de mes fantasmes, dans une boîte à culs apparemment. Lové sur une banquette en simili peau de burnes couleur parme, votre serviteur n'est pas au meilleur de sa forme. Ça s'agite autour de moi, il y a là : ma boulangère, la caissière du Champion voisin, la préposée à l'accueil de l'hosto et bien d'autres encore qu'il m'est ardu de reconnaître dans cet amas de chair. Bizarrement la môme Chassagne ne fait pas partie de la fiesta. Ces gourgandines à demi nues, des nichons plein leurs soutifs, se jettent brutalement sur moi. Je résiste un peu, puis les repousse fermement, des renforts déboulent à leur rescousse. À mon corps défendant, je ne peux plus lutter, elles sont trop nombreuses.

Je sens des bouches telles des ventouses sur toute la surface de mon corps, elles essaient de m'aspirer. Je résiste encore et encore, à leurs désirs, mais ces efforts me semblent inutiles. Je tente bien de parlementer un brin.

— Oh ! Les frangines, doucement, j'suis pas une machine !

Rien à faire, ces nymphomanes prétendent me bouffer tout

cru, j'en suis sûr. De guerre lasse, je cède. Je sais finalement où est mon devoir, elles veulent aller « direction le bonheur », qu'à cela ne tienne, elles iront, je les y conduirai !

La bête qui sommeillait en moi se réveille enfin. Je me lance à présent sans retenue dans la bataille. Je farfouille par ci, je tripote par-là, je me faufile à gauche, je me glisse à droite et je me rattrape au centre. En spécialiste de la maintenance féminine, je débroussaille, je graisse, j'astique, j'enduis, je fais reluire…

— Aïe… j'aime pas ça ! Une maladroite dans cette cohue indescriptible vient de me coller un doigt dans l'œil.

Cette maladresse stimule mon envie d'en finir. J'entreprends donc de les chevaucher à la hussarde, à fond, jusqu'à la garde. Des fades s'en suivent. Je suis grandiose ! Des râles de plaisirs débordent du pageot immense comme une plaine rouge, il faut dire que tel un esthète du cul, je réinvente le Kama sutra. Je leur fais découvrir, à certaines : la levrette du Havre, l'authentique, aux autres la brouette rouennaise, la copie hélas. À chacune en tout cas, je leur sers un panard absolu.

Des voisins de palier un rien jaloux et intrigués par des cris de jouissance, ou de douleur on ne sait trop, affluent pour admirer la partouze. Ils s'extasient, m'applaudissent et, pour les plus émotifs d'entre eux, pleurent d'admiration. Certains devant ma dextérité et la splendeur du tableau vont même jusqu'à me quémander un autographe.

Rassasiées, harassées, fourbues, les coquines rendent les armes. Je suis triomphant, mais à bout de souffle. Magnanime et princier, je trouve l'énergie de leur asséner le coup de grâce. C'est un déluge de semence, de jouvence que je leur offre et chacune aura sa part. Foutrement !

De retour dans son canapé, le baiseur d'exception tarde à regagner son pieu. Seul. C'est armé d'une cuvette et d'une féroce migraine qu'il investit sa chambre désespérément vide.

— Au secours, je renarde !

7. Esquisse

J’ai encore la tête embuée par les relents d’alcool et de produits illicites. Malgré deux aspirines, mes cheveux s’entêtent à pousser à l’intérieur.

— Lejeune !

En déboulant dans mon burlingue tel un tsunami, ce con de Chassevent m’extirpe brutalement de mes rêveries érotiques.

— C’est en roupillant derrière votre bureau que vous comptez trouver l’exécuteur du « Ruskoff » ?

— Voyez, je m’informe.

Je me redresse et découvre sous mes coudes le canard local. Participant il y a peu à l’hystérie sécuritaire ambiante, l’organe de presse évoque aujourd’hui l’assassinat d’un notable, uniquement par un entrefilet dans la rubrique « des clebs écrasés ».

— Pas « Ruscoff » commissaire, « Polack » !

— Peu m’importent les origines de ce rastaquouère, j’exige des résultats. Notre ministre de l’Intérieur a été clair là-dessus.

— Je sais, mais…

— Y a pas de mais ! Bougez-vous le cul. Je ne voudrais pas me faire remonter les bretelles à cause d’un glandu comme vous.

Je l’imagine aisément, un bonnet d’âne sur sa tête de nœud, à genoux dans le bureau ministériel en train de prendre des coups de règle sur les doigts, par un sosie de De Funès au bord de la crise de nerfs. Le tableau me réjouit et le plaisir qui se lit sur mon visage finit par rendre mon supérieur furibard.

— Tirez-vous Lejeune ou je ne réponds plus de rien !

Obéissant, je me casse avant que Chassevent ne commette une bavure. J’avais de toute façon pris rencard avec Thiviers pour ce matin même.

C’est à son cabinet que nous avons convenu de cancaner. Je m’y rends à pinces pour échapper aux trafics englués et au stationnement improbable du centre-ville. J’en profite pour musarder. En passant sur le pont Jeanne d’Arc, l’air vivifiant achève d’évacuer les vapeurs de ma chaude soirée.

Arrivé sur la Rive droite, je pète la petite santé. Je remonte allegro la rue qui porte également le blase de la pucelle et je confirme qu’il est un peu envahissant, le souvenir de la

« bouteuse de British ». Les Rouennais s'en veulent tellement d'être les héritiers d'une populace qui a laissé le Cauchon rôtir une môme n'ayant jamais pris son ripaton, que depuis ils vouent un culte sans faille à la mémoire de la bergère de Domrémy.

J'arrive les idées claires rue aux Ours devant une bâtisse à colombage. C'est au rez-de-chaussée que sévit le confrère de Kasperski. Je reluque ma tocante, je suis dans les temps, je carillonne et j'entre.

Chez Thiviers la technologie a bel et bien pris le pouvoir. Il y a des micro-ordinateurs partout. Je suis persuadé que même le distributeur de faf à train doit être relié à une intelligence artificielle, pour délivrer le nombre exact de feuilles du précieux papier. Et ce, afin de faire des économies substantielles sur les frais généraux. Arrimés à leur bécane par des souris sans fil dernier cri, une nichée de jeunes archis ont le nez dans le guidon. On sent bien qu'ils ne sont pas là pour rigoler les p'tits gars, debout sur les pédales en permanence. Du rendement bordel !

Je me manifeste auprès d'une hôtesse d'accueil :

— Bonjour Mademoiselle ! Monsieur Thiviers, je vous prie.

— Madame !… me reprend sèchement la donzelle tenant à son statut de femme mariée. Qui dois-je annoncer ?

— Bertrand Lejeune, police judiciaire. Elle bigophone à son patron, puis me rassure :

— Il va vous recevoir dans un instant.

— Vous permettez ?

— Elle m'autorise à m'asseoir d'un clignement d'yeux, style Claire Chazal lançant un sujet d'actu. Je m'écroule dans un somptueux fauteuil design, qui fait la joie des mirettes, mais si mal au cul. Je jette un œil sur la plaquette de présentation de l'agence trônant parmi de belles revues d'archi sur papier glacé. Alfred Thiviers doit manifestement passer beaucoup de temps à feuilleter les journaux spécialisés afin d'y pomper les idées de ses petits camarades médiatisés. Le hic, c'est qu'il n'est même pas capable de bien les pasticher.

Il se fait désirer l'archi, ce qui me permet de mater les jolies cuisses de madame la réceptionniste et de me dire que c'est dommage qu'on lui ait passé la bagouse au doigt. Mais bon après tout, je ne suis pas jaloux ! J'entends un début d'empoignade verbale poindre d'un bureau voisin :

— Je n’adhère pas à votre parti architectural Alfred ! bredouille une voix mal assurée.

Un grondement, couillu cette fois-ci, détonne :

— Ah ouais ! Mais je t’emmerde mon petit bonhomme. Ici, c’est moi qui dicte. Les concours, je sais comment on les gagne et c’est pas un branleur sortant de l’école qui va m’apprendre mon boulot. Non mais des fois ! De toute façon, ces cons du jury regardent uniquement le plan de masse, alors va chier avec ton fonctionnement !

— Oui mais…

— Je viens de te dire de la boucler ! Si mes méthodes de travail ne te conviennent pas, tu peux toujours aller brouter dans un pré où l’herbe est plus verte.

— Claquement de porte, l’orage semble passer. Je soupçonne Thiviers de m’avoir imposé son petit numéro d’autorité, pour bien m’indiquer qu’il est un boss, un vrai, avec du poil et des glandes. Qu’il n’est en tout cas pas le genre de gazier à se laisser malaxer les claouis par le premier flicaillon venu.

Enfin, le maître d’œuvre supposé sévèrement burné me fait introduire dans son bureau.

Apparemment, c’est un dur à la mie de pain, d’après mes premières intuitions. Il masque sous un physique impressionnant et un aplomb savamment surjoué, un évident manque d’assurance. N’est-ce pas l’apanage des froussards qui cherchent par l’agressivité à combattre leurs propres faiblesses. Son regard est fuyant bien qu’il sollicite en permanence l’approbation de son interlocuteur. Sa démonstration de force faisait manifestement partie d’une mise en scène introductive.

— Excusez-moi de vous recevoir dans un tel moment de tension, mais mon petit personnel me donne beaucoup de mal. Je n’y arrive plus, à vrai dire. Non pas qu’ils soient de mauvais bougres, le problème c’est qu’ils ne possèdent aucune sensibilité architecturale. Ils m’épuisent !

Puis il ajoute, suffisant :

— Mais bon, soyons magnanime, tout le monde ne peut pas naître avec un don inné pour la création. Le pire, voyez-vous, c’est que j’ai affaire à des ingrats, même pas reconnaissants de toute l’énergie que je déploie pour maintenir l’activité de l’agence.

— J’abonde en charriant féroce :

— En plus avec les trente-cinq heures…

Le plus navrant, c'est qu'il plonge :

— Ne m'en parlez pas ! Les salariés ne rêvent plus que de vacances et de travail au noir… Ah ! Elle va être belle la France de demain !

Quand je tiens une burne pareille, je m'en donne à cœur joie, j'en rajoute des caisses :

— Je ne vous le fais pas dire ! Sans parler des charges ni des impôts. Ah je vous jure, il faut être de bonne constitution pour garder son quant-à-soi.

Sentant l'ironie du propos, mon interlocuteur en vient au sujet de ma visite.

— Qu'attendez-vous de moi Lieutenant ?

— M'affranchir sur votre copain Kasperski par exemple.

— Et c'est parti pour les superlatifs avec des trémolos dans la voix :

— C'était un homme remarquable, un excellent confrère et je peux me targuer d'avoir été l'ami d'un tel homme ! André n'avait de cesse que de défendre notre profession, en effectuant un travail admirable et en militant ardemment auprès de notre syndicat. Il était pour tout dire incontournable sur la place.

— Il n'avait néanmoins pas que des amis dans ce milieu ?

— André était la rigueur même, dur en affaires certes, mais pour le bien de son agence. Cela ne plaisait évidemment pas aux jaloux.

— Au point de s'en faire des ennemis ?

— Sûrement pas ! Chez nous il n'y a que de « chers confrères » !

— Connement, je viens de foutre deux tunes dans le bastringue. Thiviers entreprend alors de me vanter durant d'interminables minutes la grande honnêteté intellectuelle de son pote. Il doit être à l'évidence aussi obséquieux avec ses pairs que débectant avec ses sbires.

— À cran, je lui rentre dans le chou :

— Et votre hobby commun, la broc, vous pouvez m'en causer ?

— Il nous arrivait de chiner ensemble, rien de plus.

— Serait-ce exagéré d'évoquer un commerce hyper juteux ?

Alfred prend la posture de l'offensé :

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous demande si cette activité rapportait du fric, à vous et Kasperski, et si ces revenus étaient déclarés aux impôts ?

Il est interloqué par mon audace :

— Heu… non, enfin, mais…

— Je le coupe et le rudoie franco :

— En clair, ça s'appelle de la fraude fiscale ?

— Il est déstabilisé. Je jubile et décide de pousser ce péteux dans ses derniers retranchements, en espérant que s'il essaie de taire des choses, il lâchera un indice. J'y vais au flan :

— Je demanderai à la brigade financière de s'occuper de votre cas !

— Et bien, je ne vous dirai plus rien.

— Les pas loquaces, il arrive un moment où je les brise en deux !

Sur ce, je me barre sans lui serrer la louche. Sitôt hors de son bureau, pour accentuer mon effet, je frappe de nouveau à la lourde.

— Entrez ! hurle l'architecte, persuadé que l'instant est venu pour lui de passer ses nerfs sur un sous-fifre.

J'engage juste ma tête entre la porte et l'huisserie. Avec un faciès de « Rambo » à qui on a déclaré la guerre, je lui balance :

— Vous me puez au nez Thiviers ! Je pense même devenir dans les jours à venir votre pire cauchemar. En attendant, je ne vous salue pas Monsieur !

Je claque méchamment la porte. Mon esbroufe m'attire un petit succès d'estime chez les opprimés de la planche à dessin. Sans la trouille de se faire virer, ses bons bougres iraient probablement de leur ola. En vieux cabot sur le retour, je salue mon auditoire :

— La pièce que j'ai eu l'honneur de jouer pour vous ce soir… !

— Cette fois-ci, je déclenche l'hilarité générale. Thiviers sort alors fou de rage afin de remettre de l'ordre dans ce bordel. Discrétos, le fauteur de troubles se tire. Mon humble numéro de comédie m'a grisé, je me mets même à rêver. « Et s'il était aussi jocrisse qu'il en a l'air ? » J'aligne quelques pas en direction d'un bistrot pour me gratifier la glotte d'une mousse et respirer un bon coup.

Attablé à la terrasse, à l'abri des regards, je sirote ma bibine en zieutant l'immeuble. Bingo ! Comme je l'avais espéré, la mise

sur des charbons ardents de Thiviers porte ses fruits. Le voilà qui sort ventre à terre de son cabinet, en finissant d'enfiler son beau loden en pure laine vierge du pays des Maoris. Je laisse sur la table les deux euros qui m'éviteront des poursuites judiciaires pour grivèlerie et me scotche à ses basques. Il trisse d'un pas assuré. J'ai connu des filoches plus rébarbatives que de suivre un mec dans les rues piétonnes et ensoleillées par ce guilleret jour de printemps. Bien que ces venelles trop exiguës n'autorisent pas un envahissement complet des rayons. Au détour de la rue Saint-Romain, l'ombre obscurcit la silhouette massive de mon pisté. J'active le pas pour ne pas le perdre, restant toutefois à une prudente distance. Cependant pas de crainte, Thiviers semble tellement préoccupé et pressé d'arriver à destination, qu'il ne s'apercevrait de rien même s'il était épié par une brigade de CRS.

Traversant le parvis de l'église Saint-Maclou, il s'engage rue Damiette sans ralentir la cadence. Surexcité, il trotte même à présent, son embonpoint lui interdisant de sprinter. Puis, sans hésitation, il s'engouffre dans une échoppe. Je me planque à distance dans une encoignure. Il s'agit d'un magasin de brocante calé entre deux commerces d'antiquités. Rien de surprenant de trouver uniquement des négoces de vieilleries dans cette ruelle, vestige du Rouen médiéval.

Alfred y demeure une bonne plombe, en ressort, puis parcourt le chemin en sens inverse, mais en flânant cette fois-ci. Il a sûrement défroqué son remue-méninges pour se sentir aussi léger. Je suis à présent persuadé que, pris de panique, à la suite de mon *one man show*, il est allé prévenir un complice ou bien un acteur de l'affaire. Je biche : « Tu peux te tromper, mon Bertrand, mais il me semble que le grand benêt n'a pas dû se farcir ce petit saut chez l'antiquaire seulement pour causer chiffons. Ça s'rait pas le début d'un commencement de piste ? »

La tournure prise par cette affaire me botte, mais il me faut savoir raison garder. Réflexion faite, je pense qu'il est plus judicieux de laisser cette casserole mijoter gentiment sur le gaz, surtout après la visite de Thiviers. J'irai chatouiller le brocanteur plus tard.

8. Avant-projet sommaire

— Lieutenant Lejeune au rapport, chef !

J'ai tellement gueulé que Chassevent a frôlé l'infarc.

— Mais vous êtes siphonné, Lejeune !

— Vous m'avez demandé, me voici.

— Eh bien, asseyez-vous au lieu de jouer l'abruti.

— Je préfère rester debout, lui dis-je en me mettant au garde-à-vous.

— Le divisionnaire sort de mon bureau, ça chauffe en hauts lieux. Vos agissements commencent à faire des vagues. Vous vous imaginez peut-être qu'on peut maltraiter une partie du gratin de cette ville en toute quiétude ?

— Droit comme un « I », j'admets :

— Pour investiguer, n'est-il pas indispensable de chatouiller le suspect potentiel comme vous me le recommandez régulièrement ?

— Flatté que j'aie retenu ses leçons, il se calme :

— C'est vrai, mais point trop n'en faut. Chatouiller n'est pas synonyme d'érafler ni de piétiner. Tenez-vous-le pour dit !

— À vos ordres Commissaire.

— Et sinon à part ça, y a du neuf ?

— Énigmatique, je lui réponds :

— Non, je serais plutôt dans l'ancien en ce moment.

— Déguerpissez Lejeune, vous m'emmerdez !

J'obéis trop heureux de faire un crochet par le bureau de ma bonne copine Clarisse. Je pose mon cul sur le siège face à elle en prenant soin de bien caler mes pieds sur son pupitre, puis je la baratine.

— Ah ma poule ! Tu sais que je t'aime, toi ? Je vais te l'avouer, t'es même ma préférée dans cette taule.

— T'as pas de mal, tu ne fréquentes que moi ici, flatteur aux gros sabots. Accouche ! Que me vaut ce compliment ?

— Je suis sur une affaire qui est à prendre avec des pincettes. J'ai besoin de tes services ma cocotte, puisque tu me refuses tes sévices.

— Clarisse Leroy feint de tomber en pâmoison. Sûr qu'elle a les doigts de pied en éventail dans ses pompes Scholl, tellement confortables. Laides certes, mais ô combien confortables !

Cassante, elle recentre notre discussion.

— C'est con hein… t'es désigné sur ce coup-là, pas moi. Alors pas question de me refiler la patate chaude.

— Mes yeux de cocker battu tentent d'amadouer la revêche.

— Que de bien vilains mots dans une si jolie bouche ! Je te parle d'amour et tu me balances le code de procédure pénale à la gueule.

Une fois n'est pas coutume, je redeviens sérieux.

— Sans déconner, j'ai besoin de toi. Je suis sur une piste, mais rien de concret, à part de fortes présomptions.

— Cherche encore mon vieux !

— Tu connais Chassevent, tu peux prédire sa réaction si je me vautre.

— Vas-y crache le morceau, je te préviens en cas de gros temps, je te charge un max.

— Arrête, je bande !

— Elle me calme illico :

— Vantard en plus ! Un branleur, voilà ce que tu es Bertrand.

Elle m'habille pour l'hiver, cette vache ! Comme quoi je suis un pignouf, tout en gueule incapable de se dégotter une petite à temps plein, que je me tape une dégaine d'ado attardé, un petit cul qui ne remplit pas son jean, des pulls trop grands et des pompes de chantier, des cheveux raréfiés, la pâleur d'un urbain qui regrette sa cambrousse et aussi des joues râpeuses de flemmard en conflit avec son rasoir. Pire, que même par charité chrétienne, elle ne saurait m'accorder, ne serait-ce qu'une gâterie.

Ébranlé par cette attaque en règle, je joue le désinvolte :

— Dommage, j'aurais volontiers jeté mon dévolu sur ta gracieuse personne.

— Finies les amabilités ! Vas-y maintenant, annonce la couleur.

— Je voudrais que tu fasses ronronner ton PC, pour obtenir des tuyaux sur le train de vie d'un type brutalement défunté et de l'un de ses copains avec qui j'ai eu des mots.

— Tu connais au moins leurs noms, je suppose ?

— Kasperski et Thiviers. Tous deux architectes de leur état. Par la même occasion, si tu me trouves quelques infos sur un antiquaire nommé Tahuret, je prends itou.

— Je lui claque un bécot dans le cou par surprise et lâche :

— Pour ton malheur, j'aime bien ton mec et je refuse de draguer les femmes de mes potes, question d'éthique, sinon je te jure que je t'aurais… je t'aurais…

— T'es vraiment une truffe Lejeune ! Je parie qu'en plus, t'es même pas un bon coup. Allez, va bosser, la France a besoin de toi. Je te rappelle dès que j'ai des renseignements.

Après cette séance de thérapie comportementale, je me tire précipitamment avant de ramasser un pain. Il est temps pour moi d'asticoter l'antiquaire de la rue Damiette.

Ça emboucane méchamment dans cette boutique. Il se dégage des vieilleries trop longtemps entreposées dans des greniers mal ventilés, un remugle qui me refile le goût de ranci dans le clapoir. Ces vieux objets sentent la mort, c'est sûrement pour cela que les ayants droit fourguent leur héritage pour trois fois rien au premier brocanteur venu. Ils pensent ainsi pouvoir oublier au plus vite le disparu. Je suis persuadé que ce sont les mêmes qui, par nostalgie et pour retrouver la saveur de leur prime enfance, rachètent ces meubles et ces bibelots. Il paraît que pour certaines personnes très raffinées, évoluer au milieu d'un fourbi ayant appartenu à des macchabées est un art de vivre.

« Mon petit Lejeune, il va falloir sortir le grand jeu, c'est maintenant ! »

Raoul Tahuret me sort de ma réflexion :

— Bonjour, je peux vous être utile ?

— Je regarde.

— Je vous en prie, faites.

— Je collectionne.

Je le laisse venir en tripotant machinalement des trucs plus hideux les uns que les autres, dont le seul intérêt réside dans le fait qu'ils sont décrépis. Les incontournables plats en vieux Rouen voisinent avec des couverts en argent terni et des services de cristal encrassés. Forcément il revient à la charge :

— Intéressant ! Quels types d'objets ?

— Je ne réponds pas, je fouille. Il s'entête :

— Vous trouvez votre bonheur ?

— Pas vraiment !

— Toutes les pièces dont je dispose ne sont évidemment pas exposées, cela va sans dire. Précisez-moi ce que vous recherchez et je vous le procurerai avec plaisir.

Comme je suis tombé il y a quelques jours sur un documentaire d'Arte relatant l'histoire du design, je ramène un peu ma science :

— Ce n'est pas aisé à formuler, tant mes goûts sont éclectiques, mais pour vous aiguiller, sachez que je ne suis pas insensible à la beauté du mobilier issu de l'école du Bauhaus. Je suis également assez client des peintres d'origine slave qui ont porté haut les couleurs de l'abstraction, tels que Kupka, Kandinsky, Malévitch. Je ne déteste pas non plus les photographies de Moholy-Nagy ni même les sculptures de Lipchitz. Cela dit, je crains que mon budget, bien que substantiel, ne m'autorise pas de pareilles folies.

Je ricane intérieurement, Tahuret se pourlèche mentalement les babines.

— À voir ! Tout dépend ce que vous appelez substantiel.

— Je gagne très bien ma vie, vous savez, et je n'ai qu'une passion, celle de chiner. Mais pour obtenir du plaisir dans cette activité, il faut sentir que l'on réalise aussi une bonne affaire.

— Vous êtes un connaisseur. Laissez-moi vos coordonnées et je ne manquerai pas de vous prévenir si je trouve quelque chose susceptible de vous intéresser.

Je lui tends une fausse brème confectionnée avec soin au préalable, sur laquelle est inscrit : « Lancien Bertrand, conseil en entreprise », suivi de mon numéro de portable.

Il reluque et, curieux, me demande :

— Ça consiste en quoi votre job ?

— Je donne, ou plutôt je vends des conseils en management et placements financiers. Tout ce qui peut en somme apporter un gain de productivité aux entreprises. J'exerce un sale boulot certes, car le plus souvent c'est dans le licenciement que se trouve cette variante d'ajustement.

— J'ajoute cyniquement :

— Je n'ai pas bonne conscience, mais en même temps je gagne tellement d'argent avec ça ! Comme les trois quarts de mes interventions se réalisent à l'étranger, j'essaie de concilier mon travail et mes recherches d'objets ou de tableaux. Je partage cette passion avec André Kasperski. Vous le connaissez, je crois ? C'est lui qui m'a conseillé votre établissement.

— Vous partagiez, hélas.

— Pardon ?

— J’ai utilisé l’imparfait, car monsieur Kasperski ne vantera plus mes mérites, il nous a quittés prématurément. Hélas !

— Je feins l’étonnement :

— Comment cela, André n’est plus ? Un accident sans doute ?

— Vous ne lisez donc pas la presse ?

— Pas le temps. Je suis débordé, je voyage beaucoup et pour tout dire le JT de vingt heures pour les informations nationales me suffit amplement, dis-je d’un air ahuri plus vrai que nature.

— Comment avez-vous connu André ?

— J’ai établi récemment un audit pour son agence et nous avions découvert à cette occasion notre passion commune pour la collection.

Pour noyer le poisson et éviter les questions pièges, je rejoue le passionné. Je me retape une petite tournée d’inspection de la boutique de Tahuret en simulant un mahousse panard à bigler et patrouiller au milieu de toutes ces vieilles merdes. J’aurais dû faire de la comédie, tellement je me trouve bon dans mon rôle. C’est du grand art, mon étonnement devant cette soupière recollée et que dire de mon pseudo spasme en matant une photo aussi floue que mal cadrée de la cathédrale de Rouen. Je lis le contentement de Tahuret sur son visage, au fil de mes prises de pieds successives. Manifestement ce mec est en train d’avoir des projets pour moi. Maintenant, je dois abréger et je ne mégote pas sur la formule :

— Je suis ravi de vous avoir rencontré et j’attends avec impatience de vos nouvelles.

Je lui serre la pogne chaleureusement et je me tire.

L’unique carte que je tenais en main étant abattue, je passe les jours suivants à espérer un coup de tube de mon brocanteur, tout en essayant de serrer quelques fumeurs de shit. Pour calmer Chassevent, je fais semblant de bosser sur l’enquête de proximité dans le voisinage de Kasperski.

J’ai de nouveau droit à tous les superlatifs concernant ce très cher Dédé et pas une seule voix dissonante. Ils m’affirment tous, qu’il était un bon voisin, un père attentionné, un mari aimant et, cerise sur le gâteau, un serviteur de Dieu. Un mec super ! Ils commencent à me fatiguer avec leurs dithyrambes. En tout cas pas l’ombre d’un péquin pour imaginer un instant que Kasperski ait pu avoir une double vie ou même un vice caché.

Le rapport de la brigade scientifique ne m’apprend rien de

plus que je n’avais moi-même constaté. Le décès de mon client a bien été provoqué par les deux projectiles de neuf millimètres qu’il a reçus dans la tête. Ça, je m’en doutais ! C’est malheureusement le calibre le plus répandu. Pas d’empreinte digitale ni de trace d’ADN n’ont pu être relevées. Aucune marque d’effraction ou de lutte n’a été décelée. La seule certitude que j’aie c’est que l’exécution sommaire ne laisse aucun doute. Mais par qui, et pourquoi ?

9. Perspective cavalière

J’en mène pas large, les mains croisées sur les genoux, les yeux rivés sur mes pompes, Chassevent me passe un savon :

— Vous n’y pensez pas ! Rassurez-moi, c’est une boutade ?

— Absolument pas Commissaire. Ce sont des choses qui se pratiquent depuis 36.

— Vous avez le toupet de me demander des vacances, alors que vous glandez sur le dossier Kasperski sans avoir avancé d’un pouce.

Ah la bobine du Chassevent ! Faut reconnaître que je suis gonflé de lui réclamer trois jours de congé, tandis que je suis censé enquêter sur un meurtre. Seulement voilà, Tahuret m’a bigophoné hier au soir pour me proposer d’entreprendre le voyage de Varsovie, afin de m’y faire découvrir une collection d’œuvres d’art remarquable, d’après ses dires. Il souhaite reprendre contact avec moi jeudi, dès mon arrivée en Pologne. Je me suis tâté avant d’accepter. Finalement, je ne pouvais laisser passer pareille opportunité d’en savoir un peu plus sur ce cher Raoul.

En attendant, le boss est terriblement abattu par l’ingratitude d’un petit gars, qu’il a presque élevé au sein de sa maison, comme il dit, et qu’il a voulu sortir de sa médiocrité. Ses yeux dégagent tellement de détresse que j’ai envie de le cajoler. Pour le consoler, je me fais tout petit :

— J’ai tout de même établi les premières constatations, ce qui n’est pas rien Commissaire. Dans la perspective d’une reprise de l’enquête par un confrère plus aguerri, il sera au moins délesté de ces basses besognes.

— Et ça marche, l’autre se radoucit. Il me passe même une couche de pommade.

— Oui c’est parfait, mon Bertrand ! S’il faut vous reconnaître une qualité, c’est bien celle d’être un parfait gratte-papier. Vous ne possédez aucun flair, mais pour la paperasse, chapeau ! Je loue quotidiennement auprès de vos collègues l’exemplarité de vos rapports d’activités.

— Puis il me sermonne en brandissant ses petits poings rageurs :

— Mais de grâce Bertrand, soyez un *killer* !

— Je remets le couvert tel un lèche-bottes :

— Merci patron, cela me va droit au cœur ! Je vous garantis qu'à mon retour je ne serai plus le même homme.

— C'est entendu, je vous octroie cinq jours week-end compris, mais je compte vous revoir frais et dispo dès lundi matin.

— Une idée lui traverse alors l'esprit. Heureusement, il n'en a qu'une à la fois.

— Lejeune, promettez-moi de surveiller cette petite salope, qui j'en suis sûr n'est pas l'innocente gamine qu'elle tente de jouer.

— Vous voulez sans doute parler de mademoiselle Chassagne ? N'ayez crainte, je garde un œil sur elle.

— Allez disparaissez de ma vue ! me lance-t-il faussement complice.

Sitôt sorti du bureau du chef, je me frotte les mains. « Bien joué mon Bertrand, reste plus qu'à préparer le voyage ! »

Les reflets des miroirs qui tapissent les murs de cette brasserie sont sans pitié. Clarisse a foutrement raison de me chambrer sur ma dégaine. Heureusement, quelques affiches de peintres locaux encombrent les surfaces polies et masquent les parties les plus disgracieuses de ma physionomie ingrate. J'y reconnais, entre autres, l'univers bouillonnant du joyeux Ronel et, sorti du cerveau fantaisiste de Vervisch, ses pingouins échoués sur la banquise, du côté de Saint-Martin-de-Boscherville. Je m'impatiente un brin : « Merde ! Elle est en retard et je déteste ça. »

J'ai le désagréable sentiment, lorsque je suis seul à une table, que l'on m'observe et que l'on devine le désert affectif dans lequel je me perds. C'est moi en réalité qui reluque mes voisins de bouffe, surtout les couples. J'entre honteusement dans leur intimité, j'aimerais tellement découvrir d'où leur viennent ces airs de cons joyeux. Ces amoureux se dévorent des yeux, ils s'abreuvent de paroles au point d'en oublier de se sustenter et forcément, ils béquettent froid. Ça me dégoûte tout ce bonheur, moi qui n'entretiens que des rapports suivis qu'avec ma pogne. Je m'allume une clope pour me donner un air de Bogart attendant son Ingrid. Une pimbêche qui s'est donnée beaucoup de mal pour être désirable lors de sa sortie hebdomadaire m'ordonne de l'éteindre. J'exauce son souhait en bougonnant. Puis je m'interroge :

« La Chassagne n’aurait-elle pas posé un lapin à son Lejeune ? »

Je me rassure : « Non impossible ! Pas avec l’ultimatum que je lui ai lancé. »

C’était un tête à tête avec le représentant de l’ordre, bibi dans ce resto, ou une convocation en bonne et due forme rue Brisout de Barneville. Elle a forcément choisi la graille même en compagnie d’un rabat-joie de mon acabit. Je sens monter un début de rogne, je suis persuadé de devenir désagréable dans les minutes qui suivent.

Elle débarque enfin tout sourire. Ça me calme. Elle est tellement gironde cette petite. Le plus bath, c’est qu’en sus de son physique affriolant, elle n’est dénuée ni d’esprit ni de bonne humeur. Elle est radieuse et carrément bandante dans son tailleur qui lui moule les hanches et lui donne une silhouette de star des années cinquante. Je reste béat d’admiration, sûr que c’est mon Ava Gardner.

N’ayant nullement envie de rejouer un remake du neuneu qu’elle a entrevu à l’hosto, je me colle une baffe. Peine perdue, comme à chaque fois que j’en pince pour une belette, je suis à deux doigts de la crise de tachycardie. Mon palpitant doit battre à cent quatre-vingt-dix, pire que lors de mes footings dominicaux.

— Excusez ! qu’elle me lance d’un air détaché.

Et moi, comme un gland, alors que quelques instants plus tôt j’envisageais de l’étrangler pour son retard, je réponds :

— Y a pas de mal, je viens juste de m’installer. J’étais moi-même à la bourre.

Elle insiste pour se justifier :

— J’honorais un rendez-vous d’embauche qui s’est prolongé au-delà de mes prévisions. Vous me pardonnerez, j’espère ? Si tel n’est pas le cas, j’ai sur moi ma brosse à dents, dans l’éventualité d’une garde à vue.

— Je peux savoir le nom de l’heureux veinard ?

— Alfred Thiviers. Il était ami avec Kasperski et nous avons eu l’occasion de travailler ensemble. Il connaît bien mes capacités professionnelles.

— Ça s’arrose !

— Et quoi donc ?

— Vous avez un sacré bol de passer d’un simple fumier à un

modèle grand format ! On se prend un kir pour la peine !

— Vous avez donc déjà côtoyé Alfred Thiviers ?

— Oui, mais je ne sais si je dois m'en vanter.

— Elle évacue rapido le sujet Thiviers.

— Si vous me disiez à présent la raison de cette convocation… euh… pardon cette invitation ?

Je lui balance une explication fumeuse. La raison essentielle de ce déjeuner étant mon irrésistible envie de revoir cette poupée qui m'a chamboulé le cigare.

— Voilà, cela n'a rien à voir avec l'affaire que je traite, je suis sur le point de me rendre à titre privé à Varsovie. J'ai cru comprendre, lors de notre précédent entretien, que cette contrée ne vous était pas totalement inconnue.

— En effet !

Je développe :

— J'avais pensé que vous pourriez tuyauter le plouc égaré, que je ne vais pas manquer d'être, sur les bonnes adresses à connaître lorsque l'on se rend là-bas. Que vous soyez en quelque sorte mon Guide du Routard rien qu'à moi.

— Je vous aurais bien servi de guide tout court, mais je commence demain chez mon nouvel employeur. J'en suis navrée, car une petite visite au Centre d'art contemporain de Varsovie n'aurait pas été pour me déplaire. Je n'avais de toute façon nullement l'intention d'embarquer cette petite dans un périple qui pourrait s'avérer délicat. Je lui déclame néanmoins un théâtral et hypocrite :

— Ah merde, quel dommage !

Je hèle le serveur qui vient de passer deux fois de suite les mains vides devant notre table sans nous apercevoir :

— On peut manger ?

— Oui j'arrive ! me répond-il en se tirant sans se retourner.

— Tant pis, je m'immerge de nouveau dans les beaux yeux de Claire. Elle a pris le temps de la réflexion, elle me rencarde :

— Pour des nuits douillettes, je vous conseille le Novotel Warsawa Centrum à proximité de la Vistule. Il est situé au cœur de la ville dans l'arrondissement de Wola, si mes souvenirs sont exacts. Il est d'accès aisé et sa situation géographique facilitera vos déplacements. On vous y nourrira de façon correcte. Le bâtiment n'est pas des plus folichons, c'est une tour d'une trentaine d'étages de style stalinien. La ville n'est de toute façon

pas très guillerette. Que puis-je vous dire encore ?… Ah oui ! Si un jour je vous épouse, promettez-moi un voyage de noces un peu plus romantique.

— Je jure, je crache, je l'emmène évidemment quand elle veut où bon lui semble cette chérie. L'homme au nœud pap et à la liquette pas nette a fini par aimablement nous servir. C'est la pièce du boucher qui nous a tentés.

— Y en a pour deux ! C'est un beau morceau, nous a précisé en se gaussant le loufiat qui a dû rater une carrière de comique.

En mangeant face à cette fée, je tripote l'idée que je me fais du bonheur, je ne touche plus terre. Brutalement, elle m'impose un atterrissage forcé, c'est même un *crash* !

— Hep garçon ! Deux cafés et l'addition s'il vous plaît.

Merde ! C'est déjà la fin du conte et je n'ai pas osé déculotter mes petites pensées. J'enrage de ne pas avoir eu le cran de lui chuchoter des choses tendres, de ne l'avoir pas affranchie du chaos qu'elle a foutu dans mon calcif. Trop timoré. Je me dis que Lejeune va encore dormir des nuits et des nuits sur la béquille. Le coup est mal engagé. Sur le trottoir, je lui tends une main. Dans un sursaut, je me fais violence pour devenir courtois et oser enfin lui confier :

— Ce fut un plaisir de déjeuner en votre compagnie. J'espère bien vous convoquer de nouveau très prochainement, si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Sa réponse est renversante. Elle m'attrape par l'encolure de ma veste et me roule un patin à m'avaler les amygdales et se tire dare-dare. Je reste là comme deux ronds de flan, le cœur battant et les jambes flageolantes. Putain, j'en pince !

Je ne suis pas redescendu de ma lévitation post patin, que la sonnerie de mon portable me sort de ma torpeur passionnelle. Le cadran lumineux m'annonce un SMS de Clarisse. Le contenu lapidaire est le suivant : « G des *news* pour toi ». Je la rappelle aussi sec.

— Allô ma chérie, tu as réfléchi, tu t'offres à moi ?

— Tu m'emmerdes Bertrand ! Je n'ai pas de temps à perdre avec tes blagues à deux balles, j'ai un métier moi.

— Fais pas ta bêcheuse, tu sais parfaitement que tu ne pourras pas résister à mon charme bien longtemps. T'es comme les copines, tu passeras sous mes fourches caudines de l'amour. Forcément, t'en redemanderas !

— Si tu continues ton délire, je raccroche !

— Je t'écoute. Susurre-moi tes insanités à l'oreille.

— Voilà, d'après mes infos, tes deux lascars architectes ne me semblent pas être de dangereux délinquants financiers. Si tu veux mon opinion, ils ne font rien de plus que ce que fait une grande partie de nos concitoyens, ils bidouillent juste un peu leur déclaration de revenus. À propos, sais-tu à quoi reconnaît-on un bon magouilleur ?

— Non !

— À l'énergie qu'il met à dénoncer le gaspillage de l'argent public, comme le chanteur engagé qui désire garder sa liberté de penser à ses sous !

— Rien de bien répréhensible donc ?

— Pour ces deux-là non. Pour ton troisième larron, l'antiquaire, alors là on tape dans le gros calibre. Je ne m'explique pas comment il a pu récolter autant de blé pour s'offrir : un voilier, une villa les pieds dans l'eau au bord de la grande bleue, un appartement de huit pièces en plein cœur de Rouen et je te passe le matelas boursier, tellement rembourré, qu'on pourrait dormir à plusieurs dessus.

— Tu ne me proposerais pas une partouze des fois ?

— Je me ressaisis avant qu'elle ne m'envoie balader.

— Non je déconne, c'est peut-être le secret de sa réussite. Par les temps qui courent, il vaut mieux venir au monde avec une valoche bourrée de fric qu'avec des bras musclés.

— Ton raisonnement n'est pas faux, le problème, c'est que ses actions, il se les est offertes lui-même. Ses parents étaient d'authentiques prolos, son père trimait à l'usine et sa mère élevait ses six frères et sœurs. J'ai déjà vu mieux comme *starter* de la vie.

— Tu penses à du black ?

— Oui ! Mais dans les grandes largeurs. Si tu veux mon avis, ce mec a un business parallèle très rémunérateur et sa broc lui sert uniquement de couverture. Cet enfoiré ne paie quasiment pas d'impôt pour cette activité.

— T'es la meilleure ma poule ! Je te roule une pelle. Ciao, on se rappelle.

10. Intégration au site

La trotte jusqu'à Roissy me semble interminable, je doute que sa caisse soit réellement débridée. Par chance, mon avion décolle seulement dans trois heures. Précautionneux, il s'est autorisé une petite marge, mon vieux. Râleur et inquiet de nature, il ne déroge pas à la règle et me cuisine bougon :

— Que vas-tu foutre là-bas ?

Il a beau se faire violence, il n'approuve pas ce périple. Il n'a pas refusé de me transbahuter jusqu'à Paris lorsque je l'ai sollicité. Il se demande bien encore pourquoi. J'argumente pour le rassurer :

— Y a pas de lézard ! Je suis couvert par Chassevent et je serai cajolé en permanence là-bas, par un confrère autochtone bilingue. Que veux-tu de plus ?

— Moi rien ! Je dis simplement que c'est une connerie. Une de plus !

— Tu ne vas tout de même pas nous chier une pendule pour une flânerie de gamin qui, soit dit en passant, file à fond vers la quarantaine.

— Oui, ben moi je n'y serais pas allé !

— Marcel évite de m'obliger à radoter ! Je te répète que c'est du gâteau. Quasiment du tourisme rémunéré. J'aurais été bien con de refuser de me balader aux frais de la princesse, non ?

— Impossible d'infléchir sa position, il va me tirer la gueule jusqu'à l'aéroport. Il faut avouer qu'il n'a jamais prisé mon job, en vieil anar qu'il est. Je resterai à jamais, à ses yeux, le fils ayant mal tourné. Sans ma vieille qui maintient entre nous une paix précaire, il m'aurait déjà renié. Aujourd'hui particulièrement remonté, il poursuit les hostilités :

— Ton Chassevent, il n'avait qu'à y aller lui-même se peler le jonc dans ce trou, où la mafia russe gère tout depuis la chute du mur.

— C'est mon taf ! T'es au courant depuis le temps que je le pratique ?

— Oui ! Pour mon malheur et celui de ton grand-père qui doit avoir des cloques aux coudes, à force de se retourner dans sa tombe de voir son petit-fils à la botte d'un pouvoir qu'il a constamment combattu.

— Il n’a pas totalement tort, du coup je m’écrase. Le reste du trajet se poursuit dans un silence pesant, Marcel fait la moue. Il se morfond sûrement d’avoir élevé un gosse devenu, sans qu’il ne sache réellement pourquoi, un rouage de la répression.

Chacune de nos discussions sur ce sujet finit en fâcheries. Pourtant de profil, je le trouve beau Lejeune père, avec son œil gris bleu, son front dégarni et ses rides d’expression durement creusées. Pour se farcir cette trombine, il a dû en morfler des coups tordus, fourrés, fumants et des durs aussi. Merde ! Qu’elles sont belles ces trognes maltraitées par la vie. C’est un type bien en fait, rêveur et pas bégueule pour un sou, il veut en plus encore croire en l’avenir du genre humain. Il a toujours émis cependant un bémol en ce qui concerne les flics, les militaires et les fachos. Il garde évidemment une bonne bouteille à la cave, pour arroser le jour où le « borgne », le roi des empaffés à ses yeux avalera son acte de naissance. Je tente encore vainement une réconciliation :

— Ça va maman ?

— Mouais… Si tu passais plus souvent, tu le saurais !

Prends ça dans ta gueule, mon Bertrand, la prochaine fois, tu réfléchiras avant de l’ouvrir. Inutile d’insister, je n’obtiendrai rien de plus de cette tête de pioche, je farcis donc le lecteur de cassette d’un enregistrement de Brassens. Ça le décontracte illico de chantonner avec l’ami Georges. En amoureux des lettres, il aime exclusivement les chanteurs à textes. C’est un autodidacte de la belle époque mon daron, celle où l’on ouvrait un livre au lieu de zieuter la vraie fausse réalité de la téloche. Je lui dois mon peu de culture. Il voulait que ses gamins accèdent au savoir, qu’on lui avait refusé dans sa jeunesse. Il nous a pour l’occasion traînés, mes frangins et moi, au risque de nous gonfler féroce, dans tous les musées parisiens et à toutes les expos qui passaient dans la région. Il a même pété sa tirelire une année pour me casquer des cours de guitare. Pour le remercier, je me suis jeté comme un bon à rien dans les bras de l’administration poulardière. J’étais un idéaliste, je rêvais de refaire un monde meilleur, en me rangeant du côté des gentils. Il m’avait pourtant prévenu Marcel de l’utopie dans laquelle j’allais m’enferrer, lui, c’est par la révolution qu’il préconisait le changement. J’ai voulu voir par moi-même et j’ai vu qu’on a juste le droit de la fermer lorsque l’on est minoritaire et que la majorité ouvre sa grande

gueule. À Roissy, je décharge ma valoche et j'embrasse mon dab.

— Salut p'pa !

Il se fend enfin d'un sourire en récupérant son instinct paternel.

— Boujou mon gars, gaffe à toi !

Comme un âne, je me veux prévenant.

— Sois prudent sur la route du retour.

La réponse est cinglante :

— Tu me prends pour un vieux con sénile ou quoi ?… Tu penses que pépère sans son rejeton ne va pas retrouver son chemin.

— Non mais… Et puis merde ! À plus papa.

Direction le point presse et la cafétéria. Une banquette me tend les bras, je m'y installe, commande un caoua et attaque mon Libé. Méthodiquement, je le pénètre toujours par l'arrière, par la rubrique des portraits que je passe très vite s'il s'agit d'un emmanché, même en phase de rédemption. J'aborde les « rebonds » et la culture, j'élimine systématiquement les programmes télé et les sports, puis en fonction de mon intérêt du jour, je décortique la politique intérieure ou extérieure. Je m'attarde un peu sur les faits de société et toute mon attention se porte invariablement sur la page « terre ».

En parcourant mon canard favori, je tombe sur un article qui relate le vol d'un tableau de Malévitch, à la *Tretyak of gallery* de Moscou. Je maugrée la rage au ventre :

— Quelle bande d'enflures !

Je n'arrive pas à admettre que l'on prive l'humanité entière d'un artiste et de l'émotion procurée par la vue de son œuvre *in situ*, pour satisfaire un collectionneur mégalo. J'insulte à haute voix cet enfoiré, nonobstant ma présence dans un lieu public :

— Je te conchie ordure !

Pour ma satisfaction personnelle, j'aime à me l'imaginer seul, sale, adipeux, puant, boutonneux, truffé de pellicules, atteint d'une vilaine maladie de peau, éjaculateur précoce, daltonien, bite molle, fan du PSG et forcément fortuné cet acculé mondain ! Ah oui, qu'il soit au moins ainsi, cela atténuerait ma fureur.

Je referme mon quotidien pour le moins énervé, il est temps que je m'avance vers la salle d'embarquement. J'inhale une giga bouffée d'air frais, puis je m'élance tel un condamné partant

pour l'échafaud, non sans ingurgiter mes deux antidépresseurs qui rendront les heures à venir plus douillettes.

L'effet Temesta s'est produit. Lorsque j'émerge après un roupillon de bébé long de deux heures et des bretelles, je suis à l'aéroport Frédéric Chopin. Je ne peux m'empêcher de moquer ce drôle de blaze pour un lieu où les esgourdes sont soumises à si rudes épreuves. Je harponne un taxi, colle ma valoche dans le coffiot et m'affale à l'arrière. Je sors mon meilleur anglais :

— The Novotel Warsawa, please.

Le surexcité du volant se met alors à remonter à tombeau ouvert l'avenue Zwirki i Wiguri, direction l'hôtel. Varsovie me semble étonnamment déserte pour une capitale, on se croirait à Rouen un soir d'hiver après vingt et une heures. Faut dire que le printemps slave est frisquet et que le mercure se montre vraiment feignasse dans ce coin reculé d'Europe centrale. Claire avait bien vu, l'ambiance des quartiers que je traverse n'est pas très *rock n'roll*. L'architecture est un résumé du pire de ce que la reconstruction a pu engendrer, une ville sans âme. J'arrive après une petite demi-heure de rodéo Lada devant l'immonde tour.

Encore abruti par les calmants, je cigle « Fangio » et m'engouffre au chaud. Une bonne tête de groom dépasse d'un comptoir, je la sollicite :

— You speak french ?

— Évidemment, me répond aimablement l'homme accueillant.

Tant mieux, je n'aurai pas à esquinter « the language of Shakespeare ».

— Je voudrais une chambre pour deux nuits. J'aimerais également dîner. Est-ce envisageable ?

— Évidemment !

Il me refile une carte magnétique sur laquelle les numéros de ma piaule et de son étage sont indiqués.

— Serait-il possible de me servir un repas dès que j'en aurais fini avec mon brin de toilette ?

— Évidemment !

Ce mec est un phénomène, il possède en plus de son style incomparable, une richesse de vocabulaire qui réchauffe le cœur et que le monde entier doit lui envier.

Pour la chambre, aucune surprise, elle est formatée pour satisfaire une clientèle internationale. Pas de fanfreluche ni

d'originalité, du fonctionnel propre et de bon ton, Monsieur ! Ne pas désorienter l'homme d'affaires pressé est un impératif. Je me déloque et fonce sous la douche pour essayer de reprendre mes esprits, ça marche au-delà de mes espérances. En savonnant énergiquement mes parties les plus intimes et en repensant convulsivement à Claire, à ma grande satisfaction, je trique !

Encore dégoulinant, étendu sur mon pieu avec popaul au garde-à-vous, je compose le numéro de Claire. Blaireau dans le domaine de la drague, je ne sais comment introduire ma converse, j'essaie l'humour désinvolte. Il paraît que ça marche toujours auprès des gonzesses… Mouais ?

Elle décroche, mon baratin est quasiment au point.

— Bonjour Mademoiselle, je vends par correspondance des articles destinés aux plaisirs amoureux. Dans ce cadre, j'effectue une enquête d'opinion, pourriez-vous m'accorder quelques minutes de votre précieux temps, afin de répondre à un questionnaire qui ne vous engagera pas le moins du monde ?

Pas dupe, elle rentre dans mon jeu.

— Si cela ne monopolise pas ma soirée, faites votre travail Monsieur.

J'improvise un délire :

— Eh bien voilà, sur une échelle allant de zéro à dix, pouvez-vous m'indiquer quelle part prend la pratique de l'amour dans votre quotidien ?

— Elle me tend une perche :

— Énorme ! Enfin, tout dépend de la dimension du sexe de mon partenaire !

— Justement, Mademoiselle, je peux vous proposer un engin à la proportion peu commune.

— Un coup d'œil à mon entrejambe me ramène à la triste réalité :

— Enfin, disons au-dessus de la moyenne.

— Elle ne se démonte pas, en rajoute une dose.

— Au point de faire peur ?

— Pas le moins du monde. C'est même le contraire, totalement sous contrôle par son utilisateur, ce monstre par la taille peut s'avérer très affectueux !

— Dans ce cas, par pitié, indiquez-moi où je pourrais me le procurer au plus vite ? Je m'en languis déjà.

— Au bord d'un éclat de rire, je me lance dans une tirade

échevelée :

— Il faut savoir Mademoiselle que cet ustensile est uniquement usité dans la police nationale. L'argousin étant le seul habilité à le manier. C'est, ne l'oublions pas, le principal critère de recrutement de notre corps. J'attire également votre attention sur deux éléments essentiels. On doit, pour tirer le meilleur parti de cet instrument, posséder l'art du coup de reins, mais aussi être équipé de roubignoles de tout premier plan…

Elle m'interrompt :

— Comme un poulet donc !

— Puis, langoureuse, elle m'implore :

— Vous m'avez convaincue. Donnez-moi les infos nécessaires pour l'acquisition de cet article.

— Vous êtes une veinarde vous. J'ai justement sous la main un modèle d'expo, normalement destiné à la réforme, qui se fera un plaisir de vous satisfaire.

— Je n'en puis plus Monsieur. J'en appelle désespérément à vous, afin d'éteindre l'incendie que vous avez allumé en moi. À défaut, je me jetterais dans les bras du premier soldat du feu venu.

— Que diriez-vous d'une convocation ce samedi ? Je vous ferai une petite démonstration après vous avoir soumise à un interrogatoire musclé.

— Je sais où est mon devoir, je suis prête à collaborer de la façon la plus étroite avec les forces de l'ordre.

Assez fier de ma manœuvre, j'abrège notre marivaudage hot :

— OK pour samedi donc… Au fait, je crois que j'ai le béguin pour vous !

— Je vous en prie Lieutenant, restez correct, ou je serais obligé de me faire assister de mon avocat.

Elle m'abandonne à mes pulsions. Cette déesse m'a ébranlé et ce n'est rien de le dire. Pour refroidir mes ardeurs, je file au resto tester la bouffe locale. La carte y est prosaïquement consensuelle. Décidément je n'en sors pas ! En aventurier fou, je suis partant pour un délirant steak frites, arrosé d'une Côte du Rhône mis en bouteille au domaine par une coopérative slave. Une crème brûlée au feu du congélateur vient compléter ce festin de roi. Mon café ingurgité, je me presse d'aller tâter la température de la ville. Glaciale ! Ce bled est désespérément déprimant. Les rues sont désertées, les rades, par la force des

choses, bouclés. Devant le peu d'ardeur du Polonais à prendre langue avec moi, je rentre me blottir sous mes draps.

Le silence de Tahuret m'inquiète, le doute s'installe. « Et s'il savait qui je suis réellement » ? Je me demande bien ce que fout cet arsouille, je tente vainement de me rassurer. « Bof ! J'aurai au moins vu les riants faubourgs de Varsovie. » Je m'endors comme un poupon, estourbi par les résidus de cachetons et les émotions aériennes. Des flashs érotiques dans lesquels je mets en scène Claire hantent toutefois ma nuit et agitent mon sommeil.

11. Passation de marché

Au réveil, je ne suis pas à prendre avec des pincettes, j'ai même une vilaine tendance à l'agressivité : « Je vais lui casser les reins à Tahuret. »

Je déteste les lapins. À plusieurs milliers de kilomètres de chez moi, ça me donne carrément des envies de meurtre. Dans le couloir moquetté du sol au plafond qui mène au resto, je mitonne ma vengeance. « Cette balade forcée dans ce patelin pourri lui coûtera cher à ce brocanteur de mes deux ! Je vais lui foutre la financière au cul, ça ne va pas traîner. »

Je questionne le type de l'accueil qui n'est plus le grand lettré d'hier au soir :

— Je peux prendre mon petit déjeuner ?

— Tout à fait. J'aurais toutefois besoin de votre numéro de chambre.

— Trois cent huit.

— Vous pouvez passer dans la salle à manger, j'ai enregistré votre demande.

— Très bien… Vous préparerez ma note, je pars plus tôt que prévu.

— Bien entendu Monsieur… Lancien.

Son ordinateur vient opportunément de retrouver mon nom bidon et lui la mémoire par la même occasion.

— J'oubliais, on a déposé ce pli à votre intention ce matin.

— Qui ça « on » ?

— Un homme qui ne s'est pas présenté, je peux toutefois vous dire que c'était un indigène.

— Curieux, je déchire promptement l'enveloppe. Je découvre une bafouille signée Tahuret. Il me propose une rencontre à onze heures à une adresse dont je suis incapable de déchiffrer le nom, vu mon inaptitude à maîtriser le dialecte local. Cet enfoiré me file donc bien le train depuis l'aéroport. J'ai horreur de servir de proie, mais à tout prendre, je préfère cela à un aller et retour dans ce coin paumé pour balle peau. Juste le temps de m'enfiler mon petit noir assorti d'une tartine beurrée, je saute dans un taxi. Je montre au chauffeur la carte de visite sur laquelle est inscrite l'adresse où je souhaite me rendre, le priant de m'y mener fissa. Ce tordu a probablement compris que c'est

une question de vie ou de mort, car me voilà embarqué dans un nouveau gymkhana d’enfer. Je serre les miches et l’interroge :

— Elles sont gonflées vos Lada dans ce pays ?

En réponse le ravagé du champignon hausse les épaules. Trois minutes plus tard, je les ai comptées, il me décharge devant un entrepôt en apparence désaffecté. Il n’y a manifestement que cela dans le quartier, des vestiges d’une époque industrielle florissante. Après un tour du pâté de maisons afin de renifler l’atmosphère du coin, je frappe à l’impressionnante porte métallique, au-dessus de laquelle est noté le numéro indiqué par Tahuret.

C’est monsieur Raoul en personne, tout sourire, qui me reçoit. Il m’introduit dans une immense salle, éclairée d’un shed vitré, utilisé jadis en atelier. L’exceptionnelle clarté du lieu est accentuée par la poussière semblant jaillir des rayons lumineux. Les ombres de la charpente dessinent au sol des formes géométriques et mystérieuses qui accroissent la magnificence de cette pièce. Ce bâtiment constitue une pure merveille de simplicité, il a été construit pour être fonctionnel et Dieu sait par quel miracle il est majestueux de proportions. Il ferait à coup sûr l’objet d’une réhabilitation sous nos latitudes, non pour y accueillir de nouveaux ouvriers, mais un musée à leur gloire. La nostalgie camarade ! Après avoir tout mis en œuvre pour que ces prolétaires sentant la sueur et le cambouis n’existent plus, voilà que dorénavant nous les pleurons dans des endroits dédiés à leur mémoire.

Tahuret me désigne d’un mouvement de tête méprisant, un énorme lascar taillé comme un cube, approchant le mètre quatre-vingt-dix et le quintal.

— Je vous présente Zbigniew, mon homme de confiance en Pologne et dans tout l’ancien bloc soviétique.

Emporté par un excès de politesse, je lui propose une cordiale paluche. En retour, il me décoche une magistrale baffe, à décorner un bœuf. C’est à peine si j’ai le temps de la digérer et de percuter, qu’effectivement je me suis bien fait tarter la tronche, qu’il exécute une splendide reprise de volée avec mes claouis. Les puristes du ballon rond apprécieront, moi beaucoup moins. Je suis scié en deux, tout prêt de dégueuler. Cette carne en profite pour me palper de la tête aux pieds, sans omettre de me repasser une main peu délicate sur mes testichoses

endolories. Par bonheur, ce qu'il cherche est resté au chaud à la maison. Je ne me voyais pas déambuler dans un aéroport équipé d'un flingue, avec les vigilants pirates sur les dents. Bien que n'ayant pas une dégaine de terroriste, les nerveux de la traque de cutter ou de la semelle explosive l'auraient probablement mal pris.

Tahuret sermonne sournoisement son homme de mains et de pieds.

— Zbigniew, je vous rappelle que Monsieur Lancien est notre invité. Je vous demanderai donc à l'avenir de respecter, un peu plus les US locaux relatifs à la bienséance élémentaire à l'égard de nos hôtes étrangers.

Le souffle court, mais incorrigible, je baratine encore :

— Laissez ! La virilité et la spontanéité de cet accueil me vont droit au cœur bien que, si je peux me permettre, je trouve Monsieur un rien démonstratif dans ses sentiments.

— Je vous prie de le pardonner, Zbigniew a une telle phobie des armes à feu qu'il lui arrive de dépasser les bornes avec les gens qui franchissent le seuil de notre porte pour la première fois.

— Il n'aime peut-être pas les pétards, n'empêche que la protubérance déformant sa veste côté gauche n'est sûrement pas due à une malformation congénitale. Raoul se veut vraiment conciliant :

— Puis-je, pour atténuer cette peu délicate entrée en matière, vous offrir ce modeste présent ?

— J'ouvre délicatement l'enveloppe rigide refilée par Tahuret. Bien m'en prend, j'arrive même à ne plus ressentir mes douloureuses glandes génitales.

— Putain ! Ça vaut vraiment le coup de se faire maltraiter à ce prix-là.

— Je tiens entre les mains un dessin petit format signé Kokoschka. Sûrement un autoportrait de l'illustre maître. J'en reste scotché ! Que dire pour rebondir sans paraître trop mièvre ?

— Je ne sais comment vous remercier ? Cette ébauche me comble tellement que j'ai déjà chassé de ma mémoire l'entrée dure en matière.

— Je contemple avec gourmandise mon présent, puis sentant l'impatience des deux zigs, je redescends de mon petit nuage.

— Vous m'autorisez à jeter un œil sur le reste de votre caverne d'Ali Baba ?… Cette œuvre de Kokoschka m'a mis l'eau à la bouche.

— Je vous en prie, faites !

La vache ! Ça n'a rien à voir avec le tout-venant merdique entreposé dans le gourbi de la rue Damiette, destiné à une clientèle de petits bourgeois aux goûts frelatés. Ici, le père Raoul Tahuret donne dans le lourd. Des toiles, des lithos, des eaux-fortes, des sanguines, des fusains, des aquarelles et même des sculptures. On trouve tout chez « Tahuret-Polski », mieux qu'à la Samaritaine. La cerise sur le gâteau, c'est que ces œuvres n'ont pas été réalisées par les plus médiocres artistes du vingtième siècle. Des Popova s'affichent aux côtés des Lissitzky et autre Kupka. « Putain, si mon dab voyait ça ! » Je n'imaginais pas un trafic de cette envergure concevable, et moi Bertrand Lejeune j'en suis le témoin privilégié. Naïvement j'essaie d'en savoir plus.

— Comment vous êtes-vous procuré toutes ces splendeurs ?

L'antiquaire coupe court à mon interrogation :

— Il est des questions qu'il est préférable de ne pas poser en présence de Zbigniew, Monsieur Lancien.

— Pardon. Ne froissons pas ce cher ange.

— Vous avez vu des choses susceptibles de vous intéresser ? insiste Tahuret devant ma stupéfaction.

— Impossible de dire non, tant j'en ai pris plein les yeux. Il me semble toutefois que vous avez surestimé mes possibilités financières.

— Le maître de séant se veut rassurant :

— Aussi troublant que cela puisse paraître, ces œuvres n'ont pas la même cote dans cette partie de l'Europe que quelques centaines de kilomètres plus à l'Ouest. Le problème majeur pour nous est de leur faire franchir les frontières. Le coût du transport est souvent plus élevé que celui de la pièce elle-même. La solution que nous proposons est d'offrir une « babiole » d'égale valeur, à la personne chargée de l'importation d'un paquet compromettant.

Je crois percevoir sur quel chemin tente de m'amener Tahuret.

— Le passeur est donc payé en œuvre d'art ?

— C'est exactement cela. À lui de savoir ensuite s'il a intérêt à revendre ou à collectionner ces merveilles.

Il me sent fait à point.
— Ça vous séduirait ?
— Ça demande tout de même réflexion !
— Mais réflexion faite, je ne vais pas expliquer à ces deux-là qui m'ont embringué jusqu'ici rien que pour cela, que je ne rentre pas dans leur jeu. Il me semble que l'autre tas de saindoux le prendrait mal. Je finasse tout de même afin d'en savoir un peu plus :
— Vous êtes en pénurie de main-d'œuvre ?
— Mon meilleur « importateur » a été brutalement sorti du circuit.
— Kasperski, sans doute ?
— En personne ! Il était le plus assidu de nos passeurs. Avec sa tête de monsieur Tout-le-Monde et son activité professionnelle qui le rendait insoupçonnable, il nous a durant des années activement apporté son aide.
— Comme quoi l'architecture mène à tout, mais je m'interroge. Comment avez-vous pu penser que j'accepterais ? Peut-être que, sorti d'ici, j'irai vous dénoncer dans le premier commissariat venu.
— J'ai cru percevoir en vous, Monsieur Lancien, un véritable passionné d'art, de plus vous voyagez professionnellement, vous possédez donc le profil idéal. Quant à la possibilité que vous puissiez nous dénoncer… C'est un risque maîtrisé. Si vous travaillez avec nous, vous serez pisté dès votre départ de cet entrepôt, et ce, jusqu'à la livraison de la marchandise. Au cas où l'idée saugrenue de nous moucharder vous effleurerait, il faudrait à Zbigniew, ou à l'un de ses adjoints, juste quelques secondes pour incendier ce bâtiment. Il vous serait alors bien difficile de prouver la véracité de vos propos. Je pense qu'en plus, vous auriez des difficultés à trouver le sommeil, tant votre responsabilité dans le saccage de ces trésors de l'humanité serait engagée.
— L'arriéré avec un faciès de crétin complet, pour me démontrer que cramer tout ce qui l'entoure ne lui ferait ni chaud ni froid, exhibe un bidon d'essence. L'antithèse est frappante : accroché au mur de cette splendide bâtisse, tout ce que le génie humain a pu produire et sur pied la bêtise humaine à l'état brut.
Je m'efforce de déstabiliser Tahuret.
— Et si je refuse ?

Zbigniew porte la main à son flingue. Je tempère mes propos avant qu'il ne défouraille.

— Ne nous fâchons pas.

J'insiste lourdement :

— Vous risqueriez de gros ennuis si je vous dénonçais.

— Oui, la perte d'un stock de croûtes ! Que je n'aurais aucun mal à reconstituer. Par contre vous ne pourriez rien prouver sur un homme ayant pignon sur rue, inscrit au registre du commerce et au carnet d'adresses bien rempli de noms de personnalités très en vue en Normandie et à Paris.

— Sous la pression, je me sens obligé de ne pas le contrarier :

— J'accepte le *deal*. Quelle sera ma première mission ?

— D'un claquement de doigts, Tahuret envoie son larbin dans une pièce attenante. Il en ressort avec un paquet enveloppé de papier kraft, qu'il déchire avec délectation. Le lourdaud s'écroule de rire devant ma stupéfaction.

— Merde ! La toile de Malevitch !

Ce qu'il arbore, c'est le fameux tableau, objet du vol relaté dans les colonnes de Libération. Tahuret fait fi de ma stupeur et m'énonce les termes du contrat.

— Ce sera votre première livraison, elle devra être impérativement effectuée avant lundi à mon magasin de Rouen. En contrepartie, une pièce entreposée ici est à vous.

J'opte timidement pour une aquarelle de Gorky, puis bassement pratique, j'interroge Raoul :

— Vous avez une idée sur la façon dont je pourrais camoufler cette peinture ?

— Chacun son job Monsieur Lancien. Cependant pour vous faciliter la tâche, Zbigniew va déclouer la toile de son châssis qui sera reconstitué à l'identique en France. Pour le reste, je vous fais confiance. Il ne me semble pas insurmontable de cacher un bout de tissu de quatre-vingt-dix centimètres sur soixante-dix.

— Kasperski utilisait par exemple ses cartons à dessins, m'aiguillonne-t-il.

— Le larbin sort pour obéir aux ordres. Tahuret en profite pour me livrer une confidence.

— Je tiens à vous prévenir que les plus gros risques ne viendront pas des douanes ni de la police aux frontières. Ces braves fonctionnaires sont trop occupés actuellement à traquer

les terroristes. Votre souci principal sera d'éviter les membres du BAROUD.

— Pardon ?

— Le BAROUD est une organisation secrète composée d'illuminés qui se sont donnés comme objectif de lutter contre le commerce parallèle d'objets d'art. Ils sont à priori non violents, mais peuvent vous tomber dessus à tout moment pour vous pourrir la vie.

— Sont-ils dangereux ?

— Non ! Ils ont simplement déjà fait capoter des transactions, en mettant la pression sur des acheteurs potentiels.

— Kasperski aurait-il pu en être victime ?

— Non, mais on est sûr de rien après tout, ajoute-t-il après avoir gonflé ses joues à la manière de Gillespie.

— Êtes-vous vous-même menacé ?

— Absolument pas ! De toute manière, je ne transporte jamais personnellement d'objets compromettants et puis j'ai mon chien de garde. Vous l'avez vu à l'œuvre, je crois ?

— Le féroce réapparaît avec sa toile dégrafée à la main. Il la plie et l'enveloppe sommairement, avec mes deux dessins dans du papier journal, puis me refile le tout. Je suis soudainement pressé de décarrer d'ici, j'ai besoin de prendre l'air. Je réceptionne donc mes marchandises, serre la paluche de Raoul et prudemment je m'incline devant Zbigniew en me tenant les choses de la vie.

— Je dois vous quitter à présent, j'ai une livraison à effectuer.

— Je fonce dans le premier troquet venu me taper une mousse bien fraîche et reprendre mes esprits. J'en profite pour demander au tavernier de m'appeler un carrosse. C'est à peine s'il ne m'envoie pas chier. Je constate que, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, ma bobine ne revient pas aux habitants du coin. Je m'enfile fissa ma bibine, paie le joyeux luron, puis m'engouffre dans ma Lada dès qu'elle pointe son capot.

De retour à l'hôtel, le chauffeur gare tant bien que mal son chariot, je lui explique dans un anglais épicé de français et d'allemand que je souhaiterais qu'il m'attende. Miracle, il entrave tout. J'entre dans le hall et j'ai le désagréable sentiment d'être observé. J'interpelle le gus qui somnole derrière sa banque d'accueil afin qu'il me prépare ma douloureuse au plus

vite en arguant d'un impondérable qui me réclame à Paris. Je monte ventre à terre dans ma piaule bourrer ma valoche de mes frusques.

Je glisse les deux dessins entre slips et chaussettes et enroule la toile autour de ma taille, sous ma chemise. Pas confortable, mais discret. Je redescends régler ma note, le réceptionniste me signale qu'un homme m'a devancé. Il a également allongé le talbin pour mes frais de bouche. Tahuret ne m'a donc pas bourré le mou, j'ai bel et bien un ange gardien au cul. Il me le rappelle en raquant mes menues dépenses. Monsieur Raoul est un seigneur, il n'a pas hésité à laisser un pourliche au petit personnel et un mot à mon intention. Il me souhaite bon voyage.

Ma limousine étant avancée, je prie l'as du volant de me mener à l'aéroport. Une demi-heure plus tard, je prends mes aises dans le zinc. « Ouf ! Je quitte enfin cette contrée hostile. » Je n'ai pas rencontré de « plombier polonais » en partance pour la France et je le regrette. J'espère juste qu'il est moins belliqueux que le cafetier ou le gorille de même origine. Je m'enfile deux somnifères gratuits, laïques et obligatoires qui seront synonymes de roupillon durant le vol. Je pique du nez, celui de l'avion se lève, c'est parti pour deux heures entre ciel et terre.

L'atterrissage à Roissy se passe de nuit. Je compte bien choper le dernier train pour Rouen, si je dégotte un taxi bath. C'est le cas. Trois quarts d'heure plus tard dans mon siège de deuxième classe du Corail qui me ramène chez moi, je m'assoupis en méditant sur cette folle journée : « Je me suis levé ce matin honnête à Varsovie, je vais me pieuter ce soir trafiquant d'art à Rouen. Je me suis fait au préalable abîmer la face et raboter les couilles ».

Je me console en pensant à ma soirée de demain avec Claire. J'ai même l'espoir que mon artillerie intime aura repris son aspect humain.

12. Plan béton

1001eBooks

Je m'ébroue aux aurores, encore sonné par les antidépresseurs. Je me demande une fraction de seconde si je n'ai pas rêvé ma randonnée polonaise. Les deux œuvres sur support papier et la toile, négligemment posées sur la table, me ramènent à la réalité.

En sifflant mon jus, je refais le point. « Me voilà en possession de trois créations d'artistes majeurs, acheminées par mézigue illégalement de Pologne, alors que j'enquête sur la mort d'un petit notable Rouennais. Je vois bien la relation qui pourrait exister, mais le plus désespérant, c'est que je me fais peut-être un kino et qu'il n'y a aucun rapport entre les deux affaires. »

Je me la joue parano, j'ai le moral dans les godasses, j'envisage de tout balancer à Chassevent et de foutre le camp dans un pays où l'homme serait meilleur. Parfois, je suis d'un naïf ! Mais la menace de Tahuret et surtout le regard sadique de ce Zbigniew me reviennent en mémoire et me font douter. Pour démanteler ce réseau, le commissaire devrait utiliser des moyens balèzes du fait de ses prolongements internationaux. Prévenir les autorités locales engendrerait, à coup sûr, une hécatombe artistique. Je ne veux pas supporter la responsabilité de ce carnage. Tout compte fait, j'opte pour une solution moins radicale. Je serre les dents et je navigue à vue. J'enfile mes pompes de jogging pour un footing forestier qui me fera le plus grand bien au corps et à l'âme. D'autant que ce soir, je me dois d'être au top.

M'imposer ce concert au Trianon avant notre dîner en amoureux m'est apparu au départ vachement mal venu. Elle a pourtant trouvé les mots, la futée :

— Tu verras Allain Leprest sur scène, c'est une intense secousse, il y a du Brel et du Ferré chez ce type. Allez, dis oui poulet.

Comment refuser à une fille qui affiche une telle envie tandis que la mienne ne demande qu'à être satisfaite ? J'ai donc accepté du bout des lèvres. Bien m'en a pris, car j'ai morflé une bonne claque en découvrant ce grand dégingandé. La beigne de l'autre chimpanzé polonais passerait pour une aimable caresse à

côté du choc infligé par ce poète. Il dégage tellement de force, et paradoxalement de fragilité, que j'ai eu les jetons en permanence qu'il tombe sur scène ou qu'il se perde en cherchant son micro. Pourtant, dès qu'il s'arrime à ce bout de ficelle et qu'il hurle sa souffrance avec des mots qui vous triturent la paillasse, c'est la grâce absolue qui s'offre aux yeux et aux oreilles de son auditoire.

À la sortie de ce spectacle, je suis secoué, mais heureux. Je le confesse à Claire.

— Merde que la vie paraît délectable lorsqu'on vit de tels moments, main dans la main avec une jolie fille comme vous.

— Banal, je sais, mais il est difficile de se montrer à la hauteur derrière le bel Allain. Radieuse et sûrement secrètement amoureuse du chanteur, Claire attend un commentaire plus pertinent. C'est peine perdue, elle m'intimide, je ne peux la regarder ouvertement sans que mes joues rougissent et que ma conversation balbutiante devienne d'une bêtise affligeante. Je me trouve pitoyable, je me sens dans la peau d'un puceau qui désape sa première donzelle. J'en rajoute pourtant des tonnes pour donner du sens à mes propos. Rien n'y fait, ce ne sont que des platitudes. Elle va penser que le seul vecteur de mon savoir est une chaîne de télé vendant à ses annonceurs uniquement du temps de cerveau disponible. Heureusement, mon portable sonne et me sort du pétrin. C'est Tahuret qui vient aux nouvelles.

— Alors, Monsieur Lancien, ce spectacle vous a plu ?

— L'enflure ! Comme prédit, il me colle au train, cela me fout en rogne. Je joue toutefois le type pas surpris pour un sou :

— Quelle joie de vous entendre ! Vous êtes bien rentré, je le constate avec plaisir.

— Je voulais être certain que votre retour s'était effectué sans encombre… Vous n'oubliez pas ma petite commission.

— Comme convenu, lundi à la première heure, je passerai à votre boutique, et pas les mains vides, rassurez-vous.

— Je m'en réjouis par avance. À bientôt donc… Félicitations pour la jolie fille qui vous accompagne.

Discrètement Claire s'est refait une beauté durant ce coup de fil. Elle feint d'ignorer mon interruption.

— C'est encore loin chez toi ?

C'est au moment où nous franchissons le seuil de mon

appartement que le doute m’habite.
— J’ai bien peur qu’avec le temps que tu m’as accordé, mon projet de souper aux chandelles en ait pris un méchant coup dans l’aile. Je n’avais pas programmé le concert, le service risque de s’en ressentir.
— Elle me rassure :
— Ta compagnie compensera tes approximations dans le domaine de l’art de vivre.
— Oh ! la vache, je la sens bien. Je l’aide à ôter son manteau, puis je l’invite à s’asseoir.
— Installe-toi confortablement, mon canapé te tend les bras. Si tu te proposes pour servir l’apéro, je suis preneur.

Mademoiselle est serviable.

— C’est où ?

— Les verres sont sortis, reste plus qu’à les remplir, une bouteille de Sancerre se trouve au frigo. Mets un CD, je te fais confiance en ce qui concerne le choix de la galette. Moi, je file en cuisine, je suis à toi dans dix minutes.

Oh ! Putain, à toi… ! Je fonce préparer des dorades aux épices, ma spécialité. Ça fait toujours son petit effet, et même un mec avec des doigts carrés pourrait venir à bout de cette recette. Le blues et les riffs de la gratte de Lightnin' Hopkins arrivent jusqu’à mes oreilles. J’en déduis immédiatement que cette fille est une perle rare. J’enfourne mes poiscailles aux yeux moins brillants que les miens dans le four et je rejoins au plus vite cette esthète. Comment une nana qui aime la musique noire américaine, l’architecture contemporaine, la peinture, les voyages, les spectacles vivants et bientôt son Bertrand, pourrait-elle être qualifiée autrement ?

Elle est encore plus bandante quand le pinard fait pétiller ses calots. J’éprouve par instant des envies de me jeter sur elle, de lui arracher ses frusques et de… Je m’efforce de réprimer mes instincts primaires.

— Tu reprends un coup de blanc avant de passer à table ?

Elle n’est pas contre, elle décroise ses jambes pour me tendre son verre. Je n’en puis plus.

— On graille, ou Lejeune va déraper !

Elle m’allume en me claquant un bisou subrepticement sur le bord de mes lèvres, au moment où je dépose la dorade dans son assiette. Claire goûte puis me flatte :

— Délicieux ! Un vrai cordon bleu.

Je ne touche plus terre, j'en rosis d'aise. Pour masquer mon émoi, j'embraye sur un sujet plus terre-à-terre.

— Ton nouveau job, ça marche ?

— Je manque du recul nécessaire. Mais selon toutes vraisemblances, je ne devrai pas être surprise, ni en bien ni en mal d'ailleurs. Thiviers a été coulé dans le même moule que son ami Kasperski. Celui d'où l'on sort les minables. Je suis rodée au discours de ces types étriqués du cerveau, du cul et du porte-monnaie.

Je siffle admiratif pour la pertinence de l'analyse.

— Quelle affection !

Je cherche à comprendre d'où lui vient cette rancœur :

— Quotidiennement je bosse au milieu de types pas drôles et démotivés, eux ont l'excuse d'avoir les mains dans la mouscaille d'une société vérolée. Comment toi, qui as un travail aussi passionnant, en es-tu arrivée à cet état des lieux démoralisant ?

— Mon job n'est pas en cause, c'est plutôt l'étroitesse d'esprit de ces deux patrons qui est démoralisante. J'en ai pris conscience lorsque j'ai accompagné une amie malade, durant son combat contre un cancer. J'ai vu tellement de détresse et de douleur, mais aussi de dignité dans le regard des zombis, qui déambulaient bridés par le pied à perf dans les couloirs de l'hosto, que je n'ai plus la moindre compassion pour ces petits bourgeois geignards, mais gâtés par la vie.

— L'émotion déborde de ses beaux yeux. Par pudeur, elle tourne la tête et me prie :

— Ne me regarde pas pleurer.

— Comme un gland désarmé devant l'étendue de son désarroi, je tente de l'apaiser par une bise sur ses paupières humides.

C'est Springsteen et son *« American Skin »* qui accompagne nos îles flottantes. Ce pamphlet relatant l'histoire d'un black descendu de quarante et un coups de feu, par des flics en soi-disant état de légitime défense, finit d'alourdir l'ambiance.

— On pourrait mettre autre chose, non ?

À mon grand étonnement, Claire s'intéresse à mon boulot :

— Et toi, poulet, ton enquête avance ?

— J'ai l'impression de piétiner.

— Tu préfères ne pas en parler ?

— Si je peux éviter. Par contre si tu veux un café…

— Le reste de la soirée n'est que pitreries pour redonner un soupçon de gaieté à cette poupée, bien que la tristesse aiguise sa beauté. Elle se révèle toujours belle d'ailleurs, il y a une perpétuelle nostalgie chez cette fille, une fêlure qui la rend mystérieuse et désirable. Au bout de la nuit, on passe la surmultipliée, c'est Claire qui s'y colle.
— Bon et à présent si l'on attaquait les choses sérieuses. Il me semble que tu m'as fait de la propagande pour un objet extraordinaire, n'est-ce pas ? Comme de toute façon, on finira à l'horizontale, car il est hors de question que tu te dégonfles, dis-moi où est la chambre.
— Je dégage en touche pensant à mes choses martyrisées en Pologne :

— J'ai peut-être forcé le trait, en me présentant comme un…

— Étalon ! Oui je sais. Au lit Lejeune !

L'embarquement pour le voyage au septième ciel s'effectue dans ma piaule au fond du couloir. Je m'allonge sur mon pieu tout œil dehors. Elle me propose de d'éteindre la lumière, pour plus d'intimité.

— Pis quoi encore ? J'ai cinq sens fort développés, moi.

— Et alors ?

— Alors, je compte bien profiter de chacun d'eux. J'exige de te voir, de te sentir, de te goûter, de t'entendre et de te toucher.

Il va te falloir assurer mon petit gars ! Elle joue le jeu au-delà de mes espérances, elle se lance dans un hallucinant strip-tease, à coller des complexes aux professionnelles confirmées. Son dandinement savamment orchestré pour faire glisser sa jupe est un modèle du genre. Ses hanches gracieusement charnues lui donnent bien du fil à retordre.

— Nom de Dieu !

Elle arbore un porte-jarretelles blanc, qui maintient ses bas à coutures couleur chair. Ça agit sur moi comme un accélérateur de pulsions. Mon sang déserte le reste de mon corps pour se figer dans le seul muscle dont mon cerveau accepte encore de s'occuper. Pour le premier des sens, la vue, je suis gâté. Elle en rajoute même en ôtant son soutif sans arrêter ses ondulations voluptueuses. Ses seins lourds aux mamelons protubérants se balancent. Ils sont une incitation à un coït ininterrompu. Je me passe des menottes cérébrales pour ne pas commettre l'irréparable. Mais putain, je bande !

Soudain, elle me bouscule :

— Et toi tu comptes dormir tout habillé ?

Je m'empresse de me déloquer et me planque sous les draps. Elle tire aussi sec la couette hors du lit.

— Et moi, je n'ai pas le droit de voir ?

Elle entreprend à présent une palpation complète de son « impatient », je crois qu'il est temps pour moi de rentrer dans le vif du sujet. Je commence à caresser frénétiquement les parties les plus charnues de son anatomie. Elle s'y oppose fermement :

— Pas si vite, cool ! Tu voulais du sensuel, t'en auras poulet, mais le toucher, c'est pour après. Fais travailler ta langue avant.

Qu'à cela ne tienne, je lèche chaque centimètre carré de sa peau de pêche. Je me délecte de son goût et de son odeur, n'en déplaise au grand Jacquot, manque plus que le bruit pour que je sois comblé. Son parfum vanillé me transporte sous des latitudes où il fait toujours beau. Je prospecte chaque parcelle de cet océan de chair. Je m'attarde sur deux îlots volcaniques, en éruption lors de mon passage, puis je m'échoue sur un atoll boisé aux embruns iodés. J'y prends mes aises. Je l'explore. J'y passerais bien le reste de ma vie. Je fais même la connaissance d'un « Vendredi » qui se raidit au contact de ma menteuse. Oh bonheur ! Mes oreilles sont enfin sollicitées par une tempête tropicale de râles. Je m'autorise un temps mort en bombant le torse et en dilatant mes narines, tel un taureau en rut. Non pas pour rappeler à mon Aphrodite qu'elle se trouve entre les mains d'un Pavarotti de la descente à la cave, mais pour reprendre une goulée d'air pur, avant de tenter un nouveau record de plongée en apnée dans ses profondeurs.

C'est le moment qu'elle choisit pour effectuer une roulade digne d'une Comaneci au sommet de son art. Flexion… extension, la voilà tête-bêche à me proposer une exploration de son mont de Vénus par la face nord. C'est la voie la plus périlleuse pour les bleubites, dont je fais partie. Un faux pas et c'est l'enlisement. Je m'en sors heureusement à mon avantage, à tel point que la môme bascule dans un abîme de plaisir. Dans un réflexe, pour éviter une chute fatale, elle s'accroche à ma liane salvatrice. De ses mains, de ses dents, elle s'agrippe de toutes ses forces, comme si sa vie en dépendait. Elle séjourne un moment en lévitation complète, puis ose lâcher le seul élément qui la freine encore, d'un départ vers la case « ciel » de sa marelle.

Pas ingrate pour un sou, elle me propose avant les grandes manœuvres de passer en revue mon propulseur à bonheur. C'est avec sa menteuse qu'elle exécute ce travail de prospection. Tous les recoins sont soigneusement inspectés. Avant de partir à dame, je me dégage de cette fâcheuse posture.

Ma machine sensorielle s'est emballée, mes mains n'y tiennent plus, j'attends son feu vert pour passer à l'action. Après m'avoir mâchouillé le lobe dans tous les sens, elle me susurre d'une voix de sirène qui veut ma perte :

— Maintenant !

C'est le coup de gong qui marque le début d'un combat épique, en plusieurs rounds. Je pilonne ses positions, elle me rend coup pour coup. Y en a pour les deux, on prend l'avantage à tour de rôle. Au bout de la nuit, éreintés, ivres de jouissance. Claire remporte ce match par arrêt de la bite, à l'appel de la sixième reprise !

13. Permis de démolir

Le mensonge devient une seconde nature chez moi. Le nez censément bouché, j'essaie de blouser Chassevent :

— Allô cobissaire… Lejeune à l'abbareil.

Mon absence l'a mis en rogne, j'ai droit à mon savon.

— Vous foutez quoi bordel ! Je vous ai ordonné d'être présent à votre poste de travail, ce matin même.

Furibard envers un gars qui n'a pas de parole, il m'en remet une ration :

— Vous me décevez Bertrand ! Croyez-moi, je vais vous coller un rapport… Non, mais… On lui donne ça, mais il prend le bras.

— Je suis davré cobissaire, bais je suis balade.

J'ai honte, ce n'est pas très glorieux de se faire porter pâle, mais, surveillé comme je le suis, c'est le seul moyen que j'aie trouvé pour ne pas me rendre au commissariat et risquer une Saint-Barthélemy d'œuvres d'art.

Chassevent continue son sermon délirant :

— Voilà, ça dort n'importe où, à poil et sans chaussettes, dans les bras de la première petite allumeuse venue et ça choppe la crève. Vous savez le problème avec vous, les jeunes, c'est votre manque total de conscience professionnelle. De mon temps, on aimait son boulot, combien de fois me suis-je fait violence avec quarante de fièvre, appelé par le devoir. Vous êtes la mort de la profession, heureusement que notre gouvernement va reprendre les choses en main et redonner un peu de vigueur à cette France qui en manque singulièrement.

— Oui batron, chuis pien d'accord, mais pour l'heure, je bais remettre au lit ce bon à rien qui a la tête qui dourne.

Je raccroche avant que ce prêcheur à deux balles me clapote de nouveau les urines avec ses anciens qu'étaient pas des lopettes, qui bossaient douze heures par jour, sept jours sur sept, qui prenaient pas de congés et passaient pas leur temps dans la rue à réclamer toujours plus.

Parfois son discours m'amuse, aujourd'hui j'ai autre chose à foutre.

***

Les grelots de la lourde s'agitent, personne ne réagit.

— Y a quelqu'un ?

J'attends que l'on veuille bien s'enquérir de l'objet de ma visite. J'en profite pour reluquer, plus par réflexe que par intérêt, les nouveautés présentées. Je me demande où Tahuret récupère toutes ces saloperies. En tripotant toutes ces reliques, j'ai la sensation d'avoir perdu beaucoup de fric, en privilégiant la poubelle aux foires à tout qui fleurissent de nos jours telles les jonquilles au printemps.

Tahuret sort enfin de son arrière-boutique, flanqué de son armoire à glace polonaise.

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser, je me trouvais au téléphone. C'était justement l'acquéreur du Malevitch qui s'impatientait. Votre arrivée forte opportune nous a rassurés.

Il me tend la main, je la lui serre volontiers. Prévoyant, je ne m'approche pas trop de Zbigniew. Cela surprend monsieur Raoul :

— J'ose espérer que vous n'êtes pas anti-polonais ?

— Non plutôt rancunier. Tout au plus prudent !

Je sors de mon carton à dessins la toile que j'ai soigneusement placée entre deux cartelettes.

— Voilà votre dû.

— Merci Lieutenant… Lejeune, je crois ?

Il accompagne sa phrase d'un rictus qui en dit long sur le plaisir procuré par mon étonnement. Me sentant menacé, je dégaine maladroitement mon pétard. Je tiens les deux lascars en joue avec une attention particulière à l'égard du gros blondinet. Tahuret calme le jeu :

— Ne nous emportons pas, Lieutenant, restons courtois. Nous sommes entre personnes de bonne compagnie. Je vais bien évidemment vous expliquer.

— Ouais, vaudrait mieux. Une bavure est si vite arrivée.

— Avant, je vous en conjure, rangez cet engin de mort qui crée une ambiance détestable. Vous n'ignorez plus que cela rend nerveux notre ami Zbig.

— Je ne suis pas contre, mais je voudrais être certain que votre pitbull ne me plombera pas la tête. J'ai vu l'effet produit sur Kasperski, je ne suis pas pressé d'y goûter.

— Zbigniew, donnez votre arme au lieutenant avant que cet entretien ne dégénère.

— Il me la refile du bout des doigts, je la réceptionne un rien

soulagé. Je m'approche et lui ordonne de laisser ses paluches en évidence avec une autorité qui ne me ressemble pas.

— Je vais te fouiller mon bichon, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Ravi que je n'aie rien trouvé sur lui, le gros porc se fend d'une grimace de débile mental. J'y réponds avec un air encore plus con. Et au moment où il s'y attend le moins, je lui flanque un splendide coup de pompe dans les rouleaux. Je ricane plein de morgue :

— Un à un, égalité, balle au centre.

Il se plie de douleur, pour faire bonne mesure, je lui recolle mon pied, mais dans la gueule cette fois. Le pif explose, le sang gicle sur le parquet en chêne ciré de notre ami Tahuret. Je lui passe pour finir une petite main au cul pour bien lui signifier que je ne suis pas un mauvais bougre.

— Je sais, la vengeance est un vilain sentiment, mais en même temps ça défoule tellement.

— Sur ce, je range mon pétard. On peut y aller pour l'explication de textes.

— À présent Raoul, je vous écoute. Je peux vous appeler Raoul maintenant qu'il n'y a plus de cachotterie entre nous ?

— Il acquiesce d'autant plus vite qu'il a eu un aperçu de mon mauvais caractère.

— Pour commencer, dites-moi comment vous avez eu vent de ma véritable identité.

— Secret professionnel. Je n'insiste pas.

— Et le voyage en Pologne ?

— Le but de l'opération consistait à me disculper à vos yeux du meurtre de Kasperski.

— Je suis un peu con et mal comprenant, je n'entrave pas tout. Va falloir m'éclairer.

— C'est pourtant limpide. Sans ce voyage et toute cette mise en scène, vous ne m'auriez pas lâché d'une semelle après la bévue de ce pleutre de Thiviers. Vous m'auriez pisté des mois durant, mes affaires en auraient pâti et vous auriez finalement découvert mon business. N'est-ce pas ?

— Pas faux !

— Raoul devient loquace :

— Vous dévoiler tout de mon petit commerce et vous persuader que je n'avais aucun intérêt à faire flinguer mon

meilleur passeur me semblaient plus judicieux. Plus rapide en tout cas afin que mon entreprise d'import reparte au plus tôt.

Je m'assois, réfléchis, hésite. Tahuret m'observe silencieusement, il sait qu'il ne faut pas emmerder un flic qui pense ! Je leur fais part du résultat de ma cogitation :

— Qu'est-ce qui vous pousse à croire que je ne vais pas vous foutre au trou tous les deux ?

Tahuret joue le cador sûr de lui :

— Rien ! Mais qu'est-ce que je risque ?

— Juste plusieurs années de prison.

— Et vous, la destruction de chefs-d'œuvre entreposés là-bas.

— Il s'épanche alors :

— Sachez que j'ai passé l'essentiel de mon existence à être pauvre et soi-disant libre. Je suis aujourd'hui prêt à être emprisonné quelques mois, pour rester riche.

Je joue mon rôle de flic obtus :

— Mais j'en ai rien à foutre de la crémation de ces croûtes.

— Vous jouez mal la comédie Lieutenant. La lueur dans votre regard lors de la découverte de notre entrepôt de Varsovie n'était pas simulée. Je sais que vous êtes un véritable amateur d'art.

— Zbigniew émerge de ses vapes post-traumatiques. Il possède déjà un physique ingrat d'ordinaire, cette fois-ci, il est encore plus laid avec sa truffe ensanglantée et le pourtour de ses mirettes qui vire à l'indigo. Je regrette mon geste en biglant son blair probablement pété. Puis je me dis que finalement, il n'aurait pas dû me briser les noix. Rassuré de le voir, tout de même de nouveau sur pied, je reprends ma quête de vérité auprès de Raoul.

— Thiviers travaille-t-il également pour vous ou n'est-ce qu'un acheteur ?

— Les deux, il passait des pièces moins souvent que Kasperski, car c'est un lâche. Cependant il aime tellement l'argent, que de temps à autre, il a franchi le pas.

— Je commence à voir clair dans cette organisation de Pieds Nickelés. Je discerne parfaitement la vraie nature des deux guignols de l'archi. Il y a toutefois un élément du casse-tête chinois que je n'arrive pas à situer.

— Dites-moi Raoul, vous m'avez parlé du BAROUD en Pologne. En savez-vous plus que le peu que vous avez bien

voulu m'en dire ?

— Non ! Si ce n'est que ce nom ridicule est l'abréviation de : « Brigade Anti Recel d'Œuvres Universelles Dérobées ».

— Je lui glisse une peau de banane.

— Et vos acheteurs ?

— Oui…

— Kasperski aurait-il pu être victime de l'un d'eux ?

— Il n'avait aucun contact avec ces gens, c'est mon domaine réservé.

— Je n'obtiendrai rien de plus de cette tête de lard, j'abrège :

— Il est temps pour moi de vous quitter, d'autant que votre ami a un besoin urgent d'un passage en milieu hospitalier. Il serait dommage qu'à cause d'une hémorragie nasale son cerveau ne soit plus irrigué. La détérioration d'un organe bien qu'inutile chez lui serait néanmoins une catastrophe.

J'ai déjà la clenche en main, mais je me ravise :

— À propos, on fait comment avec les deux dessins que vous m'avez refilés ?

— Vous avez rempli votre contrat, ils sont à vous.

Je pars dubitatif. Tricard par Tahuret, je retourne prendre ma place sans tourment sous le drapeau bleu, blanc, rouge de la République.

14. Projet définitif

— Ben Lejeune ? Je vous croyais alité.

Chassevent m'épingle malgré ma tentative de rejoindre mon bureau le plus discrètement possible. Pour obtenir la paix, je fayote un brin :

— Ça va mieux patron, j'ai pris un bon grog à l'ancienne, ça m'a requinqué. Il me tardait tellement de reprendre mon enquête que je me suis fait violence.

Ce patriote bombe le torse, satisfait de son troupier.

— Vous me réchauffez le cœur, Bertrand.

Je me demande souvent s'il est aussi abruti qu'il le donne à voir, ou s'il joue les naïfs pour mieux nous manipuler. Je tente une esquive :

— Bon ben ! J'y vais Commissaire, j'ai du boulot.

— Au fait ! Pour le « Ruskoff », vous ne me cachez rien des fois ?

— Pas le moins du monde patron ! Je continue mes investigations, mais pour l'heure je n'ai pas l'ombre d'une piste. Et ce n'est pourtant pas faute d'avoir fureté. Cela dit, vous pouvez compter sur mon opiniâtreté.

— Têtu, il revient à la charge au sujet de Claire :

— C'est bien Bertrand. Et concernant la petite pétasse ?

— Alors là, il y a du nouveau ! Je ne peux cependant pas en dire plus pour l'instant. Sachez entre nous, que je me suis jeté à corps perdu sur le sujet et croyez-moi sur parole je ne la lâcherai pas de sitôt.

— Chassevent est franchement heureux. Dans son esprit tordu, du nouveau signifie que je la soupçonne. Il jubile à l'idée que je puisse pourrir la vie d'une représentante de la gent féminine. Il se sent exaucé, du coup il se relaxe.

— Parfait ! N'empêche, je vous l'avais bien dit.

— Quasiment grisé, il ajoute :

— Je suis si content de vous que je vous offre un café, avant que vous ne retourniez à votre travail.

— Je gueule alors tel un goret apercevant le couteau de l'égorgeur, à l'attention de mes petits camarades, pour taquiner le commissaire dont la radinerie est universellement connue :

— Tournée générale du boss !

Ça déboule de tous côtés, pas un godillot ne manque à l'appel. Ils veulent tous participer à ce moment de détente improvisé par le patron. Un quart d'heure plus tard, le meneur d'hommes en question nous rappelle à l'ordre en tapant dans ses mains.

— Finie la récré mes enfants. La France a besoin de nous !

Je ne me sens pas l'âme d'un battant ce matin. Affalé sur mon bureau foutrement bordélique, je repense à Claire, elle me manque déjà. Je décroche mon bigophone pour l'appeler, puis je me ravise. Un coup de tube à mon copain de promo Thierry serait tout de même plus sérieux, pour un flic dans l'exercice de ses fonctions ! Une incursion dans mon palm et c'est parti.

— Allo ! Pourrais-je parler au lieutenant Vibeuf, s'il vous plaît ?

— Lui-même à l'appareil. Qui le demande ?

— Ton pote Bertrand Lejeune… Tu te souviens ?

— Natürlich ! Le gauchiste ? Pour te rappeler mon existence, t'as besoin de moi, toi ?

— Pas faux. Dis-moi, tu sévis toujours aux RG ?

— Affirmatif ! Je peux même te signaler que j'ai récemment vu ta trogne ingrate sur une photo prise lors d'une manif contre les OGM.

— Comment fais-tu pour te complaire dans ce boulot aussi dégueulasse de mouchard ?

— Thierry est un déconneur de première, il me le prouve :

— Je m'inflige des sévices corporels quotidiens pour expier. Je me punis inexorablement en m'envoyant trois apéros avant chaque repas et je consolide mon taux de cholestérol en me gavant de sauciflard. Voilà pour ma pénitence !

— T'es toujours aussi futé !

— Eh oui, n'empêche que le blaireau que tu chambres, tu es bien content de le trouver pour démerder le problème que tu ne manqueras pas de lui exposer. Vas-y, c'est mon jour de bonté !

— Tu connais le BAROUD ?

— Il tombe des nues :

— Quésaco ?

— Une organisation plus ou moins secrète qui a pour objectif de pourrir la vie des trafiquants d'objets d'art.

— Désolé mon vieux, ça ne me dit rien.

— Je le provoque gentiment :

— À part faire chier les citoyens responsables qui défendent

seulement leur droit en manifestant, vous branlez quoi aux Renseignements généraux ?

— On t'emmerde et c'est déjà pas si mal !

— Mal embouché, va !... Tu peux te rencarder ?

— Je fouille et dès que j'obtiens des tuyaux sur tes nouveaux amis, je te sonne. Tu glandes toujours au commissariat central de Rouen ?

— Exact cher confrère ! Je compte sur toi.

Le maillon faible dans ce sac de nœuds me semble être l'inénarrable Thiviers. Je mijote un travail de sape aux petits oignons pour me fader ce margoulin. Ma recette en tête, je retourne d'un pas alerte à l'étude d'Alfred, et ce d'autant que j'aurai sûrement droit à un clin d'œil complice de ma bien-aimée.

À l'instant où je déboule chez l'enflure, il est en train de casser du petit bois sur le dos de Claire. Au timbre de sa voix, je la sens au bord des larmes. Mes poings se crispent, je contiens mon envie de fourrer ma main dans le claque-merde de ce grand sifflet et de lui arracher la langue. Mais ce n'est pas le genre de nana qui a besoin de son mec pour régler un différend avec un tel « va-de-la-gueule ». Elle le toise d'un regard glaçant. L'autre tordu qui ne supporte pas qu'un employé lui tienne tête piétine rageusement comme un gamin capricieux :

— C'est moi le patron, tu me dois obéissance !

Elle ne se démonte pas ma « Rosa Luxembourg » :

— Je ne vous dois qu'une chose, cher Monsieur, c'est un travail en échange d'un salaire !

— Toc ! Devant l'aplomb de la môme, il est prêt à se rouler par terre et à se pisser dessus ! Moi discrètement, je jubile de voir ce prétentiard se faire étriller par ma fine guêpe. Pour qu'il la lâche enfin, je mets madame la réceptionniste aux jolies cuisses à contribution.

— Monsieur Thiviers pourrait-il m'accorder quelques instants ?

— La bombasse a ses nerfs, elle aussi, elle m'envoie balader :

— Ah ! Mais c'est qu'il est très occupé ! Si vous n'avez pas de rendez-vous, il ne vous recevra pas.

— Je suis d'ordinaire plutôt cool, mais la scène que je viens d'entrevoir rend la réplique de la greluche imbitable. J'ai un mouvement d'humeur, c'est elle qui trinque :

— T'es une zélée toi ma cocotte ! N'empêche, tu décroches ton téléphone au plus vite et tu préviens ton taulier qu'un lieutenant de police le réclame. Tu ajoutes qu'il s'est levé du pied gauche ce matin et que s'il ne le reçoit pas immédiatement, ledit flic va entrer avec son Magnum à la main, lui passer les bracelets et l'embarquer illico.

Je la laisse digérer cet ouragan de paroles, puis je gueule encore plus fort :

— T'as pigé ou tu veux un dessin ?… Alors, fais fumer la ficelle de ton string !

Ma gueulante est productive. Après un bref échange avec l'autre salopard, elle m'apprend que Thiviers accepte de me rencontrer. La bichette a des étincelles dans le regard. Sûr qu'elle fricote avec l'Alfred.

Conciliant, je lui papouille la joue.

— Ben tu vois quand tu veux.

Elle me conduit jusqu'au burlingue de son « patron charmant ». Pour cela, nous traversons l'atelier. Claire, le nez sur plan, ne me remarque même pas.

Alfred m'attend à la porte de son bureau de direction, il me propose un fauteuil.

— Entrez Lieutenant, installez-vous.

Ce maladroit évoque son engueulade avec ma poule :

— Décidément, vous choisissez mal vos jours de visite ! Je suis désolé, mais cette connasse m'a poussé à bout.

C'est plus que je peux en entendre. Je pense aux yeux rougis de Claire. Je lui colle une grande claque dans le groin pour lui apprendre à parler ainsi des dames.

Estomaqué, en se tenant la joue, ce glorieux capitaine de l'industrie architecturale rouennaise me prédit des représailles :

— Vous aurez des nouvelles de mon avocat !

Je lui en recolle une pour faire bonne mesure et aussi parce que j'ai horreur qu'on me menace.

— Bien sûr, mon con joli ! Toi le trafiquant d'art notoire, tu comptes accuser un flic respectablement connu dans son quartier et ailleurs de t'avoir molesté sans témoin, et forcément on va te croire.

— Histoire de le faire déféquer un peu plus dans son froc « Hugo Boss », je dégaine mon joujou et lui postillonne plein de hargne :

— Si tu ouvres encore ta gueule d'empeigne sans mon autorisation, je te loge une bastos dans le genou, prétextant la légitime défense.

— Je marque un temps d'arrêt, des gouttes de sueur perlent sur le tarin d'Alfred. Je pose alors mon front sur le sien, puis les yeux dans les yeux, sans desserrer les dents, j'ajoute :

— Quand ç'aura fait le tour de ton cerveau, t'opines du chef !

— Il est figé, mais dans un effort surhumain sa tête bouge. Parfait !

— Avant toute chose, je dois te confier un truc, je déteste les dirigeants de droit divin. La prochaine fois que je te prends à maltraiter un de tes salariés, je t'explose la tronche. Tu morfleras pour l'ensemble des patrons voyous. Vu ?

— Il est maintenant mûr à point. Je commence mon interrogatoire.

— Bon ça, c'est fait ! Alfred, à présent, il serait temps que tu me parles ouvertement de tes petites combines et de celles de ton confrère Kasperski.

Je lui bourre le mou pour l'inciter à coopérer :

— Tahuret m'a tout balancé.

— Que m'arrivera-t-il ensuite ?

— Tout dépendra de tes réponses. Si je renifle la moindre entourloupe de ta part, c'est la garde à vue assurée dans une cellule d'isolement qui pue la pisse. Tu mates le tableau ?

— Je le noircis d'ailleurs :

— Tu y déambuleras dans le noir, sans pompe ni bretelle et sans notion du temps, vu qu'on t'aura retiré ta tocante. J'en ai connu des plus gaillards que toi y perdre le Nord. Vingt-quatre heures de ce régime, tu balanceras, j'en suis certain, même ta daronne !

— Il se décompose carrément à l'énoncé de mes prédictions, le fringant meneur d'hommes. Ce spectacle me réjouit moyennement. Je croyais pouvoir éprouver du plaisir à rabaisser cette fiote qui déploie tant d'ardeur à rudoyer ses subalternes. Eh bien non. Je ne suis pas dans la police depuis assez longtemps pour prendre mon pied dans pareilles circonstances.

Morveux, apeuré, Thiviers accepte de collaborer :

— D'accord ! Mais je vous en conjure, ne me fichez pas en prison, je ne veux pas que mon nom soit sali.

Je me surprends à donner un cours de morale, moi qui n'en

possède pas une once.

— Tu aurais pu y penser plus tôt ! Tu as songé au préjudice que tu portais, en participant au hold-up culturel de certains pays ?

Manifestement, il s'en bat les choses.

— Que voulez-vous que je vous apprenne, que vous ne sachiez déjà ?

— Ta bande de voyous, je la renifle depuis un bon moment, alors me parler des receleurs ne serait pas pour me déplaire. Si tu peux également me tuyauter sur l'auteur des coups de feu dont a été victime ton pote, je t'en serais infiniment reconnaissant.

— Jamais André ou moi-même n'avons été en contact avec les acheteurs. Ça, c'est dans les attributions de Raoul. Quant à son meurtrier, vous en savez probablement plus que moi.

— T'es un mariole, toi !

— Je poursuis et j'explore tous azimuts :

— Ça dure depuis longtemps votre micmac ?

— Une petite quinzaine d'années pour André, un peu moins pour moi. J'ai été amené à ça, lorsque mon activité et donc mes revenus ont baissé. J'ai une famille à nourrir, moi !

— Si tu ne veux pas reprendre une baffe, il faudrait éviter ce genre de couillonnades avec moi. Trouverais-tu normal qu'un « RMIste » entre chez toi et vide ton frigo pour faire bouffer ses gosses ?

— Alfred n'entrave pas le rapport entre sa gracieuseté et la France qu'en bave :

— Ça n'a rien à voir ! Les pauvres sont accoutumés à vivre chichement. Tandis que mes proches ont un niveau de vie que je me dois de leur assurer.

— Pour l'ensemble de son œuvre, je lui refais bouffer une tarte aux doigts.

— Je t'avais prévenu ! J'en reviens au sujet qui m'intéresse :

— Tu n'as donc aucune idée de l'identité du flingueur de Kasperski ?

— Non !

Je ne tirerai rien de plus de ce minable. Il vaut mieux m'arracher, je risquerais de m'acharner sur cette tête à claques.

— Écoute bien Alfred, c'est un déchirement pour moi, mais je dois t'abandonner ! Ne t'inquiète pas, on ne se perd pas de vue.

En attendant, je t'interdis de quitter le secteur.

— Je suis donc libre ? jubile-t-il.

— D'emmerder tes employés ? Certainement pas ! Si je te prends en défaut, tu goûteras de la taule. Je te laisse en liberté uniquement pour que tes bons bougres échappent au pointage du chômedu. Rends-leur grâce, sans eux, ce soir, tu dormais au trou.

— De toute façon, je voulais changer mon management.

— Tu m'en vois ravi, allez, bise Alfred !

Il se fait tard pour regagner le poulailler. J'attends donc Claire à la terrasse d'un café. Le printemps est maintenant confortablement installé et les rayons du soleil réchauffent ma vieille couenne. Je serais vraiment peinard devant mon bock, s'il n'y avait à proximité un pollueur d'atmosphère. Le genre d'olibrius qui ne peut s'empêcher de refaire le monde en beuglant après avoir gobé les infos de treize heures.

— T'as vu Jojo, le « Pernod » ce midi ! Y s'est pas gêné pour en coller plein la gueule aux impôts. Ça, c'est un mec vachement couillu, y défend les petites gens lui au moins. Pis, j'aime bien ses reportages sur nos régions en fin de journal. Pendant ce temps-là, on louche pas sur les métèques.

Les conneries, ça donne soif !

— Bon la patronne, tu nous mets une recharge !

— Je marmonne ma mauvaise humeur :

— Y a pas à tortiller, je suis réellement en France.

Sans ce « Pierre à feu », je ne serais pas loin de prendre le même panard que le père Delerm au moment de s'envoyer sa première gorgée de bière.

À la sortie du boulot, Claire a retrouvé sa gaieté. Elle a déjà oublié son altercation avec l'affreux Alfred. Elle irradie au milieu de ses nouvelles copines, c'est évidemment elle la plus belle. Elle bise tout son petit monde et se dirige vers sa station d'autobus. Je la suis, je me régale de son déhanchement, on la croirait montée sur des roulements à billes parfaitement huilés. Elle arbore un cul magistral. Ses fesses généreuses vont de gauche à droite, elles chantent. Je m'approche le plus discrètement possible, dès qu'elle se trouve à ma portée, je la ceinture, la plaque contre moi et lui lance :

— Vous êtes en état d'arrestation pour attentat à la pudeur ! Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

Le reste de la soirée n’est que rires, bouffe et amour. Le tout dans le désordre et plusieurs fois. Il est des jours où BHL est rabelaisien.

15. Parti architectural

— Crévindiou !

Mon ordinateur refuse d'ingurgiter de force un organigramme des protagonistes de l'affaire Kasperski, lorsque Thierry me rappelle.

— Salut collègue ! J'ai du nouveau pour toi. Ton organisation secrète est un secret de polichinelle, elle a pondu des statuts tout ce qu'il y a d'officiel. Son représentant légal se nomme Claude-Jean Vigy, historien d'art.

— On peut le trouver où ce cher homme ?

— Il crèche à Paris, mais donne des conférences partout en province. Il te fait même l'honneur de se produire régulièrement au musée des Beaux-arts de ta bonne ville.

— Ça ne me dit pas où il niche !

— Tu ne veux pas que je te tienne la main pour pisser aussi !

— Te fâche pas ! Confie-moi plutôt, s'ils ont sa clique et lui des pratiques pas catholiques.

— Ils effectuent à ma connaissance du lobbying auprès des autorités concernées par le trafic d'objets d'art. Accessoirement ils révèlent le nom de quelques collectionneurs illégaux.

Je me réjouis que des teigneux foutent un peu le brun dans ce business.

— Plutôt sympa, non ?

— Ouais, mais tu sais dans un pays où les plus hauts personnages de l'État sont soupçonnés d'avoir reçu des présents issus de pillages d'ethnies africaines, tu penses bien que ces gentils timbrés prêchent dans le désert.

— Je t'embrasse mon pote, bien que ça me défrise d'avoir un élan de tendresse pour un mouchard des RG.

— J'adore quand tu te veux aimable ! En tout cas, ce fut un plaisir de te rendre service. Au fait, on bouffe ensemble dès que tu trouves cinq minutes.

— OK, je te rappelle, c'est promis.

En matant la miséreuse reproduction d'un tableau de Klee, sommairement encadrée et de traviole sur le mur jaune pisseux de mon burlingue, je me dis qu'un élargissement de mes entichements picturaux ne serait pas superfétatoire. Je me rencarde sans tarder sur la date de la prochaine causerie de

Vigy. Coup de bol, c'est pour demain !

La cinquantaine, Claude-Jean Vigy la porte belle. Il a le cheveu grisonnant et frisotté, une barbe de trois jours, impeccablement taillée, l'œil vif et la bouche gourmande. Son élocution est parfaitement maîtrisée. Sapé avec goût d'un pantalon de flanelle et d'un pull à col roulé en cachemire noir. La classe sans l'esbroufe ! Son timbre de voix viril achève de séduire les mémères qui ont pris place devant moi.

— Quel charisme, ce monsieur Vigy ! s'extasie le sosie de Bernadette auprès de sa voisine sans perdre de vue son sac à main.

— Ne m'en parlez pas chère amie, et en plus quelle culture. J'en suis toute retournée, lui rétorque sa copine à deux doigts de la pâmoison.

— La conférence de ce soir est consacrée à l'architecture du vingtième siècle avec un gros morceau accordé au Bauhaus. Je me trouve là au milieu d'une trentaine de passionnés, confortablement installé dans une salle aménagée au sous-sol du musée, à écouter un gus qui jacte divinement bien d'un art, dont nombre de productions d'aujourd'hui consternent ce pauvre inculte que je suis. Cela me donnera un sujet de conversation pour les longues soirées d'hiver, à moins qu'on repasse une énième fois les « Gendarmes de Saint-Trop » à la téloche.

Pour illustrer ses propos, étonnement limpides, ce pédagogue projette des diapos. Miracle, je pige tout. Je fais la connaissance de tous les éminents architectes contemporains, au travers de leurs œuvres les plus remarquables. C'est un voyage au plus profond de la beauté où Le Corbusier, Van der Rohe, Gropius et encore Prouvé font figure de guides. On s'accorde même un crochet par chez les grands peintres, les cubistes, les dadaïstes, les fauves… J'en oublie, je n'ai pas pris de notes !

C'est surprenant, à la fin de l'intervention du maître aucun applaudissement ne vient saluer l'excellence de sa performance. J'ai bien essayé quelques clapotements de mains, sans résultat. Ce brillant esprit nous a tenu en haleine durant près de deux heures dans un *show* brillantissime, et que dalle, pas un hourra. Public ingrat !

Moi, j'ose aller le féliciter et j'emmerde les usages !

— Votre exposé m'a passionné, vous m'avez ouvert les yeux sur l'architecture moderne, bravo !

— Pas moderne, contemporaine plutôt. Mais à qui ai-je l'honneur ?

— Bertrand Lejeune, lieutenant de police.

— Je suis ravi d'apprendre que des représentants de cette corporation tant décriée pour son inculture peuvent être sensibles à l'esthétique.

— Vigy me glace, je me sens tout petit auprès de ce type, je ne finaude donc pas avec lui.

— Je ne suis pas là ce soir uniquement pour l'intérêt de votre conférence, bien qu'elle fût lumineuse. Je souhaiterais que vous me parliez également du BAROUD.

— Stoïque, il ne se démonte pas. Il me répond même plein de malice :

— Vous ambitionnez sans doute d'y adhérer. Je vous remets un formulaire à remplir et à me retourner avec le montant de votre cotisation annuelle. C'est cent euros.

— Ne vous méprenez pas. C'est bel et bien le flic qui s'intéresse à votre confrérie et pas le quidam curieux.

Sympa, Claude-Jean Vigy accepte de m'en parler si je dîne avec lui. En bon épicurien, il dédaigne la première brasserie venue pour préférer le resto de poisson avec vue sur le front de Seine. Sitôt installé, il prolonge son exposé rien que pour moi, je gobe ses explications, béat, fasciné par son éloquence et sa culture, j'en oublie même que c'est moi qui vais casquer les agapes. Fort à propos, mon précepteur me ramène sur terre :

— Alors Lieutenant, maintenant que nous avons fini de survoler le monde de l'architecture, si vous m'indiquiez les raisons de votre intérêt soudain pour le BAROUD.

Je vide ma bouche pour parler au monsieur :

— Je suis chargé d'enquêter sur le meurtre d'un type qui faisait profession d'architecte. Au cours de mon enquête, le nom de votre organisation est apparu.

— L'assassiné en question c'est Kasperski, n'est-ce pas ?

— On ne peut décidément rien vous cacher.

Vigy s'essuie les lèvres et réfléchit quelques secondes avant de m'affirmer :

— Lieutenant, même s'il est vrai que nous n'éprouvons aucune sympathie pour ce genre d'énergumène, les membres du BAROUD et moi-même ne mettrons jamais sur un plan d'égalité, une œuvre d'art quelle qu'elle soit et la vie d'un homme. Je suis

formel, aucun d'entre nous n'est capable d'un tel acte. Mais pour être sincère, je dois avouer qu'il est des décès qui m'ont déjà plus affecté que celui-ci.

— J'ai envie de vous croire, je dois toutefois vérifier vos affirmations. J'aurais besoin pour cela de la liste de vos adhérents.

— Aucun problème, je vous la remettrai.

En bon flic élevé pour farfouiller, je veux en découvrir plus sur sa confrérie.

— Serait-il indiscret de vous demander comment l'idée de fonder le BAROUD vous est-elle venue à l'esprit ?

Vigy ne se fait pas prier :

— J'étais depuis très longtemps scandalisé par la disparition d'objets d'art, j'en avais toutefois pris mon parti. Puis un jour des saligauds ont crapuleusement dérobé, dans un musée allemand, une aquarelle de Joseph Beuys a priori invendable. Il faut savoir que Beuys, en plus d'être le sculpteur bien connu, n'était pas maladroit avec des pinceaux à la main. J'ai d'autant plus mal vécu cet acte de malveillance, que le conservateur en question était un ami proche. Il fut licencié à la suite de ce vol et comme il était un homme d'honneur, il ne l'a pas supporté et s'est donné la mort. Depuis ce triste jour, je n'ai eu de cesse de poursuivre les fripouilles qui dépouillent les institutions de leurs chefs-d'œuvre, de ce que l'humanité possède de plus cher à des fins mercantiles.

— Bouleversé d'avoir remué tous ces mauvais souvenirs, il reprend ses esprits, puis finit de m'affranchir :

— Les petits malfrats de la trempe de Tahuret et de sa bande n'existeraient pas sans les receleurs. C'est eux qu'il nous faut combattre.

Cette révélation me surprend :

— Vous connaissez donc Tahuret.

— Oui, lui et sa tripotée de seconds couteaux ! Mais à quoi bon les coffrer, d'autres, encore plus organisés, prendraient sans tarder leurs places. Non, il est préférable plutôt que de chasser les passeurs de s'intéresser aux acheteurs.

— J'en reviens à son copain suicidé :

— Et comment s'appelait votre ami qui a mis fin à ses jours ?

— Paul Schuster…

— Sans doute avait-il une famille ?

— Ça serait trop compliqué pour vous, élude Vigy.

— Je n'ai de toute façon pas envie de m'embarquer sur la piste familiale. Je préfère en savoir davantage sur les affaires qui ont amené un archi Rouennais à avoir la tête truffée au plomb.

— La clique de Tahuret a-t-elle été mêlée à cette affaire ?

— Probable ! Dans les milieux autorisés, comme on dit, le nom du receleur a même circulé.

— Un pauvre flic dans le brouillard pourrait-il le connaître ?

— C'est une personnalité politique influente de votre région et je n'ai aucune preuve de ce que j'avance. Je ne tiens pas à être mis en examen pour dénonciation calomnieuse. Alors, c'est non !

Vigy n'est pas homme à se déballonner même sous la menace, je n'insiste donc pas, mais je pose une dernière question.

— Les proches de Schuster sont-ils au parfum de toute cette histoire ?

— Ses femmes, oui ! me répond-il évasif.

Ce gars n'est pas chaud pour m'en dire plus. J'envisagerai de le mettre sur le gril un peu plus tard. En attendant, pour accroître la connivence, je l'invite à me parler de peinture. Pas besoin de le pousser beaucoup, c'est le « Land Art » qu'il choisit d'évoquer. C'est reparti pour deux plombes de passion.

Au bord de l'endormissement, le patron du resto nous fout dehors. Alors que je le raccompagne à son hôtel, le conférencier increvable entreprend de me causer des sécessionnistes. Ce passionné n'arrête jamais, il aime partager ses connaissances. Quand je prends congé, je lui promets de revenir esgourder ses conférences dès que les voyous m'en offriront le loisir.

Je rentre seul me pieuter, non sans avoir au préalable souhaité une bonne nuit à ma poule, par SMS et dans ces termes : « Dors bien, car demain je te menotte au lit. Après un passage à tabac, tu finiras bien par avouer que tu m'aimes. »

La réponse est taquine : « Toujours des promesses ! »

16. Plan d'exécution

Il est tôt quand le téléphone carillonne. Je suis encore dans le cirage et, si je peux me fier à l'état de mon vît, une envie de lansquiner me taraude. Mes connexions cérébrales sont sur le mode pause, c'est donc à tâtons les yeux clos et le cerveau dans un autre monde que je décroche pour ânonner :

— Allô !

J'entends un gueulement comme si une grenade venait de péter à deux doigts de mon esgourde.

— Chassevent à l'appareil. Vous avez dix minutes pour vous pointer au commissariat. Oubliez votre petit-déj, vous mangerez mieux ce midi !

L'affectueux commissaire me raccroche au nez. J'ai connu réveil plus langoureux, n'empêche, le devoir m'appelle. Je me botte le cul en pensée pour m'extirper de mon pieu presto, direction la salle de bain. L'eau froide dégèle mon apathie. N'en déplaise à Chassevent, un café bien serré et une tartine beurrée plus tard, je grimpe dans ma bagnole. Il fait encore nuit, dans ma précipitation je n'avais même pas remarqué qu'il n'était pas sept heures. Durant le trajet, monsieur Paoli prend l'antenne de France Inter. Je n'ai pas le temps d'entendre la fin du sommaire de l'émission, que je me gare déjà sur le parking de la maison « Royco ».

Ici c'est l'effervescence des grands jours. Le bureau du patron est plein de pétochards suspendus aux lèvres de leur guide suprême. L'ambiance s'alourdit à mon arrivée.

— Excusez, j'ai fait au plus vite.

— Le perdreau en chef me saute sur le poil :

— Ah enfin !… Dites-moi, Lejeune, votre enquête, vous comptez la démarrer bientôt ou bien seulement lorsque la moitié des architectes de cette ville auront été descendus ?

— Je tombe des nues.

— Je suis preneur d'un éclairage, à c'heure-ci j'ai du mal avec les devinettes.

— On vient de découvrir un architecte répondant au nom de Thiviers, abattu dans les mêmes circonstances que votre « Ruskoff ». Je ne voudrais pas paraître rabat-joie, mais vos performances commencent à me les peler à blanc.

— Puis il ajoute avec un clin d'œil appuyé à l'endroit de son favori du moment :

— Si seulement Rachid était sur l'affaire, il m'aurait démêlé ça en deux coups de cuillère à pot.

— Le susnommé se cambre tel un torero ayant terrassé une bête à cornes.

— Devant ce constat d'échec, je vous adjoins les services de Douvrin.

— Mais…

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'une deuxième lame de fond m'emporte :

— Y a pas de mais ! C'est un ordre, cette fois je veux qu'on avance. Sinon, va y avoir du poil d'arraché. C'est clair ?

Il ne me fait pas un cadeau sur ce coup-là, le commissaire. Douvrin, c'est une plaie complète. Le prototype du keuf à la botte de sa hiérarchie. Le genre de crétin carriériste qui laisse des virgules Nike dans son calcif dès que l'un de ses supérieurs hausse le ton. Il est bien entendu dans les petits papelards du commissaire qui, grâce à lui, est tuyauté de tous les travers de ses subalternes. C'est pour cela qu'il me le fout dans les pattes. En m'affublant de cette balance, il espère en savoir plus sur mon enquête.

— Je vous demande de briefer votre collègue au plus vite, afin qu'il devienne opérationnel dans les plus brefs délais. Me suis-je bien fait comprendre, Lejeune ?

— Au garde-à-vous, je m'incline :

— À vos ordres, chef !

— Un jour, vous passerez au falot, Lieutenant !

— Je sais Commissaire, on me le prédit depuis ma classe de sixième !

— J'aime pas votre genre.

Je m'esquive avant que mon cher et tendre patron n'explose. Direction, le lieu du meurtre de Thiviers. Je traîne Douvrin tel un boulet. Ce manche n'a de toute façon pas l'intention de me lâcher d'une semelle.

Je découvre un mauvais remake de l'exécution de Kasperski en parvenant à l'agence de feu Alfred Thiviers. À ceci près, que cette fois-ci c'est la femme de ménage qui est tombée sur le cadavre. Étant donné la moustache qu'elle arbore ostensiblement, je n'ai aucune envie de lui conter fleurette.

Mon Douvrin devant le spectacle n'a pas ma retenue. Il devient vert et dégueule abondamment.

— T'es vraiment un porc, Justin !

C'est le prénom de ce naze. Plein de dégoût, je le rabroue :

— Tu trouves que c'est pas assez dégueu comme ça, pour en rajouter ! T'imagines un peu la tête du mec qui va nettoyer de la cervelle d'archi mélangée à du vomi de flic ? Tu me dégoûtes, tiens !

D'après mon petit doigt, la balistique le confirmera sûrement, c'est le même flingue et sans doute le même tireur qui a buté Kasperski et son copain d'emplettes lointaines. Deux bastos dans la cafetière vont probablement devenir très tendance dans le milieu de l'architecture locale, si l'on n'y prend pas garde. En tout cas, mode plus saignante que le nœud pap qui faisait fureur, il y a quelques années. Aujourd'hui, ce sont les grosses bésicles à Le Corbusier qui fleurissent sur le blase des plus snobs d'entre eux. Pour paraphraser le regretté comique à salopette, ils avaient le choix entre le talent et les lorgnons. Devinez ce qu'ils ont choisi ?... Gagné !

— Alors Justin, quelles sont tes premières constatations ?

Apparemment, je l'extirpe de son inertie nauséeuse et c'est à peine s'il peut articuler :

— C'est un crime, ça, c'est sûr !

— Tu vas m'être d'un grand recours, mon Justin, je le sens. On devrait former une bonne équipe toi et moi.

Je lui colle une formidable bourrade dans le dos à lui décrocher un poumon, pour bien lui témoigner ma sympathie.

— Hein, mon Justin.

— Il gerbe une deuxième couche.

— Quand on ressort de l'agence, mon souci prioritaire est de caser ce gland pour éviter qu'il ne coure déballer à Chassevent, le peu d'éléments en ma possession. Je l'amène sur le terrain de la connivence et de la conscience professionnelle. Rien de tel pour se foutre dans la poche un fayot moyen de son genre.

— Dis donc Justin, je peux te faire confiance ?

— Ben oui… Je suis quand même officier de police.

— Je n'en doutais pas ! Tu vas commencer par m'éplucher l'emploi du temps de ce mec. Puis vérifier les alibis de toutes les personnes qui gravitaient autour de lui. Tu ne négliges aucune piste, t'es pas aux pièces, mais tu me fignoles ça aux petits

oignons. Je te veux teigneux comme tu sais l'être.

— OK Bertrand, je suis ton homme ! m'affirme, regonflé à bloc, le lieutenant Justin Douvrin, le doigt sur la couture du futal et le regard fixé sur la ligne bleue des Vosges.

Parfaitement conditionné, je le somme même d'un air complice :

— Et surtout pas un mot à Chassevent.

— Tu me connais Bertrand.

— Ben justement.

— Je laisse en plan mon compère et je retourne pour ma part renifler chez Tahuret. Son échoppe ne respire pas l'hilarité d'ordinaire, mais qu'en dire alors avec les deux âmes en peine qui la peuplent dorénavant. Raoul semble vieillir un peu plus chaque jour, tourmenté par cette déveine qui commence à s'acharner sur lui. Quant à son bras droit cabossé, il ne m'inspire plus aucune crainte. Je suis ravi de constater que le pourtour de ses yeux a viré au jaune, le bleu le rendait infiniment moins séduisant. N'empêche, ils sont là à attendre le chaland, ils espéraient un gogo, c'est un affreux jojo qui déboule. Je salue l'assistance d'un air guilleret :

— M'sieurs dames. Oh, pardon ! … On peut se voir Raoul ?

— Zbigniew, bien que mal en point, dans un réflexe inconsidéré, porte la main sous sa veste. Ayant anticipé son geste, je brandis déjà mon soufflant.

— Tout doux mon chou ! Je suis là simplement pour parlementer. L'ouverture des hostilités et les coups de pétards qui vont avec, ce sera pour plus tard. À moins que tu ne préfères clamser prématurément loin de ta mère patrie.

— Prudent, Tahuret l'implore :

— De grâce Zbigniew, épargnez-nous de nouveaux débordements de violence. Nous en avons eu plus que notre compte ces temps-ci.

— Et vous n'êtes pas au bout de vos peines ! Thiviers vient de rejoindre son copain Kasperski *ad patres*. Il a été accommodé façon ciboulot truffé aux pruneaux. J'ai bien peur, mon cher Raoul, que votre élevage de voyous ne soit victime d'une vilaine pandémie mortelle.

— Le choc de la nouvelle le vieillit d'un coup de dix piges. L'élégant antiquaire est abasourdi, il perd ses boulons. Il se demande dans quel guêpier mortifère il s'est fourré. Il s'effondre

sur une bergère fatiguée. Confus, il se relève et tente de retrouver un brin de dignité en rajustant sa mèche, sa veste et les plis de son futal. Il m'apostrophe pour se donner des airs :

— Mais que fait la police ?

— Elle fouine, elle s'interroge, elle décortique, elle recoupe. Bref, elle s'emmerde, pour découvrir qu'il y a des trous du cul de votre acabit qui maltraitent les lois et usent de toute leur énergie pour la faire chier ! Si seulement vous acceptiez de me balancer quelques noms de vos salopards de receleurs, je pourrais au moins, avec le tact que vous me connaissez, écarter certaines pistes.

Il se mordille les lèvres, se ronge les ongles, mais macache, il n'arrive pas à jouer la donneuse.

— Cela m'est impossible et vous le savez ! Cela équivaudrait à me tirer une balle dans le pied.

— Au train où vont les évènements, vous n'aurez pas à le faire vous-même ! Mais j'ai bien peur que le projectile se loge autre part que dans vos arpions.

À l'écart de la discussion, Zbigniew semble s'en battre les choses de son patron. Il a probablement amassé suffisamment de blé pour couler des jours heureux dans son pays joyeux. Ça sent la fin de règne pour Tahuret. Les yeux fixant le néant, il pèse le pour et le contre : sauver sa peau ou déguster du plomb.

— Vous allez me protéger ? pleurniche-t-il.

— Faut voir ! Officiellement, je n'ai rien contre vous. Vous n'apparaissez sur aucun de mes rapports, sinon vous seriez déjà au placard. Cependant, pas d'impatience, le moment venu, je m'occuperai personnellement de votre cas. Pour l'heure, comme vous ne voulez pas passer à table, je vous laisse dans la ligne de mire d'un tueur qui nettoie les types de votre espèce.

L'antiquaire fait de l'huile, il bredouille :

— C'est pas très régulier ça, Lieutenant.

— Vous évitez le chantage à la vertu avec moi, Raoul ! Pour vous protéger, vous avez votre garde du corps. Bien que je ne le trouve pas au top en ce moment votre Jean-Claude Van Damme.

Sur ce, je me casse.

17. Pilotage

Attablé à une terrasse ensoleillée, j'avale mon casse-dalle jambon beurre. Comme d'hab, le pain blanc est bien élastique et le nourrain avant d'être mis sous cellophane a été gonflé aux hormones de croissance, comme un vulgaire forçat de la pédale. Pour faire passer le goût infâme de l'ensemble, le concepteur de ce truc immonde l'a bourré de cornichons et de mayo rance. Beurk ! Mon dégoût est à son comble, quand je trempe mes lèvres dans ce que je crois être de la bière.

— Mais c'est de la pisse d'âne. Décidément, c'est pas mon jour !

En plus d'un réveil en fanfare, la vision d'un gus au crâne ouvert comme un œuf à la coque, la gerbe de Justin et les mots que j'ai eus avec Raoul… Manquait plus que cet attentat culinaire et ce bouillon de onze heures.

Heureusement, il y a Claire, je l'attends Claire, ô Claire, ma douce… elle a désormais du temps libre. Elle a appris son statut de chômeuse ce matin à neuf heures. Elle m'a appelé toute chamboulée sitôt qu'elle a su. Je lui ai proposé de partager ma frugale collation, mais elle tarde à se pointer.

Quand je bigle au loin sa silhouette, il me semble que ce n'est pas la fille que j'aime qui s'approche, c'est une version morte-vivante. Elle s'affale sur une chaise sans même me gratifier d'une gaufre. Vexé, mais bon gars, je contourne la table et lui roule un patin d'anthologie, à faire bisquer les plus grands cinéastes s'étant essayés à filmer ce genre de scène.

— T'avais besoin d'oxygène, beauté !

En total état de choc, ma poulette ! Je m'avise de lui rendre sa bonne humeur.

— Ma pauvre poule, t'as vraiment pas de chance avec tes pontes.

— Sèchement, elle m'envoie balader :

— Pense ce que tu veux, je m'en fous.

— Pour la dérider, je la taquine un peu :

— Je vais même te dire, si j'étais aussi con que mon divisionnaire, je te coucherais probablement sur ma liste des suspects.

— Elle est piquée au vif.

— Fais ton sale boulot. Tu n’es qu’un flic après tout.

— Elle est atteinte au moral pour me parler avec une telle morgue. La perte de son boulot et de son taulier la met dans un drôle d’état. Je négocie un virage en douceur.

— Tu sais qu’un joli minois comme ça ne mérite pas d’être submergé de chagrin pour la mort d’un connard.

— Eh bien, c’est raté.

À bout d’arguments, j’essaie la désinvolture et le cynisme :

— Faut envisager les choses du bon côté, Thiviers ne balafrera plus la ville avec son néo-classicisme de bas étage. Et puis, ça laisse de la place aux jeunes.

— Rien n’y fait, elle est déglinguée, elle recommence à pleurer discrètement, ce n’est pas le genre à exhiber sa peine comme un trophée.

— Souffle ! lui dis-je, en enveloppant son nez dans un Kleenex. Je serrerai ce salaud, je te le promets, non pour nous avoir débarrassé de deux enflures, mais parce qu’il a mouillé tes beaux yeux.

— Exaspérée, elle me tacle durement :

— Comment sais-tu que c’est le même meurtrier ?… T’es certainement un petit génie.

— Je suis patient, pourtant il me semble qu’elle m’embarque sur le chemin d’une vilaine scène de ménage. Comme c’est pas mon *trip*, je réagis.

— Qu’est-ce qui te prend ? Je n’y suis pour rien, moi, si tu bosses uniquement pour des brigands qui se font flinguer à tour de rôle.

Je me lève prêt à mettre les voiles.

— Si c’est pour me faire engueuler, je préfère encore me tirer !

Elle chiale de plus belle et me supplie le regard noyé de larmes :

— Excuse-moi ! Ne m’abandonne pas aujourd’hui.

En trois coups de cuillère à pot, je concocte un plan de bataille pour lutter contre la morosité de ma bien-aimée.

— OK !… Patron, l’addition !

Mon enquête et mes deux cadavres ne s’en porteront pas plus mal, si tantôt je fais police buissonnière. J’emmène ma môme voir le pavillon bleu du Havre. Rien de tel pour se refaire la cerise que de déambuler le long de ses artères ensoleillées et

fraîchement inscrites au patrimoine de l’humanité.

On prend d’assaut la ville océane en milieu d’après-midi. Je gare la bagnole rue de Paris. Ses fastueuses colonnades me semblent un bon point de départ pour une balade en « Perret's land ». Direction l’avenue Foch, on se mire au passage dans le bassin du commerce. Une amorce de courbure réapparaît sur les lèvres de Claire lorsqu’elle redécouvre le galbé sensuel du pot à yaourt de Niemeyer. Dans les jardins de l’Hôtel de Ville, elle retombe amoureuse, me reprend la main et me roule un palot mouillé et tendre. Doisneau n’étant pas là pour l’immortaliser, nous continuons notre chemin au milieu de toute une déclinaison de tons rosés, renvoyés par le béton du père Auguste. Le square Saint-Roch nous autorise une respiration chlorophyllienne avant d’attaquer le front de mer. Le bleu du ciel se perd dans le gris d’une Manche aujourd’hui bien calme. Notre pèlerinage dans ce haut lieu de l’architecture contemporaine nous mène jusqu’au musée Malraux.

— Ça te dit d’aller jeter un œil sur les Boudins ?

— Forcément ! Et toi, tu les aimes blancs ou noirs ?

— Elle a retrouvé son humour. Une heure plus tard, assise devant un thé dans la cafétéria du premier étage, elle arbore un sourire qui me fait fondre. Le panorama de l’entrée du port que l’on découvre devant nos yeux n’y est sûrement pas étranger. Claire est catégorique pour m’affirmer qu’architecturalement parlant, ce musée est l’un des plus beaux de France.

Je rectifie, fier qu’elle partage mon amour de ce lieu :

— Du monde entier ! insisté-je comme le gars chauvin qui n’est jamais sorti de son trou.

On pousse jusqu’au quartier Saint-François. Les troquets, principaux commerces du coin avec le négoce de poisson, me renvoient à ma jeunesse tumultueuse. Nostalgique, je relate à Claire mes plus belles virées, bitures et bastons en compagnie de mes potes, qui atterrissaient invariablement dans le secteur. Réjouie par mes bobards enjolivés, elle jubile à l’idée de rencontrer un jour ces joyeux fêtards.

— Des sardines grillées, ça te tente ?

En réponse, elle prend ma main et la plaque sur son sein.

— Mon cœur a dit oui.

Tard dans la soirée, on taille la route pour regagner Rouen. Ses joues ont rosi, le Quincy que nous avons bu lui tient lieu de

fond de teint. Sur l'autoroute, BB King nous enveloppe de sa chaude voix piquée d'éclats de guitare. Puis Claire s'est endormie sous le double effet de l'exquis jaja et du ronronnement souffreteux de ma Twingo. Elle s'est mise à l'aise, a rabattu le dossier de son siège, elle est quasiment allongée. Sa jupe remontée haut sur ses cuisses laisse apparaître de façon furtive les jarretières de ses bas. Il ne m'en faut pas plus pour me référer au « divin marquis ». Forcément je bande ! Échafaudant un scénario licencieux, je réprime mon désir pour ne pas la réveiller. En arrivant à Rouen, ma chérie sort enfin de son sommeil :

— Tu dors chez moi ?

— C'est promis ! Je ne fais que dormir.

Vu la fièvre amoureuse qu'elle m'a refilée en dénudant sous mes yeux ses cuisses affriolantes, je me dis qu'il n'y aura pas plus menteur que moi une fois couché.

À minuit vingt-trois, nous sommes au lit et en homme d'honneur je m'exécute. Chose promise, chose due, je lui arrache sauvagement ses bas et sa petite culotte avec mes dents, les yeux fermés.

18. Visa

Au lendemain d'une demi-journée de bulle et d'une nuit sexuellement agitée, il m'est pénible de reprendre le collier. J'ai pourtant prévu un saut à Paris, chez Vigy pour une nouvelle fois me hasarder à lui tirer les vers du nez.

Pour avoir les coudées franches, je monte une cabane à Douvrin, qui ne manquera pas de remonter l'info jusqu'à Chassevent.

— Allô Justin, Lejeune à l'appareil. T'as du nouveau ?

— Euh… Non.

— C'est bien Justin, continue ! T'es un « ouineur ». Ne l'oublie pas.

— C'est le mot en vogue chez la jeune garde poulardière pleine d'ambition. Je lui bourre honteusement le mou, sachant que sitôt raccroché, il ira tout déballer à son supérieur.

— Je ne passerai pas au commissariat aujourd'hui, je piste une petite que le commissaire m'a recommandé de ne pas quitter des yeux.

— Je rajoute un petit coup de lèche. Ça ne mange pas de pain.

— Il a du tarin le Chassevent, je ne t'apprends rien. C'est bien lui et personne d'autre qui m'a mis la puce à l'oreille sur cette nana.

Pour qu'il gobe mon baratin, j'ajoute sur le ton de la connivence en baissant la voix :

— Enfin, je compte sur ton silence.

— Tu penses bien.

J'ai maintenant une paix royale pour agir à ma guise. Le conférencier crèche dans le seizième, non loin de la porte de Saint-Cloud, à deux pas du périph. Ce qui m'évite une incursion trop profonde dans Paris au risque de me faire traiter de bouseux à chaque carrefour. Cet homme raffiné vit dans un immeuble moderne et cossu avec ascenseur et interphone. J'appuie sur le bouton sobrement étiqueté : Claude-Jean Vigy.

— Oui… C'est à quel sujet ?

Une voix de femme suave comme du sirop d'orgeat pénètre mes portugaises.

— Mes hommages, Madame. Je me présente : Bertrand

Lejeune… J’ai rendez-vous avec monsieur Vigy.

— Je vous ouvre, c’est au troisième étage, à main gauche.

J’avais vu le pire de la déco chez Kasperski, je découvre le must du design chez Vigy. Madame est à l’avenant : élégante, discrète, lumineuse et contemporaine. Elle a la blondeur mystérieuse des créatures de Fassbinder et la myopie attendrissante. La beauté de ses yeux est accrue par de délicieuses rides d’expressions, témoins d’un passé triste. C’est le genre de femme sans âge dont tout puceau rêve pour se faire déniaiser. C’est l’antithèse de la salope, sereine et sûre de ses attraits, elle ne doit être que douceur. À n’en pas douter, si cette déesse me proposait son lit, je n’irais pas coucher dans la baignoire.

Elle interrompt mes réflexions de queutard esthète :

— Mon mari est en retard comme à l’accoutumée, s’empresse-t-elle de préciser. Je vous offre quelque chose à boire ?

En même temps, elle m’invite à m’asseoir dans un fauteuil « Barcelona » pour patienter.

— Volontiers, un café si cela ne vous occasionne pas de dérangement.

— J’étais sur le point de m’en préparer un avant votre arrivée, vous me tiendrez compagnie ?

— Elle s’absente quelques minutes. J’en profite pour jeter un œil sur l’impressionnante bibliothèque du couple Vigy. Le plus surprenant, c’est qu’à côté des livres de référence de la littérature française et étrangère, se trouve la collection complète des « San Antonio ». Mais ce sont tout de même les ouvrages consacrés à l’art qui trônent en majorité sur les étagères. Je me fais la réflexion, qu’il est vraiment gâté par la vie cet homme. Non seulement il est intelligent, séduisant, exerce un boulot passionnant et pour compléter ce tableau déjà idyllique, il est probablement heureux en amour. Le genre de mec au fondement bordé de pâtes pour faire classieux, comme le style de l’appart.

Voilà à l’évidence le type de gus auquel je voudrais ressembler, plus qu’à ces gros ploucs pleins de fric qui exhibent leur inculture à travers leurs fringues de marque, leurs bagnoles et leur gourmette en or dix-huit carats. J’échangerais volontiers tout ce que je possède pour une petite part des facultés de ce bonhomme.

La divine créature réapparaît, un plateau à la main sur lequel sont posées deux tasses en inox. Raffinement suprême, les deux expressos sont parfaitement mousseux.

— Vous prendrez bien un carré de chocolat avec votre café ?

— S'il est noir et corsé, volontiers.

Lorsque monsieur arrive enfin, nous sommes sa femme et moi en pleine discussion, comme de vieux complices. Il se confond en excuses, je le rassure promptement.

— Je vous en prie, j'étais de toute façon entre de bonnes mains. J'ai ainsi pu faire plus ample connaissance avec votre charmante épouse.

Elle profite de notre début d'entretien pour discrètement s'esquiver. Je zieute à cette occasion le galbe de ses mollets, un vrai ravissement. Avant de quitter la pièce, elle nous gratifie d'une délicate formule de politesse.

— Je vous laisse. Vous avez évidemment des confidences à partager, j'ai quant à moi mille choses à finir.

Un ange est passé, j'entre à présent sans détour dans le vif du sujet.

— Je m'excuse de débarquer ainsi chez vous, c'est une bonne raison qui m'amène. Un second architecte, trafiquant d'art à ses heures, a été découvert avec deux balles dans la tête.

— Il réagit au quart de tour :

— Thiviers ?

— Vous connaissez donc réellement tout ce panier de crabes !

— Vous ne pourrez pas me blâmer de vous l'avoir caché.

Je me fais un peu plus pressant :

— Si on ne veut pas que cette hécatombe tourne au massacre de masse, il me faut du biscuit. Vous devez avoir ça en magasin.

— Il se dirige vers un meuble bas, en sort deux verres et une bouteille de Lagavulin, il verse une rasade du nectar dans chaque gobelet, puis s'allume une clope. Nous trinquons avant qu'il ne confesse :

— J'ai bien peur que vous ne voyiez juste Lieutenant. Le prochain sur la liste pourrait être Tahuret !

Je le rassure :

— Il est protégé en permanence par un gorille Polack.

— Protection illusoire, vous risquez donc d'avoir deux cadavres de plus sur les bras !

Il ferme ses châsses, les éponges enfumées et la glotte baignée

dans le whisky, en tirant sur le fil de notre conversation :

— Je ne vois pas en quoi, je pourrais vous être utile.

— Oh que si ! Me donner le nom des receleurs qui s'approvisionnent chez Tahuret par exemple, et plus particulièrement celui du pourri à l'origine du suicide de votre ami, constituerait un excellent préambule. Accessoirement, je vous rappelle que j'attends toujours la liste des adhérents de votre organisation.

— Ses mâchoires se crispent, son visage s'assombrit, de toute évidence il livre un combat avec sa conscience. Le verdict tombe :

— Je vais vous apporter mon aide, mais je souhaite que mes soupçons ne soient pas fondés, sans quoi, cela voudrait dire que des gens que j'apprécie sont mêlés à cette affreuse histoire.

— Je le rassure tant bien que mal :

— C'est peut-être une piste fantaisiste, je ne peux cependant la négliger.

— Il se botte le train et s'installe à son bureau, sort du papier à en-tête et y fait glisser son stylo-plume. Par discrétion, je retourne jouer le rat de bibliothèque.

— Ce sont des noms qu'il a méthodiquement inscrits sur sa page d'une écriture appliquée. Il a scindé cette liste de blases en trois rubriques, sous celle titrée BAROUD le patronyme d'une quinzaine de femmes et d'hommes apparaît. Sous celle intitulée « Victimes de l'affaire Schuster » sont couchés les noms de madame Dagmar Schuster, domiciliée à Fribourg en Allemagne, et d'Odile Drosay, probablement la maîtresse du dit Schuster. Il a pris soin de rédiger en majuscules le chapitre consacré aux receleurs recensés par le BAROUD. En tête de liste soulignée, une célébrité locale y a une place de choix : Gérard Lorgères, conseiller général de Seine-Maritime.

Parfait, dans mon rôle de fouille-merde, je sonde plus profondément Vigy :

— C'est l'acquéreur illégal du Beuys ?

— Nous avons seulement de fortes présomptions, malheureusement rien n'a pu être prouvé.

Je me rends compte qu'en acceptant de coopérer avec un keuf, ce mec loyal piétine tous ses principes. Il n'aurait jamais pensé devoir frayer avec la flicaille. L'aversion qu'il ressent pour son acte est palpable.

— Ne m’en demandez pas plus, s’il vous plaît, Lieutenant. Jouer au délateur ne m’amuse guère. C’est à mes yeux l’abjection la plus complète, si la vie d’un homme n’était pas en jeu, je ne l’aurais jamais fait. Dépité, il m’implore :

— À présent, je vous prierais de me laisser seul.

S’il m’avait pris l’envie de réconforter ce type réglo, il aurait pensé que je me foutais de lui. Je choisis donc une retraite silencieuse. C’est sur la pointe des pieds que je sors, c’est à peine si mon « au revoir » est audible.

Je ne sais pourquoi, je me sens morveux devant la porte grillagée de l’ascenseur. Putain, un vieux coup de blues m’est tombé sur la caboche comme l’éclair. Je réalise soudain que mon job ne m’amuse plus du tout. Ce mec, j’aurais pu m’en faire un pote dans d’autres circonstances. On aurait parlé d’art et tout ça. Je pue trop le poulet et cette fichue odeur est salement tenace. Claire n’avait pas tort, lorsqu’elle m’a balancé en pleine tronche que le flic prenait le pas sur BHL. Putain de blues, j’envisage une fois de plus de tout plaquer.

19. Levée de réserves

De retour au commissariat, je propose une séance de débriefing à Justin. En féru de la réunionnite, il biche. Je le gratifie d'une flatterie de bon aloi pour attaquer la converse.

— Dis-moi lieutenant Douvrin, la fine fleur de la police rouennaise ici présente a-t-elle débroussaillé le terrain durant l'absence de son pire représentant ?

— Un peu mon neveu ! De plus, j'ai quelque chose qui devrait t'intéresser.

— Vas-y mon Justin, accouche.

Il prend l'air du mec qu'a trouvé le bon numéro du Loto.

— Thiviers et Kasperski se connaissaient !... Ils étaient même très copains.

— C'est pas vrai ! … Ben là, tu m'en bouches un coin.

— Pour refroidir son enthousiasme, je mets les pieds dans le plat :

— J'étais au parfum de leur relation, figure-toi, ces deux-là avaient simplement des intérêts communs. Ne va pas t'imaginer qu'il y a matière à en tirer un roman-photo.

Douvrin prend mal que j'aie pu dégotter un tuyau sans l'en affranchir.

— T'étais au courant qu'ils étaient potes et tu ne m'en as rien dit… T'as une conception du travail en équipe sacrément minable.

J'entreprends un turbin de rabibochage dans les règles :

— Je voulais te tester. Et tu ne m'as pas déçu. Maintenant, tu vas t'atteler à une vraie tâche. Tu me trouves tous les renseignements possibles sur une certaine Odile Drosay. Je te solliciterais également bien pour te rencarder sur une autre bergère, mais celle-ci vit en Allemagne, et ça me prend le chou de formuler une autorisation auprès de nos confrères fridolins.

— Il reprend des couleurs, mon Justin, il est même tout sourire. De toute évidence, il a une idée en tête.

— C'est quoi son petit nom à ta Fräulein ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je peux te tramer un truc.

— Explique !

— Il est fiérot de l'intérêt qu'il suscite et se lance donc

bravement :

— Durant ma formation, j'ai connu un confrère d'outre-Rhin. On a échangé nos points de vue respectifs sur nos méthodes policières… Nous sommes restés en contact.

— Au fait Justin, au fait ! Tes penchants sexuels envers tes correspondants, je m'en bats.

— Enfin bref, il pourrait peut-être nous filer un coup de main. Officiellement bien entendu.

— Je lui bécote le front.

— Tu gagnes à être connu, Lieutenant ! T'as quartier libre. La pouliche en question se nomme Dagmar Schuster. Tant que tu y seras, renseigne-toi sur sa descendance. Pour ma part, je file taquiner l'antiquaire.

— Tu vas à la pêche aux goujons ?

— Aux truands, oui !

— C'est la facette marchande de Tahuret que j'observe lorsque j'échoue dans sa boutique. Il fait l'article, remarquablement d'ailleurs, d'une espèce de commode Charles X, à une vieille taupe pomponnée. Il en balance des tonnes dans la ritournelle obséquieuse. Trop occupé par sa tirade mercantile, il ne s'aperçoit même pas de ma présence.

— Je vous juge, Madame, suffisamment érudite pour apprécier la splendeur de ce meuble. Il ne vous aura évidemment pas échappé qu'il est en noyer blond et placage de loupe d'une extrême rareté. Il est verni au tampon et orné de filets de marqueterie jaune. Un point sur lequel j'attire particulièrement votre attention, mais qui n'aura pu se soustraire à votre sagacité, aucune restauration n'est à déplorer sur ce semainier. Il est à votre image Madame, hermétique aux outrages du temps qui passe. Croyez-moi très chère, c'est un déchirement de me séparer de ce bijou. Si j'avais la faiblesse de le proposer à une autre personne que vous, je ne transigerais pas à moins de trois mille euros. Mais je me fais une telle joie de l'imaginer dans votre intérieur, qui émerveille le Tout-Rouen, que pour vous j'accepte de perdre de l'argent et vous le cède pour deux mille sept cents euros. Ne l'ébruitez pas, je ne gagnerais plus ma vie ! Je ne peux faire plus pour vous, si ce n'est me jeter à vos pieds. Mais je crains malheureusement que ce ne soit pas à la hauteur de vos espérances.

Mémère n'en peut mais ! Un mot supplémentaire de ce

flatteur de Tahuret et elle n'est plus étanche. On ne l'avait plus draguée de la sorte depuis au moins quarante piges.

L'excellence de la performance me pousse à l'applaudir. Le regard que me jette alors Raoul ne laisse aucun doute sur ses intentions présentes. S'il était armé, il trouerait la peau d'un flic. La cliente semble gênée par mon esclandre. Elle s'éclipse, non sans rassurer l'antiquaire sur son souhait de repasser conclure l'affaire, à un moment plus opportun.

J'accompagne son départ d'une révérence pleine de civilité, tout en lui tenant la porte ouverte.

— Au revoir Madame.

Raoul scandalisé par mon attitude se rebiffe :

— Vos simagrées deviennent insultantes, Lieutenant !

— Ne m'en parlez pas, je suis le désespoir de mes parents. Raoul, je dois vous confesser un truc ; mes mauvaises manières, je les ai chopées dans une banlieue mal famée du Havre de mon enfance. Désolé, mais mon éducation, comme vous avez pu le constater, je ne l'ai pas pêchée chez la baronne Enfant-de-Roth.

L'absence de Zbigniew me surprend.

— Vous avez fait piquer votre pitbull ?

Renfrogné, il me prend de haut :

— Si vous parlez de mon bras droit en ces termes, sachez qu'il est rentré d'urgence dans son pays pour affaire familiale.

Ma grimace en dit long sur le danger qui le guette.

— Quel dommage ! Il va falloir vous cacher, même pour dormir, maintenant que vous voilà sans protection.

— Le visage de mon interlocuteur vire au blanc, il envisage le pire :

— Pardon ?... Vous pensez que… ?

— Non ! Quoique…

Je lui tends avec détachement la liste des margoulins délivrée par Vigy.

— Ces noms vous disent vraisemblablement quelque chose ? L'un d'entre eux est peut-être à l'origine de vos menues emmerdes.

Il survole mon feuillet. Puis dans un geste de dédain me le rend comme s'il jetait un papier gras dans une poubelle.

— Pfut ! Cette liste émane du BAROUD. On ne peut lui prêter aucun crédit, c'est de la diffamation pure. Accuser sans preuve, ce sont des méthodes qui ont cours dans les régimes totalitaires.

Heureusement, nous vivons dans une démocratie et des lois protègent les honnêtes gens.

— Mes poings se crispent, je lutte pour retenir un pain qui chauffe dans mes pognes. Je prends un air dégagé.

— Mais qui vous dit que j'accuse qui que ce soit, de quoi que ce soit ?

— Avant qu'il n'avance ses pions, je pousse mon avantage :

— Ces gugusses ne vous sont donc pas totalement inconnus.

— Je lui fiche sous le tarin, sans qu'il ait le temps de dire ouf, un papelard sur lequel j'ai inscrit en lettres rouges : « Gérard Lorgères ».

— Et celui-ci, ça vous évoque quoi ?

Bingo, en biglant ça, Tahuret a carrément des vapeurs. Il éprouve même l'impérieux besoin de toussoter. Il amorce une pirouette.

— Attention Lieutenant, vous ne savez pas où vous mettez les pieds ! Ce type-là, c'est l'homme fort du département, mais également de la scène politique nationale. Votre curiosité pourrait sonner le glas de votre carrière.

— Sans blague ! C'est donc aussi l'une de vos innombrables connaissances.

— Il finasse :

— Qui n'a pas entendu parler de Lorgères ?

— Ben moi ! Avant qu'on ne m'en cause, j'ignorais même jusqu'à son existence à ce rombier. Je ne connais aucun notable du secteur. Alors, vous pensez bien mon cher Raoul que votre Lorge-quelque chose, je m'en fous comme de ma première liquette ! Le seul point qui m'intéresse, c'est de savoir s'il est bel et bien un receleur. Si c'est le cas, il risque de rencontrer de plein fouet, incessamment sous peu, un projectile de neuf millimètres. Comme vous du reste.

Raoul bitte enfin que je ne plaisante pas.

— Vous subodorez que… ?

— Ah non, je ne subodore. Je n'en suis plus là. J'en suis au stade des certitudes. Votre potentat de mes deux et vous-même encourez bien un danger mortel, c'est peut-être même une question d'heures.

Ma révélation agit sur lui comme un multiplicateur d'angoisse. Il prend l'eau de toute part :

— Et Zbigniew qui n'est plus là.

Le rôle de la police est de servir, je ne déroge pas à la règle :

— Je peux vous offrir une petite piaule sympa à Bonne-Nouvelle, si cela peut vous aider à trouver le sommeil.

— Sans façon merci !... Mais j'exige une protection policière. Si vous me la refusez, je me plaindrai à qui de droit.

— Faites donc, surtout n'omettez pas de relater les saloperies qui vous ont valu d'être menacé. Cela vous assurera à coup sûr un accueil en grande pompe.

— Je me retiens de terminer ma phrase par « dans le cul ! ». Car son cul, pour le moment, il l'a entre deux chaises, le rusé Raoul ; ça phosphore sous son abondante chevelure plus poivre que sel. Ses sourcils se transforment en accents circonflexes sous l'effet de son intense réflexion. Je jubile à contempler ce type tourneboulé, qui il y a à peine dix minutes n'en finissait pas de vouloir fourguer à prix d'or un meuble tout juste bon à cramer. Dans ce ramdam mental, entre son désir de faire son beurre et sa trouille de déguster du plomb, c'est finalement la raison qui l'emporte. Il accepte enfin de vider son sac.

— OK, je vous raconte tout sur Lorgères, en contrepartie, vous assurez ma protection.

— Je laisse tomber volontairement une céramique de Vallauris qui doit coûter bonbon pour marquer mon désaccord.

— Je ne vous l'ai peut-être pas dit, Raoul, mais je ne suis pas le genre de zigoto à qui l'on dicte une conduite. J'ai une sainte horreur du marchandage. Si vous voulez qu'on reste copains et que je garde au chaud mes gnons, faudrait voir à pas trop s'égarer sur le raidillon de la provoc.

— Je shoote rageusement dans une lampe à pétrole qui se trouve à mes pieds, elle s'en va valdinguer dans un miroir piqué, dont la valeur dégringole instantanément.

— Je crains d'avoir été maladroit. C'est les nerfs.

— Eh bien ! Calmez-vous.

— Pourquoi pas ! Mais pour cela, vous devrez me raconter de jolies histoires, celle de Lorgères ne serait pas pour me déplaire. Avec un peu de chance, ça vous vaudra peut-être même une petite fleur de ma part.

— Votre aide ?

— On verra.

— Puisque j'y suis contraint. Que désirez-vous savoir ?

— Je braque toute mon attention en prenant place sur une

chaise face à lui.

— Vous me confirmez que ne sont couchés sur ma liste que des noms de truands traficotant dans le domaine des œuvres d'art ?

— Oui.

— Cette liste est-elle exhaustive ?

— Oui.

— Va falloir vous montrer plus coopératif et généreux dans l'effort, si vous ne voulez pas vous retrouver seul face au flingueur.

— J'accompagne mon avertissement d'un vrai faux départ. Il tombe dans le panneau.

— Excusez-moi.

Je me rassois et profite de mon avantage psychologique.

— Maintenant, parlez-moi de vos rapports avec Lorgères et des liens qui l'unissaient à ses deux potes archis, avant qu'ils ne subissent d'irréparables traumas crâniens.

Tahuret est disert quand il a les pétoches. Il n'est donc pas avare de précisions lorsqu'il me relate sans sourciller les détails concernant le vol du Beuys. D'après ce que je peux entraver, au départ, le sieur Lorgères se maudissait de ne pas posséder une œuvre du maître dont il était tombé raide dingue, lors d'une visite d'un musée germanique. Tel un prince de sang, gâté pourri, il nous faisait un caca nerveux de ne pas jouir de ce dont il rêvait. Il s'en ouvrit à son obligé Thiviers, qui, servile, se mit en tête de dénicher l'oiseau susceptible de satisfaire cette envie. C'est à Kasperski, dont il connaissait les penchants pour les choses de l'art et ses facultés à débusquer l'introuvable, qu'il fit appel. C'est là qu'intervient Tahuret, il se trouvait déjà en cheville avec l'archi véreux. Il lui fallut peu de temps pour débaucher une bande de petites frappes sans scrupule, prête à tout pour une poignée de biftons. Ils dérobèrent le Beuys dans des circonstances assez rocambolesques. Puis le tableau se retrouva rapidement entre les mains de ce Cauchois pur sucre. Il le céda, séance tenante, moyennant un bon prix, aux deux archis qui s'empressèrent de l'offrir à Lorgères avec moult courbettes. Pas ingrat, ce dernier les remercia dans les mois qui suivirent en appuyant fortement leurs projets merdiques, à l'occasion de concours lancés pour préserver soi-disant les finances publiques et la beauté des formes. « C'est pas beau, tout ça ! » Ce qu'ils

n'avaient pas envisagé, ces margoulins, c'est que le conservateur du musée ayant la probité chevillée au corps serait assez affecté par ce vol pour mettre fin à ses jours et tourmenter leurs petites consciences.

— C'est la seule tache dans mon long parcours de commerçant d'art, me jure la main sur le cœur, ce grand sensible de Raoul.

— Juste pour cette remarque, vous mériteriez une torgnole. C'est comme qui dirait votre pourcentage de perte autorisée.

Il se ravise :

— Mille excuses !

— Dans ce cas, comme convenu je vous accorde une assistance policière, et cela, sans tarder puisqu'elle prend effet dès maintenant.

— Il se frotte les mains, je tiédis son soulagement :

— Cela engendre une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne : je vous invite à roupiller avec moi dans une chambre d'hôtel, la mauvaise : je ronfle !

— Je peux avertir ma femme ?

— Faites donc mon vieux. Vous pouvez même la rassurer sur mes intentions, car vous n'êtes pas mon genre !

— Le temps pour Tahuret de prévenir bobonne qu'elle n'ira certainement pas au bonheur ce soir et de constater que les événements s'emballent, nous voilà sur route.

— Attache ta ceinture Raoul ! Tu seras plus en sécurité. Direction une cambuse du centre-ville.

— En chemin, je confesse à mon compagnon de chambrée :

— Encore une chose, Raoul, demain je serai obligé d'établir un PV de notre entretien et je pense qu'il sera temps pour moi de mettre au parfum ma hiérarchie de tes manigances répréhensibles au plan pénal. Je te promets de tenter l'impossible pour t'éviter le gnouf.

— Merci.

Me voilà presque copain avec le complice des pillards. Avant d'éteindre la loupiotte qui désole le plafond de la piaule, c'est l'heure de l'amer constat : j'étais ce matin dans les bras de ma bien-aimée et je me retrouve au pieu avec un délinquant qui pétoche à mort.

— Vous avez bien fermé la porte à clef ?

— T'inquiète !

20. Étude de synthèse

— Et c'est seulement aujourd'hui que vous m'affranchissez Lejeune ! Vous êtes inconscient ou quoi ?

Chassevent est fumasse. Ses joues couperosées virent au violacé. Chez lui, c'est le signe évident d'une très grande contrariété. Je viens de tout lui déballer, jusqu'aux moindres détails. Tout y est passé : mes pressions sur Thiviers pour découvrir le trafic d'art, mon stratagème pour duper Tahuret, la révélation de l'existence du BAROUD lors de mon voyage en Pologne, mes investigations auprès de Vigy pour connaître l'histoire de Schuster et enfin la découverte de l'implication du notable Lorgères. C'est cette dernière nouvelle qui le turlupine le plus, de toute évidence.

Ulcéré de mon comportement, il me cuisine :

— Comment avez-vous pu me faire ça à moi ? Merde !... C'est du grand guignol ! Ça vous amuse de jouer au cow-boy, et jusque chez les Polacks encore, on croit rêver ! Vous auriez au moins pu me demander les autorisations.

Il fume littéralement. Je n'en mène pas large, je défends tant bien que mal mon bout de gras :

— Je sais patron, mais j'ai pensé bien agir en vous apportant toute l'affaire sur un plateau. Et les aveux de Tahuret, c'est du béton.

Il en revient au sujet qui le perturbe :

— L'emmerdant, voyez-vous, c'est qu'on a démantelé un réseau de trafiquants d'objets d'art, sans avoir atteint notre objectif premier qui, ne l'oublions pas, était de coffrer le tueur d'architectes. D'autant que ce dernier, d'après votre flair, serait sur le point de s'en prendre à un gros poisson de la politique régionale.

— Prêt à repartir au combat, je me lève. Pensant déjà notre entrevue terminée, je lance décidé :

— Je vais m'y atteler, Commissaire.

— Il me retient par la manche

— Non, non, non... Vous ne bougerez pas le petit doigt. Je vous dessaisis de l'affaire ! C'est notre ami Rachid qui la reprend. Vous avez commis trop d'impairs. À ce stade de l'enquête, j'ai besoin d'un pro, un homme de confiance

possédant du tact et de la psychologie. On doit faire admettre à Lorgères sans le froisser, qu'il est de son intérêt d'être protégé, bien qu'il niera avoir besoin de cette protection policière. De cela, vous n'êtes pas capable.

Je me rebiffe :

— Mais…

Il me coupe le sifflet :

— Y a pas de mais ! J'en ai rien à foutre de vos états d'âme. Prenez quelques jours de vacances, cela vous fera le plus grand bien.

Déstabilisé par ce coup fourré que je n'avais pas vu venir, mon sang ne fait qu'un tour. J'ai envie d'étriper ce fumier ! Mais il serait trop heureux de disposer de billes pour me saquer. Je simule donc mon désarroi derrière une attitude de j'm'en-foutiste.

— Non, merci. Je préfère courir après les voleurs de mob. Cela dit, n'oubliez pas Tahuret, à qui j'ai promis une certaine clémence et notre protection.

— Il met fin à notre discussion :

— Douvrin s'en chargera jusqu'à l'arrestation du meurtrier. Ce qui ne devrait plus tarder, à présent que Rachid est sur le coup. Vous pouvez disposer Lejeune !

— Je l'avais négligé, mon Justin, avec tout ce remue-ménage. Je lui dois bien une petite explication, avant de me tailler de ce repère d'ingrats.

— Salut Justin ! Je suis venu te prévenir qu'à compter de maintenant, je suis en réserve de la République pour ainsi dire. Chassevent m'a éjecté !

— Qui te remplace ?

— Rachid.

— Merde ! En plus, c'est un con.

— T'es toujours aussi perspicace. Par pure curiosité avant que je décroche, qu'as-tu glané sur les veuves Schuster et Drosay ?

— Madame Drosay est décédée, je n'ai pas trouvé de trace de sa progéniture, mais elle existe sans aucun doute ! Quant à la famille Schuster, mon contact s'en occupe.

Je lui serre chaleureusement la pogne en lui déclarant :

— T'es finalement un tout bon, lieutenant Douvrin ! Tu refileras tes tuyaux à ton nouveau chef. Allez, à plus Justin.

— C'est con, je m'entendais bien avec toi.

— Moi aussi. Mais t'inquiète pas, tu t'en remettras. De toute façon, je n'envisageais pas de monter un petit ménage avec toi… Bise mon Juju.

— En quittant la maison poulardin, un sentiment de liberté m'envahit, puis assez vite viennent les regrets et la rancœur. Je n'ai qu'un souhait, me terrer dans ma turne et m'abrutir de blues et d'alcool. Puis c'est Claire qui se substitue à mes idées noires. Cette fois, c'est irrévocable, je fous le camp avec elle dans un pays où l'on ne bute pas sur des enfoirés à chaque coin de rue. Je suis sûr que ça existe, j'exige que ça existe. La Scandinavie me conviendrait bien. Pourquoi pas la Finlande, tiens ! On pourrait casser nos tirelires, pomper nos vieux et monter un petit business genre, retour à la terre. C'est le moment ou jamais, j'ai aujourd'hui le courage d'envoyer chier tous ces nuisibles, ils ont réussi à me dégoûter de cette société et du rôle qu'elle voulait me voir jouer. Je pense même à la tournure de ma lettre de démission que je ne vais pas manquer de foutre dans la gueule de ce faux derche de Chassevent. J'essaye de joindre ma poule pour l'aviser de mes intentions. Je tombe sur son répondeur. La garce serait-elle déjà volage ? Résigné, je me dis : « Tant pis, même si c'est le cas. »

Les mains fourrées au plus profond de mes poches, j'erre sous une pluie battante dans les rues piétonnes de Rouen. Je fais des haltes pour bouquiner dans les librairies, zieuter les galeries de peinture et me soûler la gueule dans les bistrots mal fréquentés. Je choisis scrupuleusement ceux où je suis sûr de croiser de la viande beurrée, loin des salons de thé et des pubs où l'on siffle uniquement du Picton mondain. J'aspire à converser avec l'alcoolo assumé, l'écorché, avec le genre de mec qui s'amarre au comptoir à l'ouverture, car la mer est formée et qui ne se libère qu'en fin soirée par gros temps. Quelques pintes de bière plus tard, et d'envie de pisser en rapport, je veux rentrer chez moi. Le houblon ayant rogné mon intégrité physique, je rote et titube. Un reste de conscience et de raison m'amène à abandonner ma caisse sur le parking du commissariat. Je regagne mes pénates par les transports en commun.

Affalé à l'arrière de l'autobus, je vois défiler la ville derrière les vitres trempées à la manière d'un travelling de Lelouche. Ne manque plus que quelques notes de son « Chabadabada » pour me rendre complètement mélancolique. J'empile mes malheurs

par couches, et les ressasse en boucle. Je vais larguer mon job, mon amour est injoignable, il pleut comme vache qui pisse et demain j'aurai une casquette plombée. Je suis à deux doigts de pleurer sur mon sort quand, à deux banquettes de là, une vieille carne crache sa bile sur un gamin, qui a eu l'outrecuidance de ne pas lui proposer sa place assise. Toute la « bien-pensance » du bus lui tombe dessus à bras raccourcis. Ils veulent lui filer une bonne leçon à ce morveux. Dans l'état d'ébriété avancé dans lequel je me trouve, ils me font monter la rogne. Je ne peux m'empêcher de défendre l'orphelin aux dépens de la veuve.

— Si vous ne les bouclez pas vos gueules d'empeigne et ne foutez pas la paix au môme, je ne réponds plus de rien ! Merde, on ne s'entend même plus s'entendre penser dans ce bordel.

— Un silence de cathédrale suit mon intervention. Seul le chauffeur ose une objection :

— Vous pourriez au moins être poli avec les personnes âgées.

— Je ne me fais pas prier pour répliquer :

— Ta gueule toi ! D'abord, ouvre la lourde au plus vite avant que je fasse une connerie.

— Il s'exécute. Je ne peux m'empêcher d'adresser avant de descendre, à l'égard de tous ces donneurs de leçons, un bras d'honneur vindicatif et de leur balancer l'insulte suprême :

— Français moyens, va !

— Mon coup d'éclat me vaut cinq bornes à pinces, sous une pluie battante et un début de dégrisement.

— Arrivé chez moi, je m'enferme à double tour. J'ai envie de pâtes, d'une bouteille de pinard et d'un bon CD. Dans un état second, je mange les unes, écluse l'autre et chiale sur les miaulements de l'harmonica de Sonny Boy Williamson.

Fin bourré et nauséeux, je suis étendu tout habillé sur mon pageot. Je hurle sur ma solitude, tel un clébard sentant la mort toute proche. Claire ne viendra plus ce soir. Je m'endors en maudissant mon triste sort et en pensant au troupeau de bisons qui va dévaler mon crâne, demain au réveil.

21. Appel d'offres

La tête calée dans ma main gauche, je touille machinalement mon petit noir de l'autre. C'est à peine si je peux entrevoir les bulles de mon aspirine se tirer la bourre pour remonter à la surface. J'ai pas faim, j'ai envie de rendre tripes et boyaux, ma calebasse est dans un étau et je ne trouve même plus mon testicule droit qui me démange.

La radio me sert un débat chaud bouillant sur la situation financière de notre pays qui serait en piteux état ; un peu comme moi ce matin. Il met aux prises un garant de l'orthodoxie capitaliste, qui tente de me convaincre du bien-fondé de sa solution pour sortir du marasme économique, et un prof d'économie iconoclaste nettement plus poilant. L'autre donneur de leçon préconise de laisser les investisseurs se goinfrer un max, afin que les traîne-savates de salariés récoltent les miettes du festin. Il n'oublie pas dans sa quête effrénée de libéralisme de taper en vrac sur les chômeurs, les assujettis sociaux, les vieux, les malades et forcément les fonctionnaires qui ne sont à ses yeux que des feignasses improductives et privilégiées.

Ses conneries ont du bon, ça me sort la tête du sac.

— Et toi ducon, combien t'en produis de richesse en causant dans le poste.

Le joyeux théoricien d'une solution alternative lui met son nez dans sa merde, en lui rappelant que ce sont les pouilleux d'ouvriers qui font reluire les bourses en or des boursicoteurs et que c'est logique, et surtout juste, qu'ils réclament leur part du gâteau. C'est schématiquement ce que je retiens de ce face-à-face dans l'état de délabrement dans lequel je me trouve. Ce dont je suis sûr en revanche, c'est que si j'étais le patron de Radio France, je lui refilerais seulement le SMIC pour rémunération au prétentieux adepte de la libre entreprise. Car comme il le prône, je tiendrais uniquement compte de sa compétitivité. Et il serait encore trop payé avec ça. Si ça se trouve, je délocaliserais même sa chronique.

Abasourdi par le monde idéal proposé par ce porte-voix du patronat exploiteur, je suis sur le point de me recoucher, quand la sonnerie de mon portable me fait sursauter. J'hésite à répondre, car le cadran lumineux m'indique que c'est

Chassevent qui se trouve à l'autre bout. Pas rancunier pour un rond, je consens à lui jacter.

— Oui.

— Chassevent à l'appareil.

— Je sais.— Rappliquez d'urgence au commissariat, Lejeune. C'est un ordre !

Il me raccroche au nez, ce mal embouché. J'enrage :

— Il se prend pour qui ce bourrin ?…

Impétueux, je retourne suivre l'actu à l'horizontale et me délecter de ma flemme. Je n'ai plus honte de faignanter, je parviens même à me rendormir, moi qui déteste d'ordinaire la grasse matinée. En croyant me sanctionner, Chassevent m'a paradoxalement rendu un fichu service. Il m'a donné la force de franchir encore plus vite le Rubicon. Je compte à présent réorienter ma vie, je vais m'offrir un trésor : le temps de vivre.

Le téléphone retentit de nouveau, c'est encore l'autre fléau. Il me saute à l'oreille :

— On peut savoir ce que vous foutez ? Vous vous moquez de moi ou merde ?

— Je suis au lit ! Je m'accorde une petite respiration après des années de dur labeur, mal appréciées de mes supérieurs.

— Changez de ton avec moi, mon bonhomme, ou il pourrait vous en cuire !

— Je le chambre gentiment.

— Vous repensez sans doute à ce fameux conseil de discipline, dont vous me menacez régulièrement ? Sachez que vous n'aurez pas à le saisir, puisque de mon plein gré, je quitte la police.

Il abandonne, probablement écumant de rage. Quant à moi, je retourne avec délectation me blottir dans les bras de Morphée. Et c'est vachement bon ! Je plane dans un rêve érotique, prêt à saillir une houri, lorsque je suis inopportunément sorti de mon somme par un tambourinage inamical à ma porte. Une voix hurle : « Ouvrez, police ! »

Je me lève, bien décidé à calmer ces excités. En passant devant le miroir, je constate que je suis en calbar et qu'une grosseur suggestive due à mon songe le remplit avantageusement. Narcissiquement je me jette des fleurs, le temps pour coquette de réintégrer sa coquille.

« C'est pourtant vrai que t'es encore pas mal pour ton âge,

mon Bertrand !… Surtout quand tu rentres le bide. »

J'obtempère enfin aux injonctions des forces de l'ordre en entrebâillant ma lourde.

— C'est pourquoi ? fais-je naïvement.

En réponse, le pied rageur du lieutenant Gamache propulse le battant dans mon pif. « Oh de Dieu ! » La douleur me tire des larmes. L'homme de Cro-Magnon bodybuildé qui l'accompagne me colle une beigne, digne d'un direct de Tyson, en guise de présentation.

— Tu pourrais répondre quand le chef te sonne, gueule ce primate apprivoisé.

— Hein ?

Rebaffe, suivie d'un coup de pompe dans les noix.

— Merde, ça devient une habitude ! Je vais finir eunuque avec vos conneries !

Gamache reprend la main, pendant que son fouille-merde met à sac mon appartement.

— Tu t'habilles et tu nous suis gentiment.

Je demanderais bien la raison de ce traitement de faveur, mais il y a de grandes chances qu'en retour je ne reçoive qu'une nouvelle dérouillée. Je me sape donc en silence et d'autant plus vite que je suis maintenant parfaitement réveillé. Je n'irais pas jusqu'à prétendre que j'apprécierais ce régime câlin tous les matins, mais je dois lui reconnaître une certaine efficacité dans le domaine de la remise à l'équerre.

Sûr que la mère Balmont, croisée dans l'escalier, ne se gênera pas pour en faire des gorges chaudes. C'est pas tous les jours qu'elle assiste à ce genre d'attraction. Le regard dont elle me gratifie en dit long sur le mépris qu'elle me porte, à présent que je suis un repris de justice. Pourtant, je la salue poliment, je me range même afin qu'elle puisse hisser son énorme culasse dans l'escalier exigu. Rien à foutre, elle a toujours considéré que j'avais une tête patibulaire. Pour elle, un malotru reste un malotru ! Le fait que je sois menotté et encadré par deux flics conforte son jugement. Depuis des années, elle est persuadée que le type du troisième, avec ses mauvaises manières et ses refus systématiques de signer les pétitions pour faire expulser le Sénégalais du deuxième, n'était qu'un anarchiste planqué dans la police. Sitôt qu'on m'aura embarqué, elle ne manquera pas d'aller faire un brin de causette à sa voisine de palier pour lui

relater l'arrestation spectaculaire à laquelle elle vient d'assister.

Au commissariat, les joyeux drilles m'attachent au radiateur de mon bureau, puis se tirent sans moufeter. Gamache, chez qui la délicatesse est une seconde nature, ne peut s'empêcher de me balancer une remarque désobligeante en s'adressant à son collègue de sale boulot :

— Allons-nous laver les pognes Jacky, l'odeur de merde, c'est persistant.

— Une vingtaine de minutes plus tard, Chassevent se pointe drapé de son costume de comédien.

— Mon pauvre Lejeune, je suis désolé de cette bavure. Gamache vient de me prévenir de la tournure des événements. Je trouve son initiative pour vous convaincre de nous rejoindre, malheureuse. Croyez-moi sur parole, je l'ai vertement tancé !

— Puis il ajoute à son *show* une série d'excuses toutes plus minables les unes que les autres. Incrédule devant sa mise en scène, je les accepte néanmoins :

— Ça gaze, Commissaire ! Dites-moi plutôt ce qui m'a valu cette intervention mignarde.

— Il tournicote autour de mon bureau et du pot par la même occasion.

— Je crains d'avoir été un peu vite en besogne hier, en vous ôtant l'enquête.

— Cabotin qu'il est, il en rajoute des caisses :

— Vous savez ce que c'est, le Parquet nous met une pression qui nous entraîne quelquefois à commettre des bévues. J'admets humblement que je ne suis pas très fier de celle-ci ! J'ai rarement vu Chassevent baisser aussi ostensiblement son froc devant un subalterne. Il doit se trouver cruellement dans la béchamel pour agir de la sorte.

Je profite de sa bonté passagère :

— Auriez-vous l'amabilité de me détacher !

— Où avais-je la tête ? Bien évidemment.

— Une fois n'est pas coutume, je tire même sur la corde :

— J'aimerais également avant que vous ne vous épanchiez sur vos vilaines misères, pouvoir m'enfiler un café noir et un Aspro !

— Le jus, je vous l'offre !

— Encore, mais vous allez finir sur la paille !

— Je n'ai nullement l'intention de lui filer un coup de main.

Je ne me précipite donc pas pour entendre les raisons de son retournement de veste. Il y viendra naturellement tout seul.

Pendant que je sirote mon café, forcément il y vient.

— Bertrand, je n'irai pas par quatre chemins, j'ai besoin de vous !

J'ai repris du poil de la bête, je l'envoie chier :

— Allez-vous faire foutre Commissaire ! Je ne sais dans quelle ratatouille vous vous êtes collé, pour pleurnicher ainsi et quémander mon aide, mais ma réponse est claire et nette : démerdez-vous !... Mon courrier de démission est déjà prêt.

En même temps que son visage vire au joli camaïeu de teintes violines, il change de stratégie.

— Je vous conseille d'éviter ce ton avec moi, espèce de petit trou du cul ! J'ai un peu cuisiné votre ami Tahuret et il m'a affranchi sur toutes les libertés que vous avez prises avec la procédure. Cela vous vaudra assurément des déboires avec les bœufs-carottes, mais que dire de ce qui vous pend au nez, suite à la découverte chez vous lors de la visite du lieutenant Gamache de deux œuvres d'art dérobées.

Je ne peux m'empêcher de saluer l'habileté de cette crevure de première. Il m'a baisé comme un bleu.

— Je jette l'éponge Commissaire, je l'admets, vous êtes le plus fort ! Nous ne tirons décidément pas dans la même catégorie de saloperie. Mais sachez que si je ne me déballonne… et puis merde !

Ma soumission le détend, il me demande même de lui céder mon siège. Il s'installe tel un Nabab qui a besoin de son petit confort pour papoter, mais ce qu'il veut me dire bloque au niveau de son gosier. Il prend sa respiration et se jette :

— J'ai une prise d'otage sur les bras.

— En quoi ça me concerne ?

— Lejeune, si vous m'interrompez toutes les trente secondes, nous n'y arriverons pas.

Certain que cette fois-ci je vais la mettre en veilleuse, il se lance dans un filandreux boniment.

— Je disais donc, j'ai un kidnapping sur les bras. La victime n'est autre que Lorgères. Il est séquestré depuis hier au soir, dans sa mairie d'Aumécourt-en-Caux. Alors qu'il y tenait une permanence, un homme, portant treillis et cagoule y a fait irruption, une arme à la main. Il détenait, selon plusieurs

témoins, deux grenades offensives. Il a ensuite prié tout le monde de déguerpir, pour rester seul avec le maire.

Je lève un doigt farouche.

— Je ne vois toujours pas en quoi ça me concerne.

— Cessez de jouer au plus con Lejeune, j'y viens.

Il continue :

— Une fois l'alerte donnée, le secteur a été bouclé. Le GIGN est arrivé sur les lieux deux heures plus tard.

— Je bougonne :

— Manquait plus que la cavalerie !

Imperturbable Chassevent repart dans une description minutieuse de la situation.

— Une ligne téléphonique directe a été mise à la disposition du ravisseur, en vain. La nuit n'a été qu'attente et mise au point de plans d'action.

— Ce qui explique votre petite mine.

Il ne relève pas l'ironie. Rien ne peut plus brider son galop oratoire.

— Ce matin à sept heures, Lorgères sous la contrainte a renoué le contact. Il nous informait que la première exigence du preneur d'otage était de vous avoir comme unique interlocuteur. J'en suis tombé littéralement sur le cul. Voilà pourquoi vous êtes là, Bertrand.

L'épilogue de son exposé me laisse songeur. J'échafaude à la louche et à toute blinde un max de scénarios pour aboutir au plus plausible. J'en fais part à mon grand manitou :

— Ce barnum a probablement un rapport avec le trafic d'œuvres d'art sur lequel j'enquêtais. Le cagoulé a eu vent de mes trouvailles, voilà pourquoi il veut traiter exclusivement avec moi.

Soudain un flash me transperce le cerveau, un frisson me parcourt le dos.

— Il se pourrait que le loustic qui tient un flingue sur la tempe de Lorgères soit le coriace qui a appuyé par deux fois sur la détente pour dessouder les deux archis.

— Chassevent opine, bouche bée, puis m'interroge anxieux :

— Que comptez-vous faire ?

— Moi rien ! Je vous rappelle que l'on m'a amené ici de force, que vous m'avez retiré l'affaire et pour finir que je suis sur le point de partir avec celle que j'aime dans un pays où l'hiver

dure huit mois.

— Et moi, je vous préviens pour la dernière fois que j'ai sous le coude un rapport, avec pièces à conviction, prouvant votre complicité dans un trafic d'art international.

— Il se frotte les mains, puis sournoisement me glisse :

— Alors, on fait donnant-donnant. Vous m'aidez à sortir Lorgères sain et sauf de sa mairie, en échange, je n'ai jamais vu ces deux dessins, qui soit dit en passant sont vraiment moches.

— L'inculture de Chassevent me désespère. Mais l'heure n'est pas à l'empoignade esthétique. Comment d'ailleurs expliquer à un mec persuadé que l'impressionnisme est le summum indépassable de l'art pictural que ce qu'il a eu entre les mains sont deux chefs-d'œuvre de l'art moderne.

Bien obligé, j'accepte finalement son marché.

22. Mission complémentaire

Monsieur le maire d'Aumécourt-en-Caux a probablement rêvé que le centre-ville de sa commune devienne une image d'Épinal de la riante campagne normande. Loupé ! C'est en fait l'exemple type de la ruralité maltraitée. Des maisonnettes pseudo-authentiques rafistolées et noircies par les gros culs des forçats de la route qui frôlent leurs fenêtres dégueulantes de géraniums, bordent un cordon de bitume infranchissable, fendant le bourg en deux. Face à l'église, une ancienne maison de maître réhabilitée tient lieu de mairie. Elle se trouve en retrait de la Nationale, ce qui a permis au premier magistrat de la ville d'aménager cet espace à sa façon. Il a détourné de leur fonction initiale quelques tronçons de canalisation en béton pour planter de chétives pensées et autres végétaux souffreteux. C'est probablement la contribution à un monde plus beau d'un homme de goût !

Quand nous débarquons Chassevent et moi, c'est l'ébullition. Les forces de l'ordre sont déployées. Il y a du bleu partout, mais le tableau reste champêtre, car j'aperçois au loin de fringantes Normandes aux mamelles rebondies paissant dans leur pré indifférentes à l'agitation qui secoue le pays. Leurs maîtres, eux, tapis derrière leur châssis à petits bois n'en perdent pas une miette.

Le commandant Nausselle costumé façon Dark Vador nous accueille ; il est de fâcheuse humeur autant que primesautier.

— Ben ! alors les filles, vous avez pris le temps de vous maquiller au moins ?

— Chassevent s'excuse platement. Je ne suis pas dans le même état d'esprit que lui. Faut éviter de me contrarier le matin :

— Dites-moi Commissaire, c'est Mardi gras ou bien est-ce l'habit folklorique local ?

— Nausselle prend aussitôt la pause karatéka prêt au combat et lance un cri d'hyène en rut. Chassevent s'interpose pour calmer le jeu.

— Messieurs, je vous en prie, ne rejouons pas un mauvais remake de la guerre des polices ! Nous sommes là pour mettre fin à une prise d'otage, je vous le rappelle. Vous réglerez vos

différends, une fois votre mission accomplie.

L'adepte des arts martiaux se détend, il me lance tout de même un menaçant :

— Tu ne perds rien pour attendre.

Avant qu'il ne mette ses menaces à exécution, le commissaire le branche sur le sujet qui nous amène.

— Quelle est la situation actuellement ?

Toujours de mauvais poil, il se fend d'un bougon et minimal :

— Rien de neuf.

— Très bien ! L'un de mes hommes servira donc de médiateur, entre le ravisseur et nous-mêmes. J'en ai informé le préfet.

— Chiffonné de ne pas être le pivot de ce coup, Nausselle fait la gueule.

— Faites comme bon vous semblera. Je persiste tout de même à affirmer que nous perdons notre temps. Si on m'avait laissé intervenir, nous serions à cette heure, tous en train de siroter un café avec bobonne.

— Devant tant de délicatesse, je me montre cinglant :

— Monsieur a été dressé pour appliquer des méthodes radicales. Il part au quart de tour l'agité de la gâchette !

— Effectivement, je considère qu'avec des enfoirés de cette espèce, la seule réponse appropriée, c'est de leur rentrer dans le lard. Œil pour œil, dent pour dent ! Cela fait trois fois que cette ordure se trouve dans la ligne de mire de mes tireurs. Sans les couilles molles d'en haut, Lorgères serait libre et le terroriste truffé au plomb.

— Le manichéisme doit être une matière à fort coefficient dans la formation de gendarme.

— Vous ne connaissez même pas les motivations de ce mec et vous voulez le descendre. Forcément, dans le viseur de vos gros fusils à lunette vous ne voyez qu'un méchant qui menace à l'aide d'une arme un gentil portant costard cravate.

— Chassevent interrompt cette stérile empoignade.

— J'aimerais qu'on reprenne contact avec le preneur d'otage. Le prévenir au moins que notre médiateur se trouve sur zone ne me semblerait pas incongru.

— Lorgères décroche le téléphone à l'appel de Nausselle. Il paraît beaucoup moins loquace avec un flingot sous le pif que devant une caméra de la télé locale qui lui sert régulièrement la

soupe en lui permettant de développer à satiété ses positions sécuritaires et ultralibérales. Dans la situation où il se trouve, ses idéaux empruntés à la loi de la jungle, qui voudraient que celle du plus fort soit toujours la meilleure, lui semblent un poil archaïques. On l'entend même implorer dans le combiné :

— Pour l'amour de Dieu, sauvez-moi ! Je ne veux pas mourir, appelez mon banquier, qu'il prépare la rançon. Je désire revoir ma famille.

— Puis il nous sort l'argument choc et brandit en parole sa cocarde tricolore.

— Mes administrés ont besoin de moi ! Par pitié, ne laissez pas périr la démocratie.

Ensuite nous parvient un bruit sourd, et plus rien. Puis de nouveau un gémissement :

— Aïeeee euh !

Résultat probable d'une bonne baffe pour apprendre à fermer son clapet à cet orateur de mes deux quand on ne lui a pas demandé de l'ouvrir. Nausselle s'inquiète :

— Ça va, Monsieur le Maire ?

L'autre au bout du fil étouffe un sanglot, renifle un bon coup et malgré son amour-propre malmené, poursuit :

— Mon… enfin la personne face à moi, a inscrit sur son ardoise magique, je cite : « Si Lejeune n'a pas noué contact avec moi avant midi, Lorgères sera exécuté. »

— Chassevent arrache le téléphone des mains de Nausselle.

— Justement, Lejeune est ici présent. Passez-moi le ravisseur.

— Le laps de temps nécessaire à la rédaction de la réponse nous paraît interminable. Enfin, Lorgères se manifeste :

— Il vous fait répondre : « qu'il ne parle pas aux larbins ».

— Outré, Chassevent me refile le combiné et se tourne pour se plaindre à Nausselle.

— Je suis son supérieur hiérarchique tout de même ! On pourrait montrer un peu de considération pour ma fonction.

Bleu bitte en la matière, le cœur battant et la bouche rendue sèche par la peur de gaffer, je m'efforce de garder une once de sang-froid en prenant le combiné.

— Lejeune à l'appareil, en quoi puis-je vous être utile.

— L'autre manche répond dédaigneux :

— Ben en me libérant, crétin !

— Désolé, mais la personne qui vous retient est la seule à

pouvoir en décider.

— Mécaniquement, Lorgères, rompu à rudoyer ses subalternes, s'emporte de ne pouvoir déchiffrer les ordres du ravisseur griffonnés sur sa fameuse ardoise magique.

— Appliquez-vous, merde ! Si vous voulez que je retransmette correctement vos élucubrations.

— Cette remarque lui vaut de déguster une nouvelle mornifle. Je m'en réjouis ouvertement :

— Celle-ci, vous ne l'avez pas volée ! Un conseil, si vous souhaitez ne plus morfler, il serait peut-être judicieux de ne l'ouvrir qu'à bon escient.

— Moins con qu'il ne semble, il pige où se trouve son intérêt.

— Mon ravisseur vous informe qu'avant tout début de négociation, il exige la présence de la presse.

Le menton interrogateur, je sollicite l'avis de mes supérieurs. Les gueules qu'ils me tirent en disent long sur leur scepticisme ; après un rapide conciliabule, ils acceptent. En parfait relais de leurs pensées, je passe l'info :

— OK ! C'est entendu, nous alertons les médias.

Autre chose ?

Lorgères reprend du poil de la bête :

— N'oubliez pas TF1.

Il raccroche. C'est étrange, je me farcis ce gland depuis une dizaine de minutes et il m'est déjà antipathique.

Les émotions, ça creuse. En attendant, Chassevent se charge de nous le rappeler en nous proposant d'aller nous restaurer au routier du coin qu'il avait repéré en débarquant dans ce trou. Le commandant Nausselle qui ne badine pas avec le règlement refuse d'en être. Moi, vu les circonstances, un sandwich me comblera largement. Le commissaire s'en offusque, et bien que dépité par le refus des rabat-joie, ne se laisse pas abattre.

— Puisque c'est ainsi, je goûterai seul la cuisine traditionnelle de notre belle région.

Nous nous séparons. Le gendarme part rejoindre ses troupes, Chassevent fonce se rincer la dalle et moi je prends la queue chez le boulanger afin d'y dénicher mon casse-croûte et mon éclair au chocolat. Je fais même péter le Perrier.

Le téléphone nous sort de notre somnolence digestive. C'est Chassevent qui a le plus de mal à émerger. Normal ! Après le repas gargantuesque qu'il s'est tapé, ses réflexes sont

endommagés. Ceux de Nausselle s'avèrent en revanche dangereusement en éveil. La sonnerie le surprend et en une fraction de seconde, il porte la main à son calibre. C'est un miracle qu'il n'ait pas défouraillé et arrosé à vue.

C'est Lorgères qui rejoue le porte-voix de son maître :

— Monsieur « Fluxus », c'est ainsi que mon ravisseur désire que nous le nommions désormais, vous fait part de sa satisfaction de voir la presse couvrir enfin l'évènement.

Les équipes télé n'ayant pas lésiné pour signaler leur présence, il a de quoi ronronner d'aise. On ne compte plus les cars régie et les bagnoles décorées au sigle de leur canard, de leur radio ou de leur chaîne. Il y a également quelques représentants de téloches étrangères venues s'égarer dans ce trou du cul du monde.

C'est encore bibi qui se coltine le sale boulot sous le regard pantois du gratin de la police et de la gendarmerie réunies.

— Vous nous en voyez ravis ! Peut-on envisager de parler maintenant de tractations ou de revendications, voire même plus, de libération ?

Mes interlocuteurs calment mes ardeurs. D'autant que détente ne signifie pas relâchement ! Dixit « Fluxus ».

Je viens de percuter brutalement que ce pseudo n'est autre qu'une allusion à Beuys. Vigy durant notre repas commun m'avait effectivement affranchi sur le fait que Beuys était un des fondateurs du mouvement artistique qui porte ce nom. C'est une évidence, si le preneur d'otage balance cette insinuation, c'est pour me notifier quelque chose. Je n'arrive toutefois pas encore à déchiffrer quoi. Avec un brin d'optimisme béat, je me mets à rêver que ce rapt soit seulement l'acte d'un nostalgique du « Happening », un kidnapping artistique en quelque sorte. Ça aurait de la gueule… Non, ça serait trop beau ! L'époque n'est plus à l'agitation révolutionnaire. La voix de crécelle de Lorgères me ramène à la réalité du moment nettement plus moche.

— « Fluxus » souhaiterait que vous communiquiez un message écrit à tous les organes de presse ici présents.

Je questionne les deux cerveaux en faction face à moi.

— Pas question ! reprennent en cœur les duettistes du maintien de l'ordre.

Le commissaire met un point d'honneur à accompagner son refus d'un renvoi sonore dont il garde jalousement le secret :

— Je rejette avec force cette requête.

Dans la seconde qui suit, j'entends Lorgères hurler tel un goret qu'on s'apprête à égorger :

— Nooon, pas ça !

Puis il brame et supplie :

— Au secours, appelez le ministre de l'Intérieur, c'est un ami ! Je vous en conjure, acceptez sa revendication, il tient le canon de son revolver sur ma tempe, il va appuyer sur la détente.

Devant l'urgence de la situation, j'endosse, contraint et forcé malgré les réticences des duettistes, le rôle de facteur exigé par « Fluxus ».

— OK ! Je remettrai personnellement cette missive à toutes les rédactions qui ont cru bon de se déplacer. Je m'y engage, parole d'homme.

— Chassevent et Nausselle restent là comme deux ronds de flan. J'ai eu la trouille, mon palpitant n'est pas habitué à pareilles sollicitations. Le souffle court, j'interroge Lorgères :

— On procède comment ?

— « Fluxus » propose que vous veniez chercher ce pli.

— J'en avise mes chefs et je vous tiens au courant.

— Mon initiative me vaut une réprobation unanime. J'ai droit à tous les noms d'oiseaux. Les deux tordus unissent leurs efforts pour me tomber dessus à bras raccourcis. Ils parlent de gaffe, de faute professionnelle même. Ils me font comprendre à leur manière que je suis un incompétent doublé d'un inconscient. Nausselle n'est pas le moins virulent dans l'invective. Il ne donne pas cher de ma peau.

— Vous n'obtiendrez jamais l'aval du cabinet du ministre. Ils refuseront de cautionner la parution d'une revendication terroriste. Vous êtes administrativement mort, Lejeune.

— Je m'en tape ! Et pour tout dire, de leur autorisation itou. Je le ferai quoiqu'il m'en coûte.

Chassevent paternaliste me met en garde :

— Réfléchissez, Bertrand. Entrer dans cette mairie requiert une certaine dose de courage ou d'inconscience.

— Puis finalement, il entrevoit tous les bénéfices qu'il pourrait en tirer.

— D'un autre côté, si vous lui proposiez de vous échanger, vous, contre Lorgères, ce pourrait être un coup gagnant.

— Je réagis en désignant le commandant d'un mouvement de

tête rageur.

— Puis, j'imagine qu'une fois que je serais à la place de Lorgères, Robocop aurait beaucoup moins de scrupules à mitrailler la bâtisse.

— N'empêche, l'idée suit son chemin sous leurs crânes d'œufs. Chassevent rompt le silence pesant :

— D'accord ! Prévenez « Fluxus » que vos supérieurs vous donnent le feu vert.

— Les modalités sont simples. Je dois porter uniquement mon calecif pour rentrer dans le bâtiment. Oubliant toute pudeur, je m'exécute. Je commence un strip-tease sur la place publique sous le regard hilare d'une foule composée en grande partie de flics et de journaleux. Une majorité de nanas constitue les rangs des pousse-crayons. Les plus rigolotes et paillardes d'entre elles n'hésitent pas à me chambrer copieusement en reprenant en cœur, sur un air connu :

« Vas-y poulet montre nous tes fesses.

Vas-y poulet montre nous ton cul. »

Le crachin ambiant me flanque la chair de poule. Mon membre viril, sous la pression des rieuses et des aléas climatiques, s'est recroquevillé. La mise en action de la sirène de la protection civile est le signal qui me permet de m'introduire dans la mairie. On fait plus discret, pour lancer des invitations, mais c'est le moyen le plus rassurant qu'a trouvé « Fluxus » pour m'autoriser à le rejoindre sans mettre le nez à la fenêtre, et risquer du même coup une balle perdue.

Je me dirige vers le perron de cette immonde bâtisse datant du XIXe siècle. La période la moins riche dans l'histoire de l'architecture, si j'en crois Vigy, mon nouveau maître à penser.

J'y suis, j'en bave pour pousser l'impressionnante lourde de la maison commune, j'entre. Je ne m'attarde pas au rez-de-chaussée. Le bureau du secrétaire de mairie et la salle des mariages sont désertés. Je gravis prudemment l'escalier en bois, qui grince comme dans un film de série B. Je débarque enfin sur le palier me conduisant au bureau du maire. Je suis reçu les bras ouverts, par le comité d'accueil composé de l'unique « Fluxus » qui me salue son joujou à la main. Ses vêtements sont amples, sa stature est loin d'être impressionnante, je peux entrevoir derrière lui, la lourde n'étant pas fermée, l'otage ligoté sur sa chaise, un bâillon sur sa grande gueule et un bandeau sur les

yeux.

J'amorce une détente d'atmosphère maladroite à la vue de l'élu en fâcheuse posture :

— Monsieur est sans doute un adepte du sadomasochisme ?

« Fluxus » n'a pas le cœur à rire. Il referme la porte et m'invite à le suivre dans la pièce voisine. Il me désigne un siège, je le remercie et lui précise que la station debout me convient. Il ôte alors son passe-montagne.

— Oh putain ! Ah l'horreur !

Si je dis que la terre entière s'écrase sur ma calbombe, je suis encore en dessous de la vérité. C'est plutôt tout l'univers qui passe cul par-dessus tête, le mien de cul, la mienne de tête. Je titube, c'est un séisme de magnitude neuf sur l'échelle de Richter, le sol se dérobe, le plafond se rapproche. J'implore tous les saints du ciel : « faites que ce soit un cauchemar, faites que je me réveille à présent, ça va trop loin ces conneries. » J'appelle ma mère, je hurle à l'aide. « Au secours ! »

— Tu pourrais être poli ! riposte Claire devant mon numéro, avec une froideur déconcertante.

Je vais m'affaler, je le sens. Mes jambes refusent de me supporter plus longtemps, elles flageolent sous les tonnes de questions qui envahissent mon crâne. Un voile me masque les yeux, ma pompe à résiné s'emballe, mes tympans tambourinent. Dans un réflexe, je demande la permission :

— Je peux poser mon cul ?

Un fauteuil me tend les bras, je m'y vautre avant que la moquette couleur « dégueulis » de vin ne me réceptionne. Je cale mes jambes sur un accoudoir afin d'envoyer un max de sang dans la partie haute de mon corps pour permettre l'irrigation de mon cerveau malmené. Je ne parviens plus à réfléchir, j'ai disjoncté. Je ferme les yeux quelques instants en vue de me reconnecter à l'humanité qui m'entoure. Je m'avise que dans cette position, ma couille gauche s'est subrepticement caletée de mon caleçon.

— Range ton attirail, me conseille Claire pleine d'une effroyable assurance.

Tel un boxeur *knock-out,* je mets de longues minutes à recouvrer ma jugeote, en tout cas suffisamment pour tenter d'entraver quelque chose.

— Les deux archis, c'est toi ?

— D’une inclinaison de tête, elle me répond par l’affirmative.

Je ne peux contrôler quelques larmes. J’ai tellement mal à cet instant que je comprends enfin pourquoi des gens malheureux affirment qu’il est des jours où la mort doit être plus douce que la vie. Je prie même pour qu’à la seconde, l’autre facho de Nausselle balance une roquette dans cette baraque de merde afin que tout ce binz à la con s’arrête. Dans un court moment de lucidité, je me ravise, avant de trépasser, je veux comprendre. Je suis flic après tout.

— Et pourquoi tout ce bordel ?

— Tu sais évidemment qui était Paul Schuster ? Je suis sa fille. La fille de Paul Schuster et d’Odile Drosay.

J’entrave que dalle. Sûrement le contrecoup du choc émotionnel.

— Mais ton nom ?

— C’est celui de mes parents adoptifs. J’ai été placée dans une famille d’accueil à la mort de ma mère. Ils aimaient les enfants, souffraient de ne pas en avoir, alors ils m’ont adoptée.

Une faible lueur éclaire ma lanterne.

— Ne me dis pas que c’est pour venger ton paternel que tu as commis ces crimes ?

— Si ! Et au nom de ma mère aussi. Une dépression suite au suicide de son grand amour l’a irrémédiablement anéantie. Cela semble puéril par les temps qui courent, mais c’est d’avoir trop aimé qu’elle a succombé.

— Le souvenir de ses vieux lui redonne un peu d’humanité, des larmes coulent sur ses joues. Dans un mouvement d’attendrissement, je veux la serrer dans mes bras, oubliant mon aspect ridicule de keuf quasiment à poil. Dans une rebuffade, elle me colle l’acier froid de son pétard sur le bide.

— Ne t’approche pas, ne t’approche plus jamais de moi.

— Je remonte mon calbut et prends la posture du brimé.

— À quoi ça rime tout ça ! Tu ne vas tout de même pas descendre tous les enfoirés responsables de tes souffrances passées. Je suis trop amoureux de toi pour t’autoriser à déconner.

— C’est trop tard !

Elle a le regard implacable d’une vengeresse qui prétend avoir le bon droit de son côté. Elle m’effraye. Je cherche à grappiller un délai. Je dévie sur un autre terrain.

— Tu m'as manipulé ?

— Non… Mes sentiments pour toi étaient réels, sans cette soif de vengeance, nous aurions pu tailler un bout de route ensemble.

Le chevalier blanc qui sommeille en moi arrive au galop :

— Je t'aiderai à sortir de ce merdier ! On remettra les compteurs à zéro et tout recommencera.

— Non c'est fini ! Je suis heureuse, tu sais. J'ai survécu à ce chaos, uniquement pour jouir des instants où je verrai la peur de mourir dans le regard de ces ordures au moment où j'appuierai sur la détente. Le pire, c'est que je n'ai éprouvé aucun plaisir à les tuer finalement. Il me reste maintenant une mission à accomplir. Et je n'y parviendrai que si tu m'aides.

— Ça consiste en quoi ton apostolat ?

— Réhabiliter la mémoire de mes parents. Ce sera chose faite si le monde entier connaît les responsables et les circonstances du suicide de mon père.

— Tu serais plus avisée de t'occuper d'abord de ta propre vie.

— Malgré mes efforts, elle reste accrochée à ses certitudes. Plus que jamais déterminée, elle ne se laisse pas embobiner.

— J'ai besoin d'une preuve et c'est là que tu peux m'être utile.

— Ah ouais ! Et de quelle manière un petit flic en slip menacé d'une arme pourrait-il te venir en aide ?

— En étant persuasif auprès de tes chefs et de Lorgères, afin de me permettre de récupérer le tableau de Beuys et le rendre à son propriétaire. Tu sais celui qui…

— Je lui coupe le sifflet :

— Lorgères n'est pas fêlé, il n'acceptera jamais, sa carrière politique est en jeu.

— Elle se lève d'un bond, se dirige d'un pas décidé vers le bureau du maire.

— Alors, je vais crever cette baudruche !

— Je m'interpose :

— OK, OK ! Je mets le paquet. Tu me laisses dix minutes en tête à tête avec lui ?

— Glaçante, elle consent :

— Vas-y, mais ne me trahis pas ! Manquerait plus que j'aie aimé un salaud.

Machinalement j'ajuste mon sous-vêtement pour me présenter

devant le premier magistrat de ce bled pourri. Je repousse la porte derrière moi. J'ôte le bâillon empêchant une bonne élocution du séquestré. En garant de la morale publique, la seule chose qui le choque sur le moment, c'est de rencontrer un mec débraillé.

— Mon Dieu, rhabillez-vous, je vous en conjure.

— Si je peux me permettre, Monsieur le Maire, il serait préférable pour l'heure d'éviter de me les briser. À moins que vous n'ayez développé durant votre captivité le goût des tartines dans le babouin ! Me révéler sans tergiverser l'emplacement où se trouve le Beuys, chouravé sur votre ordre, me semblerait plus judicieux.

— Il joue l'enfant, le grand homme.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez ! Et je vous prierais de montrer un peu plus d'égards à mon endroit.

— Il m'énerve ce ball-trap. Je le dérouillerais bien un peu, mais on me reprocherait illico d'abuser des bonnes choses, alors je parlemente calmement :

— Écoutez-moi bien, Monsieur le conseiller général, maire et je ne sais encore quoi de mes deux, vous seriez député, ministre, voire même président que je m'en battrais les couilles. Ma seule certitude, c'est qu'il y a non loin d'ici, quelqu'un qui a tiré deux balles dans chacune des tronches de vos aminches Kasperski et Thiviers et qu'il ne lui déplairait pas de loger le reste de son chargeur dans votre tête de con !

J'enfonce le clou :

— Alors c'est simple, ou bien vous soulagez votre conscience en trouvant la solution pour amener le Beuys jusqu'ici, ou je vous laisse en tête à tête avec « Fluxus ».

Devant la fermeté de l'ultimatum que je lui sers, il peine à déglutir. Il respire lentement par le nez comme le lui a recommandé son prof de yoga, pour évacuer son stress.

Monsieur le maire suinte. J'appuie là où ça fait mal :

— Vous décidez quoi ? La perte de votre honorabilité en admettant que vous en ayez une, ou celle de votre vie ?

J'omets volontairement de lui souligner que je ne suis pas du tout persuadé que Claire ne lui fera pas la peau une fois sa quête de vérité assouvie. Je traite les avatars comme ils viennent, sans plans préétablis. J'ai besoin de temps, de celui qui me permettra de convaincre ma belle de renoncer à ses noirs desseins.

On ne le devine pas au premier abord en lorgnant son faciès de connard, mais Lorgères est doté d'une capacité de discernement. Après une profonde réflexion, il préfère encore la vindicte populaire, à celle de « Fluxus ». Il sait ses électeurs de toute façon assez niais pour oublier qu'il n'est qu'un malfaisant.

Il me crache le morceau :

— Le tableau se trouve dans le coffre-fort de mon bureau, chez moi.

— Ça vous a procuré beaucoup d'orgasmes de reluquer ce chef-d'œuvre en catimini durant toutes ces années ?

— Vous ne pouvez pas comprendre ! s'écrie-t-il, plein de mépris.

— C'est ça ! Comme tous les plébéiens, je suis trop inculte.

Je n'insiste pas, j'en viens à l'essentiel :

— Quelqu'un peut récupérer le tableau et le ramener jusqu'ici ?

— Mon épouse ! Il me faudra avant lui communiquer le code pour l'ouverture du coffre. Elle ne le connaît pas.

— Belle marque de confiance.

Claire fait irruption après avoir pris la précaution de repasser sa cagoule. Considérant que le temps qui m'était imparti était dépassé, elle se sent prête à passer à l'acte. Je réprime ses ardeurs :

— C'est arrangé ! Je prends contact avec Chassevent et dans une demi-heure l'affaire est dans le sac.

Impatiente, elle décroche le téléphone pour moi.

— Commandant Nausselle.

C'est pas à lui que je veux causer.

— Passez-moi Chassevent, je vous prie.

Fébrile, le commissaire m'interroge :

— Quoi de neuf Lejeune, le maire va-t-il bien ?

— C'est chaud bouillant Commissaire ! « Fluxus » exige que madame Lorgères vienne chercher le sésame du coffiot de son cher et tendre et qu'elle retourne ensuite y quérir un truc auquel il tient beaucoup.

Je n'entre pas dans les détails, j'exagère :

— Sinon, il bute son éminence.

Je monte la dramaturgie à son paroxysme :

— Je crains qu'il ne plaisante pas.

En pétochard galonné, il ne prend aucun risque pour les

miches du conseiller et les siennes.

— Je donne des ordres en ce sens, sur-le-champ.

La mère Lorgères doit être en transe. En attendant des nouvelles, elle doit se bouffer les ongles. Le gendarme qui va la prier de le suivre et de se rendre utile lui sauvera à coup sûr ses premières phalanges. Le nid douillet des Lorgères n'étant qu'à deux cents mètres à vol d'oiseau de la mairie, il lui faut peu de temps pour rappliquer. Je mets à profit ce laps de temps pour demander à son légitime, s'il n'aurait pas un futal à me prêter.

Je gagnerai en crédibilité ce que je perdrai en sensualité. En homme de communication soucieux de son image, il a un placard plein de costards de rechange dans sa mairie. Il m'indique le plus élimé et, du bout des lèvres, m'autorise à le porter.

À la deuxième sonnerie, je décroche. C'est madame la « conseillère » à l'appareil. Tout comme son prétentieux époux, elle me prend de haut :

— J'exige de parler à mon mari !

Courtois malgré tout, je lui passe son Gérard.

Tel un acteur du « Français », il se lance dans une tartine dramatique d'un comique inconscient.

— Je vous adjure, Adèle, de conserver votre sang-froid, ne cédez pas au désespoir. Vous allez devoir montrer votre courage pour traverser les heures noires qui nous attendent. Je ne peux vous cacher la gravité de la situation. Ma vie ne tient peut-être qu'à un fil.

— Mon Dieu ! hurle mémère.

Depuis longtemps on n'avait pas entendu parler de celui-là ! Lorgères, ravi que sa grosse rentre dans son jeu, fait un tantinet son cirque :

— Adèle, j'ai une mission importante à vous confier ! Dans le double fond du coffre de mon bureau, dont le code est : 6996, une peinture de petit format y est dissimulée. Apportez-la au plus vite, ma vie en dépend ! Vous trouverez le double du trousseau de clefs dans le troisième tiroir de ma table de travail.

À deux doigts de chialer et exténué par sa performance, il me tend le combiné et m'invite à conclure :

— Finissez sans moi.

J'expédie mamie et lui demande de me repasser le commissaire. Je me mets au carré avec lui sur la suite des

événements pour récupérer du tableau.

Nouvelle attente. Je reprends alors mon travail de sape pour éviter à Claire d'aller au bout de ses intentions. Pour ça, je l'emmène hors de portée d'oreilles indiscrètes.

— Et maintenant, tu mijotes quoi ?

— Tu verras, tu seras aux premières loges, je te le promets.

Je hausse le ton, me persuadant que c'est encore moi qui pisse au mur.

— Je te préviens, je ne te permettrai pas de flinguer ce type.

— Tu feras ce que bon te semble mon chou et moi de même.

— La peur du coup dur m'envahit.

— Déconne pas Claire, je t'aime. Je pense même que tu pourrais devenir la mère de mes enfants.

Elle est touchée, mais pas coulée.

— Mollo Bertrand ! J'en suis flattée, mais il va falloir revoir tes projets. Tu n'imagines tout de même pas la mère de tes gosses en taularde.

— Je t'aiderai, on invoquera les circonstances atténuantes, je te trouverai le meilleur baveux du barreau. Tu n'as pas d'autre solution !

— Énigmatique et sereine à présent, elle prend date :

— Faut voir !

— Elle me laisse en plan avec mes craintes pour vérifier les liens de son otage.

L'aller et le retour de la mère Lorgères s'est passé sans encombre. Chassevent me prévient que, comme convenu, l'œuvre a été déposée au sol sur la place déserte. Je redescends récupérer l'objet tant espéré. J'observe à l'occasion la montée d'un cran de la tension chez les gendarmes. Il y a de l'électricité dans l'air. Ça s'affaire de toutes parts. Ça ne présage rien de réjouissant, je crains une envie d'en découdre de la brigade légère et cela m'inquiète. Je remonte rapidement avertir Claire qu'il est plus que temps qu'elle mette un terme à son action.

Surprise, durant mon absence, elle a ôté son passe-montagne et déambule à visage découvert face à Lorgères. Elle ne veut plus se cacher du regard du responsable de la mort de ses parents et de son enfance perdue. Elle le toise avec une insolence et un aplomb qui le rendent mal à l'aise. Elle sait qu'elle a gagné, que je ne la tromperai pas. Elle me tend le pli destiné à la presse, puis droite dans ses pompes, elle m'annonce

la fin du film :

— Tu possèdes entre les mains tout pour redonner un sens à la mort de mes parents. Tu vas subir d'énormes pressions pour étouffer cette affaire. Tu résisteras, je le sais. Je n'aurais pas pu aimer un lâche.

Elle me frôle, m'offre ses lèvres. Lorgères, déjà sur le cul de s'apercevoir que son ravisseur était une femme, n'en revient pas de la voir rouler un patin au flic chargé de le libérer.

— Ben, ne vous gênez pas.

Le temps de proposer à cet enfoiré d'aller se faire mettre, Claire se précipite à la fenêtre. Elle l'ouvre avant que je n'aie pu réagir et brandit son arme en vociférant vers les fougueux de l'escopette. Ceux-ci n'en demandaient pas tant.

La curée peut commencer. Les projectiles assaisonnent toute la pièce dans un bruit d'enfer. Les impacts provoquent un nuage de plâtre aveuglant, rendant l'air irrespirable. Les vitres et miroirs volent en éclats. D'un coup de pompes, je renverse la chaise sur laquelle est perché Lorgères, afin de lui foutre la gueule par terre. Je me jette sur lui pour le protéger. Les secondes qui suivent semblent durer une éternité. Je connais désormais l'odeur de la terreur. Ça sent la poudre, le plâtre, la sueur et le sang. Quand la fusillade cesse, soûlé par le bruit et pétrifié de peur, je me tourne avec difficultés vers Claire. Trois balles de gros calibres l'ont défigurée.

Je tombe sur elle en hurlant ma haine de la terre entière :

— Ah les immondes enculés !

Je pleure sur moi, sur tous mes idéaux de bonté et de pacifisme. Je déteste l'homme, sa folie et son univers de violence. Le premier représentant de cette civilisation qui se pointe, c'est Nausselle, armé jusqu'aux dents et suivi de sa horde de sauvages. Il me découvre inerte sur le corps de Claire, plus une seule larme ne coule de mes yeux. Je suis à sec, vide de pleurs et de sentiment.

— Elle ne l'a pas volé ! ricane le commandant de l'escadron de la mort.

Je me rue alors sur lui, plein de fureur assassine puisée au plus profond de mon désespoir. Je le prends à la gorge et je le plaque contre le mur. Je serre et serre encore. La douleur m'aveugle, j'écume, l'agonie de ce mec va me procurer un spasme, un pied d'enfer. Mes mains se transforment en

mâchoires d’acier mortifères. Le karatéka chevronné suffoque et rougit, ses yeux s’injectent de sang, il bleuit à présent. Il est sur le point de crever la gueule ouverte ce charognard. Tant mieux, j’irai pisser sur sa tombe.

Sans l’intervention de ses hommes, j’aurais buté cette raclure de bidet.

23. Réception

Les jours de déprime succèdent aux courts moments d’euphorie. Je suis attiré par un étrange trou noir sans fin. Depuis deux semaines, les affaires ont été classées sans suite en raison de la mort du principal suspect. On a découvert que l’arme détenue par Claire durant sa prise d’otage était chargée à blanc, ce qui ne fait qu’attiser mes remords de ne pas l’avoir maîtrisée.

Après bien des tergiversations, une procédure judiciaire a été engagée à l’encontre de Lorgères. Il risque le cher biquet, une peine de prison avec sursis et d’inéligibilité de dix ans. C’est là que se situe surtout l’infamie à ses yeux. Il a bien essayé d’assurer ses arrières avec ses amis au pouvoir, mais la presse a fait son job. Libé a même titré à sa une : « Le Beuys, le coyote et le poulet ». L’article pas mal troussé a produit son effet. Avec un brin de chance, on peut espérer que Lorgères aura du mal à remonter la pente.

Pour ma part, on m’a collé au repos d’office. Incontrôlable, selon d'aucuns ! Je noie donc mon chagrin et ma solitude dans l’alcool et le blues. J’ai l’impression d’entretenir la même biture depuis huit jours et autant de nuits. Chet Baker m’accompagne des heures durant sauf quand je me rends au Champion pour recharger mon stock de bibine. *« My Funny Valentine »* me pique inexorablement les yeux.

Je larmoie comme une fiote plaquée. Je ne suis qu’une sous-merde. Je ne me pardonnerai jamais de ne pas avoir percé les secrets de Claire et de l’avoir abandonnée à ses démons. J’enfouis de longues minutes ma tête de nœud sous l’oreiller et j’insulte puérilement cette salope de faucheuse en espérant qu’en réprimande elle viendra me foutre un coup de lame à travers la gueule. Je n’ai pas le courage de l’aider en me collant une praline dans le carafon. Claire, elle l’a eu ce cran. Son suicide à grand spectacle était du grand art.

Mes potes ont défilé pour tenter de m’apporter un soupçon de bonne humeur. Je les ai tous, sans exception, envoyés sur les roses. Égoïste, je ne veux partager mon malheur qu’avec moi-même.

Je suis en train de vidanger un litre de bière quand on frappe à ma porte. Je m'apprête à virer séance tenante cet emmerdeur. J'ouvre. C'est Vigy !

— Bonjour Bertrand. Je passais dans le coin et je comptais vous inviter à l'une de mes prochaines conférences. Je sais que Claire vous aimait… Et comment vous dire… euh ? Je désirerais devenir votre ami.

Je pleure derechef sur son épaule. Mais je crois qu'il y a cette fois-ci une miette de joie dans mes sanglots…

Table des matières

Dans la même collection

Bernard Thilie, *Nuit de chine* (n°93)
André Desmarais, *Fréquence sanglante* (n°92)
Gilles Del Pappas, *Massilia Dreams* (n°91)
Michel Quint, *La belle de Grenelle* (n°90)
Christine Desrousseaux, *Les secrets meurtriers* (n°89)
Serguei Dounovetz, *Sonate pour un massacre* (n°88)
Nicolas-Raphaël Fouque, *La dame de sang* (n°86)
Philippe Masselot, *Mistral Gayant* (n°85)
Léo Lapointe, *L'assassin sort la nuit* (n°84)
Pierre-François Kettler, *Crime Mythique* (n°83)
Frank Klarczyk, *Mort point final* (n°80)
Lakhdar Belaïd, *Le retour du SS* (n°78)
Philippe Masselot, *Les sanglots longs* (n°75)
André Desmarais, *Putain de cavale* (n°74)
Léo Lapointe, *Mort sur la Lys* (n°73)
Jean-Marc Demetz, *Chrysalide* (n°70)
Maxime Gillio, *La fracture de Coxyde* (n°69)
Christine Desrousseaux, *La traque des ombres* (n°68)
Pierre-François Kettler, *Corps dans le pétrin* (n°67)
Jean-Marc Demetz, *Les 7 prières* (n°64)
Pierre-François Kettler, *Un Dé trop loin* (n°57)
Jean-Marc Demetz, *Le doigt du sang* (n°54)
Léo Lapointe, *La Tour de Lille* (n°53)
Gérard Lecas, *Etna* (n°40)
Béatrice Hammer, *Une baignoire de sang* (n°45)
Cécile & Julie Gaillard, *Une piscine à Jalalabad* (n°35)
Nathalie Le Gendre, *Matricule 49 302* (n°34)
Claire Musiol, *Du bleu au ciel* (n°33)
Jacques Bullot, *Un avenir irradieux* (n°14)
Nicolas-Raphaël Fouque, *Une vieille affaire* (n°2)
Nicolas-Raphaël Fouque, *Le crâne de Malpasset* (n°1)

https://www.leseditionsdavallon.com
https://www.facebook.com/leseditionsdavallon
https://www.instagram.com/editions_davallon

